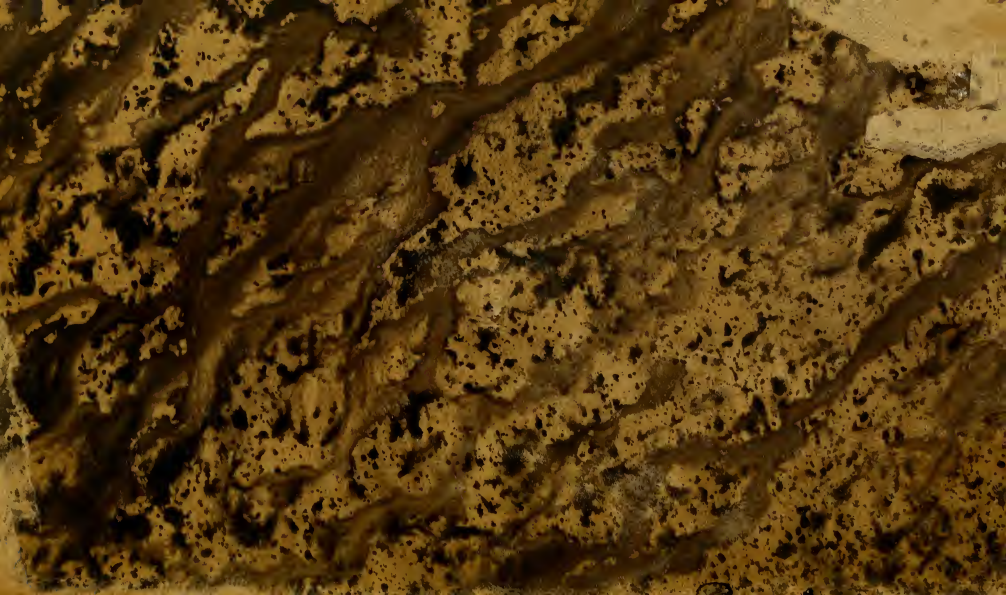

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LOS ANGELES
LIBRARY

COLLECTION POUR LES JEUNES FILLES
COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CHOIX DE MÉMOIRES ET ÉCRITS
DES FEMMES FRANÇAISES
AUX XVII^e, XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES
AVEC LEURS BIOGRAPHIES PAR
M^me CARETTE, Née BOUVET

MÉMOIRES

DE LA

COMTESSE D'AULNOY

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22, — PARIS

MÉMOIRES

DE

LA COMTESSE D'AULNOY

DU MÊME AUTEUR

COLLECTION POUR LES JEUNES FILLES

Madame Campan	1 vol.
Madame de Staal-Delaunay	1 vol.
La Duchesse d'Abrantès	1 vol.
Mademoiselle de Montpensier	1 vol.
Madame la Comtesse de Genlis	1 vol.
Madame Roland	1 vol.
Madame Vigée le Brun	1 vol.
Madame de Motteville	1 vol.
Madame de La Fayette	1 vol.
Madame la Comtesse d'Aulnoy	1 vol.
George Sand. — Histoire de ma Vie	1 vol.
Mademoiselle Cochelet. — Mémoires sur la Reine Hortense	1 vol.
Madame la Baronne d'Oberkirch	1 vol.
Madame la Marquise de Créqui	1 vol.
Madame de la Rochejaquelein	1 vol.

Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries
(1re, 2e et 3e séries)

COLLECTION POUR LES JEUNES FILLES
COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CHOIX DE MÉMOIRES ET ÉCRITS
DES FEMMES FRANÇAISES
AUX XVII^e, XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES
AVEC LEURS BIOGRAPHIES PAR
M^me CARETTE, Née BOUVET

MÉMOIRES

DE LA

COMTESSE D'AULNOY

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22, — PARIS

145415

UNIVERSITY OF WISCONSIN
MADISON

DP43
A9A1

NOTICE BIOGRAPHIQUE

G. Molina - 7 Pesetas - 5/17/36 - Spanish

« Les fées à la mode ! » C'est sous ce titre gracieux que les ouvrages les plus connus de la comtesse d'Aulnoy ont traversé plus de deux siècles pour venir jusqu'à nous. Ravissant les imaginations enfantines, charmant tous ceux qui sont épris du joli langage et de cette grâce personnelle qui apparaît dans les écrits des femmes du XVII^e^ siècle, on ne sait ce que l'on doit admirer le plus dans ces fables si agréablement contées : de la vive imagination qui les enfanta ou du tour piquant par lequel l'esprit s'y attache et s'y plaît, comme au récit véridique des aventures des plus aimables héros. Sous le voile de la fiction, peut-être madame d'Aulnoy a-t-elle voulu fixer certains traits de la vie de ses contemporains. C'est la Belle aux Cheveux d'Or fantasque et sensible, exposant aux plus terribles dangers le gentil page Avenant qui ne balance pas à sacrifier sa vie pour satisfaire aux caprices d'une aussi belle princesse. Secouru par d'humbles amis, une carpe, un hibou, un corbeau,

Avenant sort victorieux de l'aventure. Il devient un grand roi et l'heureux époux de la belle des belles.

C'est l'Oiseau Bleu sensible et fidèle, si tendrement attaché à la princesse infortunée que les enchantements de la jalouse Truitonne ont réduit à la plus misérable condition. Après bien des tourments. ils se retrouvent et, en dépit de l'envie, leurs jours s'achèvent dans la félicité. C'est Percinet qui apparaît à la princesse Gracieuse sous les traits « d'un page vêtu de satin vert avec une plume blanche et la plus belle tête du monde ». C'est la Chatte Blanche, cette princesse métamorphosée qui connaît toutes les mines d'une jolie femme. C'est la Biche au Bois, l'héroïne des forêts. Belle-Belle et le Prince Fortuné. Le Prince Lutin, aimé de la sentimentale Abricotine, qu'il enlève aux plus funestes enchantements sur son cheval « Gris-de-lin ». Combien d'autres, dans cette forme naïve, contribueront à perpétuer la noble et délicate élégance qui fut l'essence même de l'esprit français. Perrault venait de publier quelques contes. Ce genre si neuf qui faisait un poème exquis de certaines de nos légendes populaires encore toutes remplies du merveilleux que l'on trouve dans les romans de la chevalerie, plaça son nom au premier rang parmi nos plus illustres écrivains. Le succès fut si vif qu'on ne rêva plus que fées et enchantements, aventures surprenantes où l'héroïsme et la sensibilité éclataient à chaque parole. Les mémoires, les devises, les caractères et les portraits qui, pendant une assez longue période, avaient été le délassement des talents littéraires et mondains, disparurent en partie devant l'engouement des contes où se complaisaient les plus graves esprits. « Si Peau d'Ane

m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême », s'écriait le bon La Fontaine.

Claude Barbin, le libraire où se fournissaient tous les érudits du temps, ne suffisait pas à satisfaire sa clientèle. Son échoppe, placée sur le second perron de la Sainte-Chapelle, au Palais, était assiégée par la foule des beaux-esprits, des dames de qualité qui se pressaient chez lui afin de réclamer ces légers ouvrages. A cette heure riante du réveil de la féerie, les imitateurs de Perrault se firent légion pour plaire à la Cour. Madame de Murat dédie ses contes à la princesse de Conti. Puis, ce sont les œuvres de mademoiselle de La Force, de madame Lhéritier de Villandon, où l'on trouve l' « adroite princesse ou les aventures de Finette. » Les contes de madame d'Auneuil pour « l'amusement de madame la duchesse de Bourgogne » ; les contes de Hamilton ; enfin les contes de madame d'Aulnoy ou « les fées à la mode », délicieux entre tous et dont quelques-uns méritent d'être placés à côté des contes immortels de Perrault.

Madame d'Aulnoy est née dans la plus belle partie de la province de Normandie. Le château de Barneville où elle vit le jour, vers l'année 1650, *est en effet situé dans l'Eure près de Bourg-Achard, sur ces hauteurs d'où la vue découvre le cours majestueux de la Seine, au milieu d'un admirable encadrement de verdure et de forêts. Il est permis de penser qu'elle reçut au sein de cette belle contrée et de la nature elle-même les premiers enseignements qui devaient ouvrir son imagination au goût du merveilleux.*

Son père était écuyer, c'est-à-dire de noble condition et allié à toute la noblesse de la province. Il

était connu sous le nom de Le Jumel de Barneville. Sa mère signait de Saint-Pater.

Le 8 mars 1666, demoiselle Marie-Catherine Le Jumel de Barneville épousait François de la Motte, écuyer, de la paroisse de Saint-Paul. Elle avait seize ans. Le comte, ou, mieux, le baron d'Aulnoy (son titre est contesté) s'était enrichi au service du duc de Vendôme. Il avait acheté la baronnie d'Aulnoy située en Brie, terre assez importante qui lui conférait la noblesse. Certains auteurs conclurent de là qu'il n'était que baron. Quoi qu'il en soit, l'époux de Marie-Catherine Le Jumel de Barneville avait quarante-six ans, c'est-à-dire trente ans de plus que sa jeune femme. Ce mariage, dans lequel on n'avait considéré que les avantages de la fortune, ne présageait pas de longues années de bonheur. L'harmonie ne régna point entre les époux. Il semble même que madame d'Aulnoy resta beaucoup plus attachée à la fortune de sa mère qu'à celle de son mari. Devenue veuve, madame de Barneville avait épousé le marquis de Guadagne qui l'emmena à Rome où elle fut à même de s'entremettre utilement pour la cour de Madrid, ce qui lui valut une constante faveur. Elle était douée d'un esprit engageant et délié qui la rendait habile aux petites intrigues de cour.

Ce fait peut expliquer le rôle que madame d'Aulnoy fut appelée à jouer en Espagne au moment du mariage de Charles II avec la belle princesse Marie-Louise d'Orléans, sorte de mission peu définie dans laquelle sa mère, la marquise de Guadagne, la seconda ; c'est le séjour fait à Madrid, à cette époque, par la comtesse d'Aulnoy qui nous a valu la relation des faits dont elle se trouva être le témoin avisé.

L'Espagne était alors dans un état de décomposition qui tenait pour une bonne part à la déchéance maladive où étaient tombés ses souverains.

La maison d'Autriche sombrait sous les coups répétés de l'adversité. Dans le milieu du XV^e^ siècle, Isabelle la Catholique, reine de Castille, l'épouse de Ferdinand, roi d'Aragon, semble avoir été, en même temps que l'origine de toute la grandeur, la source des maux qui devaient accabler l'Espagne.

Par le fait du mariage d'Isabelle et de Ferdinand, la Castille et l'Aragon réunis créaient un vaste domaine. En chassant les Maures, Isabelle la Catholique l'étendit encore. Après la prise de Grenade la royauté espagnole se trouva définitivement fondée. En même temps, la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, les conquêtes de Fernand Cortez faisaient affluer en Espagne toutes les richesses du Nouveau Monde. Tant de gloire était expiée par des malheurs intimes. Jeanne, la fille bien-aimée de Ferdinand et d'Isabelle qui avait épousé Philippe le Beau, archiduc d'Autriche ; celle qui fut mère de Charles-Quint, délaissée par un époux qu'elle adorait, perdit la raison. La folie était entrée dans la descendance des rois d'Espagne. Après avoir connu le degré le plus élevé de la puissance et de la grandeur, Charles-Quint, dégoûté du pouvoir, frappé d'une insurmontable mélancolie, abdique, pour s'enfermer, dans le monastère de Saint-Just. Le génie de Philippe II, son fils et son successeur, ne compensa pas le fanatisme farouche, la sombre ambition qui lui fit entreprendre des guerres interminables sur terre et sur mer. Sous son règne pourtant la prospérité du pays fut portée à son comble. D'immenses richesses affluaient du

Nouveau Monde. Tout fut dissipé dans les combats. A sa mort le trésor était vide. Il laissait la monarchie espagnole très affaiblie, aux mains débiles de son fils Philippe III, sous lequel l'Espagne, gouvernée par des ministres ambitieux et avides, commença à déchoir de son extraordinaire grandeur. Le mariage de sa fille l'Infante Anne d'Autriche, avec notre roi Louis XIII, amena à la France l'Artois et le Roussillon, apanages de la maison de Bourgogne, ainsi que l'Alsace. Ce mariage préparait une ère de compétitions. Philippe III, se renfermant dans les pratiques les plus étroites d'une dévotion fanatique, n'exerçait son autorité que sur le cercle restreint de ses courtisans, s'attachant à une étiquette rigoureuse et puérile, dernier vestige de la toute-puissance. A sa mort le débile Charles II, dernier rejeton du sang de Charles-Quint, recueillait un héritage redoutable.

Les finances étaient épuisées ; le désordre régnait dans toutes les branches de l'administration. Des guerres perpétuelles ruinaient la nation. Louis XIV revendiquant les droits héréditaires de sa mère, Anne d'Autriche, sur certaines possessions espagnoles, conquérait les Flandres les armes à la main. Cependant, en dépit de la ruine et de la misère qui l'accablait, le peuple espagnol chérissait ses souverains. Au moment du mariage de la princesse Marie-Louise d'Orléans, fille d'Henriette d'Angleterre et de Monsieur, frère de Louis XIV, la lutte d'influence était portée au point le plus aigu entre la maison d'Autriche et la maison de Bourbon.

Cette union née de la politique avait été, cependant, formée par l'amour. Charles II, dont la faible constitution avait prolongé l'enfance et que l'ambi-

tion de sa mère, sœur de l'empereur d'Autriche, maintenait sous une étroite tutelle, sortit de cette sorte de torpeur et s'éveilla à l'amour en voyant un portrait de Mademoiselle qu'on lui présenta parmi ceux d'autres princesses dont il pouvait solliciter l'alliance. Tandis que la reine sa mère cherchait à faire pencher ses préférences en faveur de la maison d'Autriche, en lui faisant épouser l'archiduchesse Élisabeth sa propre nièce, Charles fixait son choix sur la nièce de Louis XIV. Il fallut céder devant la ferme volonté d'un jeune souverain amoureux. La princesse Marie-Louise d'Orléans, solennellement épousée à Versailles par l'ambassadeur d'Espagne, ne quittait la France qu'à regret, ses parents, ses amis qu'elle ne reverrait plus.

Ayant dû s'incliner devant les exigences de la politique qui fixait alors la destinée des filles de rois. ce ne fut pas sans un véritable déchirement que la jeune princesse s'achemina vers les États de son époux.

On croyait la fille d'Henriette d'Angleterre destinée à devenir la femme du grand dauphin, le fils de Louis XIV. Élevés l'un près de l'autre dans la solennité de la cour, le Dauphin s'était tendrement attaché à sa jeune cousine. La princesse elle-même, dans le secret de son cœur, s'était accoutumée à considérer le prince comme un futur époux. La volonté souveraine venait briser ce roman d'amour ; les deux jeunes gens durent se séparer.

Au moment du départ, Marie-Louise d'Orléans ne put maîtriser les marques de la plus vive douleur, dont Louis XIV lui-même parvint à peine à modérer l'éclat.

Elle s'attardait en s'acheminant lentement à travers ces belles provinces de la France qu'elle traversait sans espoir de retour.

Ayant vécu libre et heureuse jusque-là, elle envisageait avec effroi le sort d'une reine d'Espagne dont les moindres actions sont réglées par les lois rigoureuses de la plus minutieuse étiquette. Elle ne doit ni parler, ni se promener, ni dormir, ni aimer même en dehors du contrôle sévère de la « camerera mayor » qui ne la quitte point, qui règle et surveille toutes ses actions ; la jeune princesse n'ignorait pas que l'époux auprès duquel elle devait se rendre était, au moral comme au physique, dans une condition peu faite pour répondre à l'idéal d'une jeune princesse accoutumée à vivre au milieu de tous les agréments de la cour la plus brillante. Madame d'Aulnoy, qui semble avoir été douée par toutes les fées dont elle nous conte avec tant de charme les merveilleuses aventures, trace un fidèle tableau de l'état de l'Espagne et de la Cour au moment de l'arrivée de la princesse d'Orléans auprès de Charles II.

Par une singulière ironie du sort, ce prince qui, toute sa vie, avait détesté la France et les Français. horreur qui se manifestait avec une sorte d'animosité maladive, épousait par amour une princesse française et, en dépit des intrigues les plus habilement concertées par la maison d'Autriche dont il descendait, il laissait sa couronne à un prince français, le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, qui, sous le nom de Philippe V, devait fonder en Espagne la royauté de la maison de Bourbon.

Cependant, contre toute attente, en dépit d'une santé chancelante, Charles II allait survivre à la

charmante reine qui, par sa grâce et sa bonté, avait mis un rayon de bonheur dans cette triste vie. On a prétendu que Marie-Louise d'Orléans eut un sort pareil à celui de sa mère la princesse Henriette d'Angleterre et que, comme celle-ci, elle fut empoisonnée. Quoi qu'il en soit, cette reine, que madame d'Aulnoy nous montre si brillante au début de son mariage, mourut subitement à 29 ans dans le radieux éclat de sa beauté, éternellement pleurée par son triste époux. Elle ne laissait point d'enfants. Charles II contracta une nouvelle union avec la princesse Marie de Neubourg, fille d'un comte palatin. Cette princesse est l'héroïne de Ruy Blas, *le beau drame de Victor Hugo. Il est permis de croire que l'illustre poète s'est largement inspiré des intéressants récits de madame d'Aulnoy, dont l'esprit souple et délié avait pénétré dans toutes les intrigues de la cour d'Espagne, dépeignant admirablement le malheureux pays qui succombe, après tant de gloire, dans le désordre et la ruine.*

Les biographes nous ont transmis peu de détails sur madame d'Aulnoy. Elle est surtout connue par ses œuvres. On sait cependant que sa destinée ne fut point exempte de trouble. Des démêlés de tous genres avec son mari avaient amené la brouille absolue. On a été jusqu'à l'accuser, ainsi que sa mère la marquise de Gadagne, d'avoir voulu perdre le baron d'Aulnoy, dans un esprit d'avidité, afin de s'emparer de son bien. En effet, il fut impliqué dans une affaire de haute trahison qui entraînait la mort. Le mari ayant pu établir son innocence, madame d'Aulnoy et sa mère, gravement compromises, durent s'enfuir. Elles se réfugièrent en Espagne, où il semble qu'elles

aient toujours été bien accueillies. Plus tard, elles purent rentrer en France, où madame d'Aulnoy finit sa vie à Paris, à l'âge de 54 ans, entourée de tout ce qu'il y avait alors d'esprits éminents. Elle avait eu beaucoup d'enfants dont la destinée est restée assez obscure. Les contes de fées au nombre de vingt-quatre et les Mémoires sur la Cour d'Espagne *ne sont pas ses seuls ouvrages. Des nouvelles, quelques romans, une relation de voyage en Espagne, qui est comme le corollaire de ses Mémoires, composent un bagage important. Son œuvre est louée par les maîtres de la critique contemporaine.*

On se plaît à dégager le talent et la personnalité de madame d'Aulnoy des incidents orageux qui troublèrent sa vie. C'est de ses mérites, non de ses défaillances, qu'on aime à se souvenir.

La comtesse d'Aulnoy était bien de son temps par les grâces de sa personne, par l'éclat de son talent. Conteur et historien de choix, elle a ajouté une page charmante à notre trésor littéraire.

CARETTE, née BOUVET.

MÉMOIRES

DE

LA COMTESSE D'AULNOY

Ce n'est pas dans l'histoire générale que l'on apprend certaines particularités qui plaisent ordinairement plus que l'histoire même. Quand on les sait une fois, on s'en souvient toujours avec plaisir et cette raison m'a persuadée que je pouvais écrire avec quelque succès plusieurs choses secrètes qui se sont passées à Madrid depuis l'année 1679 jusqu'en 1681. Mais il me semble que pour me rendre plus intelligible et faire mieux connaître le génie de la cour d'Espagne, je dois commencer ces mémoires dès le temps de Philippe IV.

Élisabeth de France, sa femme, étant morte, il épousa Marie-Anne d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand III, et sœur de celui qui règne à présent. Elle était jeune, blanche et blonde ; son humeur était assez enjouée ; elle avait de l'agrément et de l'esprit.

Elle partit de Vienne pour aller en Espagne en 1646. Elle aimait fort l'archiduc son frère, et comme ils pleuraient l'un et l'autre en se quittant, elle lui

demanda ce qu'elle pourrait faire à Madrid pour son service. « Vous pouvez, lui dit-il, ma chère sœur, y avoir une infante que vous me donnerez pour femme. » Chose d'autant plus singulière, qu'ayant alors un frère aîné qui est mort Roi des Romains, et qu'étant destiné à l'état ecclésiastique, il y avait peu d'apparence qu'il dût parvenir à l'Empire, et épouser, comme il est arrivé depuis, la fille aînée de la Reine sa sœur.

Entre plusieurs personnes que l'Empereur donna à la Reine sa fille pour l'accompagner, il choisit le Père Jean Evrard Nitard, jésuite allemand, pour être son confesseur. Sa naissance était obscure, et son esprit servit presque seul à l'avancement de sa fortune ; il l'avait souple et complaisant, il étudiait le caractère de ceux dont il avait besoin, et il ne s'éloignait jamais de leurs sentiments. A Vienne, beaucoup de dames de la cour le prirent pour leur directeur. Elles n'omirent rien pour lui rendre de bons offices auprès de l'Empereur ; elles lui en parlèrent si avantageusement qu'il voulut bien que la Reine l'emmenât avec elle.

Cette princesse demeura surprise de toutes les coutumes espagnoles, que ceux qui étaient venus la quérir de la part du Roi lui faisaient observer dès les premiers jours de son voyage. On m'a dit qu'étant arrivée dans une ville de l'obéissance du Roi d'Espagne, où l'on travaillait fort bien en jupes, en camisoles et en bas de soie, on lui en offrit une grande quantité de différentes couleurs. Mais son mayordomo mayor, qui gardait exactement la gravité espagnole, se fâcha de ce présent : il choisit tous les paquets de bas de soie, et les jetant au nez

des députés de la ville : *Aveis de saber*, leur dit-il, *que las Reynas de España no tienen piernas*, c'est-à-dire : Apprenez que les Reines d'Espagne n'ont point de jambes ; voulant dire qu'elles sont si élevées par leur rang, qu'elles n'ont point de pieds pour toucher la terre comme les autres femmes. Quoi qu'il en soit, la jeune Reine, qui ne savait pas encore toute la délicatesse de la langue espagnole, se prit à pleurer, disant qu'elle voulait absolument retourner à Vienne, et que si elle eût su, avant son départ, le dessein que l'on avait de lui couper les jambes, elle aurait mieux aimé mourir que de se mettre en chemin. Il ne fut pas difficile de la rassurer, et elle continua son voyage.

Lorsqu'elle fut à Madrid, on raconta au Roi cette naïveté de la Reine, et il la trouva si plaisante, qu'il en sourit un peu. C'était la chose du monde la plus extraordinaire, car, soit qu'il l'affectât, ou que ce fût un effet de son tempérament, on a remarqué qu'il n'a pas ri trois fois en toute sa vie.

Le Roi aimait fort le Père Nitard, parce qu'il était le confesseur de la Reine, et qu'elle avait une parfaite confiance en lui. Mais quelque envie qu'elle eût de l'avancer, il le laissait tranquillement dans son poste, sans lui donner d'autres dignités ; et il serait demeuré encore longtemps dans le même état, sans la mort du Roi.

Lorsque ce prince se vit dangereusement malade, et qu'il ne pouvait se reposer du soin de l'État sur le cardinal Sandoval, pour lequel il avait une entière confiance, parce qu'il était aussi à l'extrémité, et en effet, il mourut vingt heures après lui, il fit son testament, par lequel il ordonna que la Reine, son

épouse, serait régente du royaume et tutrice du jeune prince, qui n'était alors âgé que de quatre ans et demi. Il nomma le cardinal d'Aragon, archevêque de Tolède et inquisiteur général ; le comte de Castrillo président de Castille ; le comte de Peñaranda, don Cristoval Crespi chancelier d'Aragon et le marquis d'Aytona, afin que ces six ministres assistassent la Reine de leurs conseils ; le Roi mourut au mois de septembre 1665.

La Reine ressentit vivement la perte qu'elle venait de faire ; mais elle y aurait encore été bien plus sensible, si elle s'était vue dans l'obligation, où se trouvent toutes les reines d'Espagne, d'entrer dans un couvent lorsqu'elles sont veuves, à moins que le Roi n'ordonne le contraire avant sa mort. Elle ne fut pas non plus insensible à la douceur du gouvernement. Le premier usage qu'elle fit de son autorité devint utile au Père Nitard, car Don Pascal d'Aragon ayant été fait archevêque de Tolède et grand inquisiteur, à la place du cardinal Sandoval, la Reine l'envoya quérir et, par des prières pressantes, elle l'engagea à renoncer à la dernière de ces deux dignités. Le cardinal d'Aragon n'y consentit pas sans peine, et il aimait presque autant être inquisiteur général qu'archevêque de Tolède, bien que cet archevêché soit de 336.000 écus de rente, mais il ne put refuser à la Reine ce qu'elle souhaitait ; et dès qu'elle se vit en pouvoir de disposer de cette charge, elle la donna à son confesseur.

Comme elle l'en revêtit de son propre mouvement, ne consultant que le désir qu'elle avait de le voir au-dessus des autres ministres, elle se dispensa de leur en parler, et ils commencèrent d'en murmurer entre eux.

Ils lisaient le testament du feu roi ; ils trouvaient qu'elle ne devait rien faire sans prendre leur conseil, et, malgré ses dernières volontés, ils voyaient avec chagrin qu'elle venait de disposer sans leur participation d'une charge très importante, et en faveur d'un étranger, qui était né et avait été nourri jusqu'à l'âge de quatorze ans dans la religion luthérienne. (Bien qu'il fût vrai qu'il eût été luthérien, et qu'on le lui objectât, il le niait formellement, parce que cela l'aurait exclu de cette charge.) Le désir qu'ils avaient de conserver leur autorité, et la jalousie qui est naturelle contre un favori, les obligèrent de parler assez haut ; mais la Reine, informée de leur chagrin, prit des mesures pour les apaiser. Les manières honnêtes qu'elle eut avec eux, et les choses obligeantes qu'elle leur dit en particulier, firent aisément cesser les murmures, et ils accordèrent les lettres de naturalité au confesseur, sans lesquelles il n'aurait pu posséder la charge que la Reine venait de lui donner.

Le Père Nitard ne laissait pas d'avoir plusieurs ennemis secrets qui enviaient sa fortune naissante. Ils ne voyaient qu'avec peine l'extrême confiance que la Reine lui témoignait. Elle ne décidait rien que par son avis, et il avait tant de crédit qu'il pouvait résoudre les choses les plus importantes.

Don Juan était un de ceux qui souffraient le plus impatiemment la faveur du Père Nitard. Il s'apercevait qu'on l'éloignait peu à peu ; enfin il céda la place tout entière au Père confesseur que la Reine avait fait conseiller d'État ; il se retira à Consuegra, résidence ordinaire du grand prieur de Castille, de l'ordre de Malte, et il dit hautement : qu'après s'être

vu chef du Conseil secret du roi son père, il ne pouvait supporter un compagnon qui lui était si inférieur.

Don Juan était fils du roi Philippe IV. On l'éleva d'abord secrètement à Ocaña, proche de Madrid ; sa mère était la plus belle et la plus engageante personne du monde, aussi Philippe IV aima chèrement Don Juan, qui était le plus beau et le plus parfait cavalier de toute l'Espagne ; les qualités de son âme le rendaient digne d'être le fils d'un si grand Roi. Il était brave jusqu'à l'intrépidité, galant, agréable et bien fait de sa personne, obligeant, libéral, honnête homme ; il avait de l'esprit avec un génie universel pour toutes les sciences et tous les arts.

Dès l'année 1643, le Roi lui avait donné les gouvernements des Pays-Bas, de Bourgogne et de Charolais. Il en jouit toujours, excepté le temps que l'archiduc Léopold y commanda.

Don Juan contribua beaucoup à soumettre le royaume de Naples à l'obéissance espagnole. Il avait pris Piombino et Porto Longone, et dans toutes ses campagnes il fit plusieurs grandes actions de valeur et de prudence.

Le Roi, son père, ayant conçu autant d'estime pour lui que de tendresse, lui faisait part des affaires les plus importantes de l'État. Il le choisit même pour chef d'une assemblée des premiers ministres du royaume. Enfin, la Reine le pria de revenir pour des affaires importantes qu'elle désirait lui communiquer.

Don Juan fut à peine arrivé à Madrid que l'on tint conseil, et il apprit que le Roi de France voulait soutenir les intérêts de la Reine son épouse, à la

quelle le Brabant et quelques autres États des Pays-Bas étaient échus par droit de dévolution, à cause de la mort de l'infant Don Baltazar, son frère ; que le Roi Très-Chrétien avait fait un manifeste qui prouvait ses droits, et que, ne voulant pas s'arrêter à des contestations qui consument le temps, il avait tourné ses armes de ce côté-là, qu'il avait marché avec une diligence incroyable, et que l'on avait appris ses conquêtes aussitôt que son départ. Après avoir examiné l'état présent des affaires de la monarchie, on convint qu'il était impossible de soutenir en même temps la guerre contre les Français et contre les Portugais, mais qu'il fallait profiter d'une conjoncture qui paraissait favorable ; que Don Alphonse, Roi de Portugal, venait d'être dépossédé du gouvernement ; que sa mauvaise conduite avait éloigné ses peuples de l'amour et de l'obéissance qu'ils lui devaient ; que l'infant Don Pedro, son frère, prenait la régence du royaume ; que tant de choses importantes ne pouvaient arriver ni finir sans quelques troubles, durant lesquels ils auraient besoin de leurs troupes ; et que si on le jugeait à propos, on prendrait cette occasion pour faire des propositions de paix.

Après que chacun eut dit son sentiment, la Reine en revint à celui-là. On écrivit au marquis de Liche, qui était pour lors prisonnier de guerre à Lisbonne. On lui donna toutes les instructions nécessaires ; il n'en négligea aucune ; le régent Don Pedro l'écouta favorablement, et le traité de paix se conclut le 13 janvier 1668.

On en reçut la nouvelle à Madrid avec beaucoup de satisfaction, parce que les affaires de Flandre en-

piraient tous les jours, et qu'il y fallait donner ordre, ou les abandonner absolument. On ordonna des levées de soldats dans la Galice et ailleurs, et la Reine jeta les yeux sur Don Juan pour l'envoyer commander les troupes. Outre que personne n'en était plus capable que lui, elle avait remarqué, dans le séjour qu'il avait fait à Madrid, que son aversion pour le Père Nitard était encore augmentée, et cette seule raison était suffisante pour l'obliger de l'éloigner. Elle ne pouvait souffrir de certaines railleries piquantes qu'il faisait très souvent au Père confesseur. Une fois entre autres, sur ce que les ministres demandaient à ce prince qui l'on devait envoyer contre le Roi de France : « Je conclus, dit-il, qu'on envoie le Père Nitard ; c'est un saint auquel le ciel ne refusera rien. Le poste où nous le voyons est déjà une preuve des miracles qu'il sait faire. » Le confesseur lui répliqua d'un air chagrin : « qu'il était d'une profession à devoir tout espérer de la miséricorde de Dieu, mais qu'il n'était pas d'une profession à être général d'armée. »

On résolut que Don Juan mènerait le secours en Flandre, avec neuf cent mille écus qu'on lui donnerait, de l'argent que les galions venaient d'apporter. On envoya des ordres nécessaires à Cadix, et huit vaisseaux, avec l'amiral qui était chargé de cette somme, en partirent pendant que Don Juan s'acheminait vers la Corogne, où était le rendez-vous.

La flotte de France croisait sur les côtes de Galice ; elle était composée de trente-six vaisseaux et de six brûlots. Don Juan, trouvant ses forces bien inférieures, ne voulut pas s'exposer à un combat qui n'aurait tourné qu'à sa perte. Il aima mieux envoyer

ses soldats par petites troupes en Flandre, et ils y arrivèrent ainsi sans péril.

Mais les choses ne s'avancèrent pas si vite qu'il ne s'en passât d'autres de conséquence à Madrid et ailleurs, qui agitaient étrangement ceux qui s'y trouvaient intéressés. Don Juan était à la Corogne sur le point de s'embarquer, lorsqu'il reçut avis de la mort de Joseph Malladas, gentilhomme aragonais ; il l'aimait, et il apprit avec la dernière surprise qu'on l'avait arrêté secrètement à Madrid, à onze heures du soir, et que, sur un ordre écrit et signé de la main de la Reine, on l'avait étranglé deux heures après. Les soins que l'on prit pour empêcher que cette exécution ne fût sue, ne servirent qu'à la découvrir plus promptement, et l'on ne douta point que la Reine n'eût sacrifié ce gentilhomme à la sûreté de son confesseur.

Don Juan, sensible à la mort tragique d'une personne qu'il aimait, et encore plus sensible à l'outrage qu'il croyait avoir reçu, résolut de ne point passer en Flandre. « On ne voudrait m'exposer à la puissance du Roi Très-Chrétien (disait-il à Don Diégo de Velasco, qu'il aimait beaucoup) que pour m'en laisser accabler ; on me dénierait les secours dont j'aurais indispensablement besoin, et quelque bonne conduite que j'eusse, on ne songerait qu'à me rendre responsable des mauvais succès de la guerre. Vous voyez que je suis encore au port, et que l'on fait déjà mourir un homme qui n'a point commis d'autre crime que d'avoir eu de l'attachement pour moi. Que serait-ce si j'étais en Flandre ? »

Il chercha le prétexte le plus plausible qu'il put trouver pour ne point aller en Flandre ; il feignit

pendant quelques jours d'être malade ; il écrivit à la Reine qu'il lui tombait une fluxion sur la poitrine, que les médecins lui en faisaient appréhender les suites s'il entreprenait un si long voyage, et qu'il la suppliait de l'en dispenser. Un changement si peu attendu fit grand bruit à la cour et ne chagrina pas médiocrement Sa Majesté et le Père Nitard. Ils en pénétrèrent assez la cause ; et s'ils eussent pensé que le prince ne fût pas éloigné, ils n'auraient peut-être pas fait mourir Malladas. La Reine ordonna à Don Juan de céder son emploi au connétable de Castille, lequel irait remplir sa place en Flandre, et que pour lui, il eût à se rendre incessamment à Consuegra, sans approcher de Madrid plus près de vingt lieues. Il obéit. Mais son obéissance n'était pas capable d'apaiser la Reine ; elle avait l'esprit si irrité, qu'au mois d'août 1668 elle apporta elle-même dans le conseil un décret contre ce prince, par lequel elle représentait la désobéissance qu'il avait eue dans un temps si pressant, et les raisons qui auraient dû le faire partir, quand bien même la maladie qu'il alléguait aurait été véritable.

Don Juan fut averti de tout ce que le décret contenait contre lui, et il en eut un déplaisir d'autant plus sensible, qu'il croyait prendre beaucoup sur sa modération de ne se pas plaindre hautement de la mort de Malladas.

Ce qui acheva d'altérer les esprits, ce fut un capitaine, nommé Don Pedro de Pinilla, qui, ayant demandé à parler à la Reine, se jeta à ses pieds, l'entretint une heure en particulier, et sans que l'on sût ce qu'il lui avait dit. On ne douta point, par la suite, qu'il n'eût déclaré quelque chose d'important contre

Don Bernardo Patiño, frère du premier secrétaire de Don Juan, parce qu'on l'arrêta le lendemain avec deux de ses domestiques. Le marquis de Salinas, capitaine de la garde espagnole, reçut ordre de la Reine de partir avec cinquante officiers réformés, pour aller arrêter le prince à Consuegra ; mais, bien qu'il fît la dernière diligence, il ne l'y trouva plus. Ce ne fut pas un malheur pour lui : Don Juan avait alors un grand nombre d'amis et de domestiques qui auraient tous hasardé leur vie pour le garantir d'être pris. Ayant été averti de ce qui se passait, il partit, et laissa seulement une lettre pour la Reine, datée du 21 octobre 1668, par laquelle il lui parlait avec plus de liberté qu'il n'avait encore fait. Il lui mandait qu'il voulait bien lui avouer qu'il serait passé en Flandre sans la mort surprenante et tragique de Malladas ; qu'il n'avait pas lieu de douter que le Père Nitard n'en fût l'auteur ; qu'une telle injustice criait vengeance contre celui qui l'avait commise ; qu'il s'était senti inspiré d'un pressant désir de contribuer à l'éloignement d'un si méchant homme ; qu'il la suppliait d'y consentir, pour le bien du royaume en général, et pour la gloire de Sa Majesté ; qu'il se trouvait obligé d'aller chercher un asile contre les violences de cet étranger ; que c'était une nécessité bien cruelle pour un homme de son rang.

La lecture de cette lettre réveilla toute l'aversion que la Reine avait naturellement pour Don Juan : elle se mit dans la dernière colère contre lui, et elle l'aurait fait éclater d'une manière terrible, si les grands et le peuple avaient témoigné moins d'amitié pour lui. C'était pour elle et pour le Père Nitard un

nouveau sujet de déplaisir d'apprendre qu'on l'accusait ouvertement de la mort de Malladas et de la prison de Patiño.

Cela engagea la Reine à donner une déclaration par laquelle elle assurait que ces deux hommes n'étaient venus à Madrid que pour exécuter les mauvais desseins de Don Juan ; qu'elle en avait été pleinement informée et qu'elle ne se serait point portée à faire mourir Malladas si elle n'avait été assurée de son crime.

Dans le même temps, le Père Nitard fit imprimer et courir dans le monde une espèce d'apologie, dans laquelle il accusait Don Juan de l'avoir voulu faire assassiner plusieurs fois. Il parlait de ce dessein comme d'une chose avérée, et protestait de son innocence à l'égard de la mort de Malladas et de l'emprisonnement de Patiño. Il prétendait en donner une preuve incontestable, alléguant que, lorsque l'on étrangla le premier, il disait son bréviaire chez lui avec le frère Bustos, et que, quand on arrêta le second, il arrangeait des papiers dans son cabinet. Du reste, il s'étendait fort sur la noblesse de sa naissance, et sur les services que ses ancêtres avaient rendus aux Empereurs. Cet article ne servit qu'à faire étudier davantage l'obscurité de sa race. Il adressait cet écrit à la Reine, et elle n'oublia rien pour que l'on y ajoutât une entière foi.

Quelque temps après, elle présenta au Conseil une seconde plainte contre le prince, l'accusant d'avoir fait tirer en Flandre un horoscope où l'on reconnaissait les hautes espérances dont il repaissait son ambition ; qu'une telle curiosité avait été de tout temps punie comme un crime de lèse-majesté ; qu'il ne fal-

lait pas seulement examiner la faute, mais encore quel était celui qui la commettait ; qu'il s'agissait d'un homme d'esprit qui ne péchait point par ignorance, et d'un sujet ingrat et rebelle comblé de biens et de faveurs de la couronne ; qu'il fallait absolument le châtier, de peur que la tolérance n'autorisât ses mauvais desseins, et ne servît à les faire réussir.

Le prince avait trop d'amis pour n'en pas trouver quelques-uns qui se fissent un plaisir de le défendre.

Ceux qui étaient pour Don Juan soutenaient qu'il était incapable de former un dessein aussi lâche que celui d'assassiner le Père Nitard ; que si cela lui fût entré dans l'esprit, l'exécution ne lui en aurait pas été difficile ; que loin d'agir en traître, il demandait ouvertement que l'on chassât ce ministre, et que pour obtenir son éloignement, il s'exposait à toute la colère de la Reine ; qu'au fond le Père Nitard ne serait pas trop à plaindre de se retirer avec soixante mille écus de pension dont il jouissait déjà ; qu'un revenu si considérable était suffisant pour contenter l'ambition d'un simple religieux ; que Don Juan pressait la Reine de le renvoyer en son pays, étant trop bon sujet pour souffrir un homme dont les violents conseils pouvaient causer une révolution générale dans le royaume d'Espagne.

La cour et la ville se partagèrent là-dessus ; chacun s'intéressait dans cette affaire directement ou par rapport à ses amis ; les dames du palais entrèrent même dans la querelle, et, pour marquer le parti qu'elles embrassaient, les unes se disaient autrichiennes, et les autres nitardines.

Voilà ce qui se passait à Madrid pendant que Don Juan s'en éloignait pour s'approcher de Barcelone.

La Reine ignorait la route qu'il avait prise, et son inquiétude redoublait quand elle songeait aux suites dangereuses que pourrait avoir une affaire qui commençait avec tant de chaleur. Lorsqu'il fut arrivé, il écrivit à la Reine une lettre très respectueuse, mais qui ne démentait point la résolution qu'il avait prise de lui demander constamment l'éloignement de son confesseur. Il lui en mandait des raisons très fortes. La Reine trouvait que Don Juan se mêlait d'une chose qui n'était pas de sa compétence ; que puisque le Conseil que le feu Roi lui avait donné ne trouvait rien à redire à la conduite de ce Père, elle ne devait pas s'arrêter à l'aversion que le prince avait conçue mal à propos contre lui ; qu'il y allait de sa gloire de témoigner de la fermeté dans cette rencontre ; que si elle abandonnait ses serviteurs à la première fantaisie que l'on aurait contre eux, il serait dangereux de s'attacher à elle. Le Père Nitard ne savait à quoi se déterminer. Il lui était bien doux de se voir protégé d'une si grande Reine, et d'être auprès d'elle avec un pouvoir absolu ; mais il n'était pas sans inquiétude, lorsqu'il pensait à l'ennemi qu'il avait en tête. Il craignait l'assassinat ou le poison ; il n'ignorait pas néanmoins qu'il n'était point aimé de tous et que si une fois il venait à être chassé, la plupart des grands loueraient partout le courage et la constance de Don Juan. Ces réflexions l'effrayaient si fort, qu'il allait quelquefois se jeter aux pieds de la Reine, avec les larmes aux yeux, pour la supplier de lui permettre de se retirer. Mais elle le rassurait toujours.

Le prince ne se contenta pas d'écrire à la Reine, il écrivit aussi aux ministres en des termes si forts,

qu'ils faisaient connaître ce qu'il souhaitait à l'égard du Père confesseur, et qu'il ne se départirait jamais de ses sentiments ; qu'il les priait de le seconder auprès de Sa Majesté, et de lui représenter de quelle conséquence il était pour l'État de renvoyer cet étranger.

Ces lettres augmentèrent les chagrins du Père Nitard ; ses amis craignirent que Don Juan ne se portât à des résolutions violentes, et ses ennemis eurent la satisfaction de penser que le prince mettrait tout en usage pour le chasser d'Espagne. Mais ceux qui agissaient sans passion jugeaient que la résistance de la Reine et l'opiniâtreté de Don Juan attireraient de très grands désordres où tout serait également confondu. La Reine ne se trouvait plus en sûreté, elle fit venir de la cavalerie au Pardo, qui est une maison royale à deux lieues de Madrid.

Il est bien certain que si elle eût eu moins d'appréhension, elle aurait déclaré Don Juan rebelle. Elle communiqua même ce dessein au Père confesseur ; mais les autres à qui elle en parla s'y opposèrent de tout leur pouvoir. Ils lui représentèrent que le prince ne garderait plus de mesure avec elle ; que le peu de ménagement que l'on aurait pour lui le pousserait à bout ; qu'il était brave de sa personne ; qu'il avait des amis outre la partialité du peuple qui le chérissait ; que de moindres sujets avaient donné lieu à de grandes révolutions, et qu'il n'y avait que les voies de douceur qui pussent le faire rentrer dans son devoir. Bien que ces avis-là fussent assez opposés au ressentiment de la Reine, et qu'elle eût bien voulu ne rien ménager avec un prince dont elle se croyait offensée, elle suivit les

bons conseils qu'on lui donnait. Elle lui écrivit une lettre très obligeante par où elle lui mandait de retourner à Consuegra, et elle lui engageait sa parole royale pour la sûreté de sa personne.

Don Juan fit d'abord quelque difficulté d'obéir, soit qu'il appréhendât, comme il l'écrivit à la Reine, de se mettre entre les mains du Père Nitard, auquel il venait d'échapper, ou qu'il eût d'autres raisons qu'on n'a pas pénétrées ; mais le duc d'Ossone, qui était à Barcelone, lui parla avec tant de zèle, et le sollicita si fortement d'obéir aux ordres de Sa Majesté, qu'il se rendit à ses remontrances, et il partit avec trois compagnies de cavalerie que le duc lui donna pour son escorte.

La Reine savait qu'il devait passer par l'Aragon ; elle écrivit aux États de ce royaume qu'elle voulait qu'on ne fît aucun honneur à Don Juan, en quoi elle fut mal obéie. Les États lui mandèrent qu'ils ne pouvaient se dispenser de rendre au fils du feu Roi et au frère de leur monarque les devoirs qui étaient dus à son rang et à son mérite ; ils s'en acquittèrent avec le dernier empressement ; quand il approcha de Saragosse, tous les habitants allèrent plus de deux lieues au-devant de lui ; la foule était si grande qu'à peine pouvait-il passer. Ils criaient tous d'une voix : « Vive le Roi et le seigneur Don Juan ! Qu'il remporte toujours la victoire sur ses ennemis, et malheur au jésuite qui le persécute ! »

Chacun lui jetait des fleurs telles que la saison pouvait les fournir, et des eaux de senteur ; les dames, plus parées qu'aux jours les plus solennels, formaient dans leurs carrosses une double haie sur son passage ; l'air ne retentissait que des bénédic-

tions et des louanges qu'on lui donnait. En un mot, la joie était universelle dans cette grande ville.

La Reine et le Père confesseur, qui en reçurent une fidèle relation, sentirent vivement, l'une le mépris que l'on avait fait de ses ordres, et l'autre la haine que le peuple avait témoignée en parlant de lui.

Le bruit de la réception faite à Don Juan se répandit à Madrid ; plusieurs personnes en ressentirent de la joie, il y en eut beaucoup qui appréhendèrent quelque désordre du retour de ce prince.

Pour essayer de prévenir les maux dont on se croyait menacé, les régidors et les autres magistrats de la ville s'assemblèrent le 1er février 1669. Ils envoyèrent quatre personnes de leur corps au président de Castille pour lui représenter les malheurs que pouvait causer la venue de Don Juan avec des troupes dans un temps où la cour était si faible, et le peuple si insolent et si disposé à la révolte, qu'encore que le prince fût rempli de bonne volonté, il ne pourrait empêcher les suites fâcheuses que l'on avait lieu de craindre. Le président se rendit chez la Reine, le Conseil s'assembla, et l'on fut d'avis de dépêcher un courrier à Don Juan, avec ordre de Sa Majesté de renvoyer incessamment son escorte. Il reçut l'ordre, il hâta sa marche, se fit suivre deux jours par le courrier, et le troisième il lui donna un reçu de l'ordre et le renvoya sans réponse.

L'inquiétude augmenta dans le palais, quand on vit qu'il n'était chargé d'aucune lettre. Quelques seigneurs allèrent là-dessus trouver le président pour le prier de dire à la Reine qu'ils étaient disposés à tout entreprendre pour son service. On assembla de

la cavalerie, et l'on se préparait à Madrid comme pour soutenir un siège, dont l'événement paraissait douteux, quoiqu'il ne s'agît que d'un prince escorté de trois cents chevaux.

C'était en effet cette escorte qui causait le plus d'inquiétude ; la Reine ordonna au marquis de Peñalva de ramasser les officiers réformés avec tous ceux qui se présentaient, et d'aller déclarer au prince que Sa Majesté lui ordonnait de renvoyer les trois compagnies de cavalerie qu'il avait amenées. Le marquis de Peñalva était disposé à obéir ; mais il demanda un ordre du Conseil royal. Le secrétaire d'État refusa de l'expédier, alléguant que la Reine ne pouvait rien résoudre sans le Conseil du gouvernement, à qui elle n'en avait même pas parlé. La Reine, irritée, envoya dire au secrétaire « qu'il pensât sérieusement à la difficulté qu'il faisait naître mal à propos ». Le cardinal d'Aragon, le comte de Peñaranda et le vice-chancelier vinrent trouver Sa Majesté ; ils lui représentèrent que le secrétaire avait eu raison, et ils firent une réprimande au président de Castille d'avoir donné lieu par ses conseils à un ordre qui pouvait avoir de si mauvaises suites.

On résolut donc qu'on ne prendrait pas les armes ; et pour dissiper la crainte où l'on était à Madrid, on publia que Don Juan avait renvoyé son escorte ; et que s'il ne l'avait pas encore fait, il la renverrait incessamment.

La Reine, ayant perdu l'espérance de se faire obéir par la force, employa les voies de douceur qui pouvaient engager Don Juan à renvoyer ses gens de guerre ; elle lui écrivit par Don Diégo de Velasco,

qui était à lui, et la lettre était très obligeante.

Le prince, qui était venu secrètement à Madrid pour reconnaître l'état des choses, les dispositions de ses amis, et ce qu'il pouvait entreprendre, répondit à la lettre de la Reine avec fermeté, qu'il ne devait pas s'exposer à la vengeance du Père Nitard, et qu'il demandait positivement qu'il sortît du royaume ; qu'après cela, il serait celui de tous les sujets de Sa Majesté le plus soumis à ses ordres.

C'était exiger une chose de la Reine qu'elle n'avait aucune envie d'accorder ; cependant le prince paraissait si ferme dans sa résolution, que tout le monde jugea que le confesseur serait même heureux de pouvoir se retirer en sûreté. Il en demeura si persuadé lui-même, et il connut si bien le danger où il était, qu'il redoubla ses instances auprès de la Reine pour qu'elle lui permît de partir.

On apprit que le prince venait avec des troupes à Torejon-Dardos, qui n'est qu'à quatre lieues de Madrid. L'inquiétude redoubla parmi ceux qui suivaient le parti de la Reine, et elle s'en affligeait plus que personne. On l'entendit répéter plusieurs fois ces paroles : « Mon Dieu, mon Dieu, ce bon Père sera le premier sacrifié ! »

Le Conseil du gouvernement s'assembla ; on pria le nonce de porter à Don Juan la lettre que le Pape lui écrivait pour le conjurer d'avoir pour la Reine les sentiments de soumission qu'un sujet doit à sa souveraine. Le nonce alla le trouver, il revint au milieu de la nuit. Personne presque ne s'était couché dans cette grande ville ; on attendait son retour avec impatience, car on savait le sujet de son voyage, et le peuple allait par troupes dans les rues, deman-

dant déjà : « Qui vive ? » Les nouvelles que le nonce rapporta ne plurent point à la Reine ; il dit qu'il avait prié instamment le prince d'aller à Guadalajara, ou tout au moins d'accorder quelques jours de délai pour prendre des mesures, mais qu'il lui avait refusé l'un et l'autre ; et que si le lundi suivant le confesseur ne sortait point par la porte, il en sortirait par la fenêtre ; que Don Juan entrerait dans Madrid pour faire cette exécution. Le Père Nitard apprit ce qui se passait ; il confessa la Reine le lendemain matin, et se jeta ensuite à ses pieds, la suppliant de ne le pas exposer aux outrages d'un prince irrité ; qu'il y allait de sa vie, et qu'il ne voyait aucun moyen de la garantir qu'en cédant à la nécessité présente. La Reine lui répondit qu'elle ne pouvait consentir à son éloignement ; qu'il ne s'inquiétât pas et qu'elle mettrait ordre à tout. Il était bien persuadé qu'elle en avait une entière volonté, mais que son pouvoir n'y répondait pas ; néanmoins il l'assura que, quand bien même le peuple devrait le déchirer en pièces, il ne sortirait de Madrid que par son ordre.

Il se retira chez lui, avec toute la crainte dont un homme menacé du dernier péril peut être capable. Les choses en vinrent à une telle extrémité, que le lundi 25 février 1669 la grande cour du palais se trouva pleine d'une foule de gens de toute qualité, qui demandaient hautement, et avec une véhémence difficile à réprimer, que, sans différer davantage, on fît partir le confesseur ; que la ville allait être exposée au pillage et à la désolation pour un jésuite étranger.

Le duc de l'Infantado et le marquis de Liche,

voyant tant de monde assemblé, coururent à l'appartement de la Reine, qui était encore au lit : elle n'avait point fermé les yeux de la nuit, et elle ne dormait pas alors, sachant une partie de ce qui se passait. Une de ses femmes, nommée Doña Eugenia, était à genoux auprès d'elle qui la consolait.

« Hélas ! lui disait la Reine, de quoi me servent toute ma grandeur et ces titres fastueux que l'on me donne, puisque l'on m'ôte la liberté de garder auprès de moi un homme de bien ! Il n'y a point de simple dame en Espagne qui n'ait un chapelain ; on n'y trouve point à redire. Je suis la seule persécutée en ce royaume et la seule à qui l'on veut ôter son confesseur. »

Le Conseil s'assembla promptement, parce que le désordre augmentait dans la ville, et qu'il était à craindre qu'il n'augmentât encore davantage.

Il y eut des ministres qui, par attachement pour la Reine, essayèrent de trouver quelque tempérament pour éluder le départ du Père Nitard ; mais les autres allèrent à la cause du mal, et dirent que si l'on différait de l'envoyer tout était perdu, que Don Juan entrerait dans Madrid et que tout serait confondu, amis et ennemis ; qu'il n'était question que d'un religieux que le peuple haïssait jusqu'à la fureur, et que personne ne parlait de lui que pour le charger de malédictions, quoique, dans le fond, il ne les eût pas méritées et qu'il fût homme de bien.

Comme Sa Majesté était encore au lit quand le duc de l'Infantado et le marquis de Liche demandèrent à lui parler, ils ne purent la voir, parce que ce n'est pas la coutume, en Espagne, que les hommes entrent jamais dans la chambre de la Reine lors-

qu'elle est couchée. Ainsi ils allèrent à la *cavachuela* : c'est un lieu souterrain dans le palais où sont les secrétaires d'État que l'on appelle, en espagnol : *secretairie del despacho universal.* Ils parlèrent à Don Blasco de Loyola et lui voulurent donner un mémoire pour Sa Majesté ; mais la précipitation avec laquelle ils étaient montés à l'appartement de la Reine, celle avec laquelle ils en descendirent, et l'empressement qu'ils eurent de se rendre avec Don Blasco au Conseil du gouvernement, obligèrent plusieurs personnes, qui les rencontrèrent, de les suivre ; de manière qu'en entrant dans la chambre où les ministres étaient assemblés pour y savoir ce qui s'y passait, il se trouva une grande foule de gens qui y entrèrent avec eux, et se mirent à crier tous ensemble : « Qu'on nous délivre du jésuite, qu'on le fasse partir ! »

Les ministres demeurèrent surpris et s'entre-regardaient tout interdits. Cette troupe renouvela ses instances, en ajoutant même quelques menaces contre ceux qui retiendraient le Père confesseur.

Sans différer davantage, la résolution fut prise, et ils envoyèrent Don Blasco de Loyola trouver la Reine avec un décret, dont on le chargea. Il portait que le Conseil avait conclu que le Père Nitard sortirait de Madrid dans trois heures de temps. L'ordre en était tout dressé ; la Reine ne fit point paraître d'émotion en le lisant, elle le signa avec beaucoup de fermeté, et sans jeter une larme ; comme elle voulait que cet éloignement ne parût pas forcé, et qu'il y eût quelque chose d'honorable, elle fit dresser un autre acte de son congé en ces termes :

« Le Père Jean-Évrard Nitard, de la Compagnie

de Jésus, mon confesseur, ministre d'État et inquisiteur général, m'a suppliée de lui permettre de se retirer de ces royaumes, et bien que je sois aussi satisfaite qu'on le puisse jamais être, non seulement de sa vertu et de ses autres bonnes qualités, mais encore du zèle et de l'application avec lesquels il a travaillé pour le service de cette couronne, néanmoins, ayant eu égard à ses instantes prières, et pour d'autres justes raisons, j'ai bien voulu lui accorder la permission qu'il demande pour aller où il lui plaira. Et comme je souhaite que cela se fasse en la manière que sa dignité et ses mérites le demandent, j'ai jugé à propos qu'il prît à son choix la qualité d'ambassadeur extraordinaire en Allemagne ou à Rome, entretenant toutes ses charges avec tous les avantages qui y sont attachés. »

Aussitôt que Don Blasco fut retiré, la Reine, ne se faisant plus de violence pour se contraindre et pour retenir ses larmes, en versa beaucoup, et se jeta sur son lit avec toute la douleur possible, disant de temps en temps : « Hélas ! hélas ! de quoi me sert d'être Reine et régente ? » D'un autre côté, le Conseil chargea le cardinal d'Aragon et le comte de Peñaranda d'aller apprendre au Père Nitard l'ordre que Sa Majesté avait signé. Il n'eut pas lieu d'en être surpris par tout ce qui avait précédé cette nouvelle, et par les instances que le nonce lui avait faites pour l'empêcher d'aller au Conseil comme il en avait le dessein, lui disant que le peuple était si irrité, qu'il appréhendait que, s'il se montrait, on ne le mît en pièces.

Les supérieurs des jésuites étaient venus le voir

pour le préparer à ce coup. L'amirante de Castille y vint aussi, et il lui dit, avec cette liberté que donnent une naissance distinguée et beaucoup d'esprit, qu'il s'était attiré tous ses malheurs par plusieurs raisons qu'il lui particularisa. Le Père, qui n'était point accoutumé à des réprimandes, lui dit que de tels discours ne devaient pas se tenir à un inquisiteur général devant tout le monde.

Lorsque le cardinal d'Aragon arriva, il le trouva fort affligé ; cette nécessité de partir sur-le-champ, sans prendre même congé de la Reine, sa bienfaitrice, le touchait sensiblement. Le cardinal ne put retenir ses larmes en le voyant, soit par la considération des choses de cette vie et du peu de fond que l'on y doit faire, ou par l'estime particulière qu'il avait pour lui. Il lui offrit mille pistoles pour son voyage, et le comte de Peñaranda, une lettre de change de trente mille ducats ; il ne voulut pas les prendre, disant que, comme il était venu pauvre religieux, il saurait bien s'en retourner pauvre religieux.

Le cardinal le consola autant qu'il put, et lui dit qu'il l'accompagnerait jusqu'à Fuencaral ; ensuite il se retira pour le laisser en liberté de mettre ordre à ses affaires, et sur le soir il vint le prendre dans son carrosse bien accompagné. Il lui demanda d'abord si ses hardes étaient prêtes, mais il répondit qu'il n'avait point d'autres hardes que son habit et son bréviaire ; ainsi ils partirent, escortés de tous les officiers de l'Inquisition. Dès que le peuple vit le Père Nitard, il se mit à crier contre lui, à lui jeter des pierres, le chargeant d'injures et de malédictions ; il avait besoin d'être avec un homme de la

dignité du cardinal d'Aragon pour ne se pas trouver exposé à la fureur publique. La douleur qu'il eut d'un traitement si rude, l'obligea de dire plusieurs fois, les larmes aux yeux, que Dieu l'éprouvait en le mettant dans la fournaise des tribulations, et qu'il serait bien heureux d'être trouvé de bon aloi.

En passant dans les rues, il disait à ceux qui l'accablaient d'injures : « Adieu, mes enfants, adieu, je m'en vais. »

Il ne voulut point accepter l'ambassade de Rome, quoique la Reine lui écrivît très obligeamment pour lui en réitérer l'offre. Elle lui envoya deux mille pistoles pour son voyage de Rome, quelques pierreries, et une augmentation de deux mille écus de pension. Ses gens trouvèrent, quand il fut parti, un cilice et des disciplines dans son cabinet.

Lorsqu'on ne craignit plus de déplaire au Père confesseur en rendant ses devoirs à Don Juan, chacun le fut voir à Consuegra, et lui témoigna son zèle ; il écrivit à la Reine pour la remercier d'avoir éloigné son ennemi et celui de l'État, et il la priait d'agréer qu'il vînt à la cour pour saluer le Roi et lui baiser les mains. Mais, au lieu de le lui permettre, elle lui ordonna de se retirer à douze lieues de Madrid ; il s'en plaignit comme d'un exil ; cela ne l'empêcha pas de demander, par ses lettres, tant à la Reine qu'au Conseil, que l'on travaillât au soulagement du peuple, et que l'on remplît les charges dont le Père Nitard était revêtu de quelques personnes capables de les bien exercer : il représentait que ces dignités lui devaient être ôtées, puisqu'il était aussi important de l'empêcher de revenir dans le royaume qu'il avait été nécessaire de l'en faire sortir.

Il demandait aussi que l'on ôtât la charge de président de Castille à l'évêque de Placencia, parce que c'était lui qui avait dressé le décret sur lequel Malladas fut étranglé, et que le marquis d'Aytona, son ennemi capital, n'eût plus la liberté d'opiner sur les affaires qui le concernaient.

La Reine, mécontente de la manière dont le prince lui écrivait et encore plus mécontente de tout ce qui s'était passé, lui fit une réponse peu obligeante, et lui ordonnait de se défaire de son escorte, comme il s'y était engagé. Il s'en plaignit au cardinal d'Aragon et au nonce, marquant à la Reine aussi bien qu'à ces prélats qu'il ne pouvait renvoyer ceux qui l'accompagnaient, qu'il n'eût appris auparavant que le Père Nitard était hors du royaume, parce qu'il avait encore tout à craindre de son côté.

Le Conseil s'assembla là-dessus, et l'on trouva à propos que le cardinal fût à Guadalajara pour engager le prince à faire ce que la Reine voulait. Il y consentit enfin, et l'escorte partit après que le cardinal eut ménagé une espèce de traité entre cette princesse et Don Juan, par lequel elle lui confirmait le gouvernement des Pays-Bas, et lui donnait parole que le Père confesseur se démettrait de ses charges ; que le président de Castille et le marquis d'Aytona n'entreraient point en connaissance des choses où il avait part ; qu'il pourrait s'établir où il le jugerait à propos ; que l'on songerait aux moyens de soulager le peuple ; que personne ne serait admis par un des ordres militaires de Castille qu'il n'eût servi dix ans sur terre ou sur mer ; que le Pape serait dépositaire de la parole de la Reine pour la sûreté du prince. Il y avait encore plusieurs articles moins

essentiels que ceux-ci, et qui allaient tous à la satisfaction de Don Juan ou au soulagement du peuple.

Il cessa alors de faire ses remontrances ordinaires jusqu'au mois de mai, qu'il apprit que la Reine mettait sur pied un régiment pour la garde du Roi, et qu'elle en avait fait colonel le marquis d'Aytona. Il en écrivit fortement à cette princesse, lui représentant que cela était contre la coutume des Rois d'Espagne, qui n'avaient jamais voulu d'autres gardes que les habitants de Madrid ; que ce régiment affamerait la ville et serait cause de beaucoup de malheurs.

Je ne puis m'empêcher de marquer qu'il se plaignait aussi par cette lettre que la Reine ne lui avait pas fait réponse de sa main, et qu'elle se fût servie de celle du cardinal d'Aragon, sous prétexte d'une migraine, disant en propres termes qu' « un homme de son rang n'était pas à l'épreuve d'un tel mépris ». Tous les tribunaux, tant souverains que subalternes, le corps de ville et le peuple firent de très longues et très inutiles remontrances à la Reine pour l'empêcher de mettre ce régiment dans Madrid. On l'en importunait si souvent, qu'elle signa un ordre par lequel elle défendait qu'on lui en parlât davantage, et sans différer elle leva le régiment.

Elle ordonna ensuite à Don Juan, sous des peines fort rigoureuses, de s'éloigner de Guadalajara. Il obéit avec beaucoup de respect, quoiqu'il fût en état, par les amis qui lui étaient venus d'Aragon et d'ailleurs, de ne faire que ce qu'il aurait voulu ; le bruit courait même qu'il devait venir dans peu à Madrid, et plusieurs personnes en avaient une inquié-

tude mortelle. Pour calmer les esprits, la Reine lui écrivit qu'elle souhaitait qu'il allât en Aragon en qualité de vice-roi et de vicaire général des royaumes qui en dépendent. Cet ordre lui donna une sensible joie, et il la témoigna par les remercîments qu'il en fit à la Reine, à laquelle il écrivit une grande lettre pour la supplier de songer sérieusement à l'éducation du Roi. Il lui en représentait les conséquences en homme qui avait de l'esprit et de l'honneur. Il écrivit aussi au Pape, le 7 juin 1669, pour le conjurer d'obliger le Père Nitard de se démettre de ses charges.

Cependant les ennemis de la Reine firent courir un décret supposé, par lequel elle ordonnait au Conseil que l'on fît incessamment désarmer le peuple, et que l'on emportât les armes à l'Hôtel de ville. Il fut aisé de persuader dans le monde que c'était son intention, et cette nouveauté altéra si fort les esprits que l'on était sur le point de se soulever.

Cette raison jointe au désordre effroyable que commettait le régiment des schomvergues (c'est ainsi qu'on le nommait, parce qu'ils étaient habillés à la française, et que les Espagnols ont pris cette mode de M. de Schomberg), cette raison, dis-je, obligea le conseil royal de faire encore une remontrance à la Reine pour l'engager d'envoyer les nouveaux soldats sur les frontières ; mais elle ne répondit point à la prière des ministres, parce qu'elle croyait que ces gens de guerre serviraient à tenir toujours la ville dans le respect.

Don Juan était à Saragosse, aimé de la noblesse et chéri du peuple. La Reine ne pouvait lui pardonner le déplaisir qu'il lui avait donné de faire éloigner son confesseur, qui faisait à Rome un triste

personnage, de manière que l'on disait assez plaisamment que « la Reine avait une si grande aversion pour les Espagnols, qu'elle n'avait consenti à la ruine du Père Nitard que depuis qu'il s'était fait naturaliser Espagnol ». Mais elle conservait tant d'estime et d'affection pour lui, qu'elle travaillait puissamment à lui procurer le chapeau de cardinal. Elle donna là-dessus des ordres secrets au marquis de Saint-Romain, son ambassadeur ordinaire à Rome. On le sut à Madrid, et cette nouvelle y causa beaucoup d'alarmes, chacun appréhendant que si le Père confesseur devenait cardinal, il ne revînt sur ses pas ; et l'on se persuada que la Reine ne maintenait le régiment des schomvergues que pour favoriser ce dessein.

Le Conseil, en ayant une véritable crainte, songea aux moyens de traverser le Père Nitard dans sa prétention, et à cet effet, on dépêcha un courrier au marquis de Saint-Romain pour proposer au Pape d'autres sujets dignes de la pourpre ; la Reine feignit d'y consentir, pendant que sous main elle lui renouvelait ses ordres. Mais l'ambassadeur, qui n'était pas des amis des jésuites, conduisit la chose de manière que Sa Sainteté donna l'exclusion au Père Nitard, et l'obligea de se dépouiller de ses charges.

Le général de son ordre, qu'il avait négligé, et qui lui en voulait beaucoup de mal, profitant de ce revers de fortune, l'envoya aussitôt dans une de leurs maisons proche de Rome. Il s'y retira avec un esprit de modération très exemplaire ; et de tout son train il ne garda auprès de lui que le frère Bustos, son compagnon. Voilà bien des coups de foudre les uns sur les autres ; celui-ci parut si terrible à la

Reine, elle qui ne doutait point du bon succès de sa négociation, qu'elle en tomba malade d'une fièvre tierce qui lui dura longtemps.

Il est aisé de croire, par tout ce que je viens de rapporter, que son ressentiment devint plus fort que jamais contre Don Juan. Elle avait des dispositions naturelles à le rendre responsable de toutes les choses qui la chagrinaient ; et comme elle vit arriver en même temps à Madrid les bulles de la charge d'inquisiteur général, elle ne douta point que ce ne fût l'ouvrage du prince. De sorte que cette place, qu'elle trouvait si dignement remplie par le Père Nitard, le fut alors par Don Antonio Balladores, président de Castille ; et le Père Nitard, de son côté, était toujours proche de Rome, soumis à tous les mauvais traitements que le général de son ordre voulait lui faire essuyer.

Cependant la Reine, ne pouvant souffrir qu'un homme qui avait tant de part à sa confiance et à son amitié, et qui avait gouverné si absolument toute la monarchie d'Espagne, demeurât exposé au caprice et au ressentiment de son général, employa tout le crédit qu'elle avait à Rome pour mettre le Père Nitard dans un autre état.

Clément IX étant mort au mois de décembre 1669, le cardinal Altieri fut élu Pape et prit le nom de Clément X. La Reine, qui ne douta point que ce Pontife ne lui accordât le chapeau pour son confesseur, nomma ce Père pour être ambassadeur extraordinaire d'Espagne auprès de Sa Sainteté, emploi qu'elle lui avait offert quand il partit de Madrid, et qu'il n'avait pas voulu accepter. Elle lui procura son retour à Rome ; elle travailla si heureusement auprès

de Sa Sainteté, que le Père Nitard fut créé archevêque d'Édesse. Elle continua de solliciter sa promotion avec beaucoup de chaleur. Le Pape, étant ainsi pressé, le fit cardinal-prêtre au mois d'avril 1672, et lui donna au mois d'août suivant le titre de saint Barthélemi d'Isola, et place dans quatre congrégations.

Cette nouvelle causa une sensible joie à la Reine, et toutes les personnes qui étaient attachées à elle lui en firent leurs compliments. Le nouveau cardinal écrivit à Don Juan une lettre fort civile, dans la pensée que cette honnêteté lui en attirerait une autre de la part de ce prince, et que, trouvant par là le moyen de se réconcilier avec lui, il consentirait à son retour en Espagne. Mais il se trompa dans son projet, et Don Juan ne lui fit pas même de réponse. Le cardinal Nitard, voyant l'éloignement que ce prince continuait à avoir pour lui, ne songea plus à faire le voyage de Madrid que dans le temps que l'on couronnerait le Roi.

Mais comme ce que j'ai écrit du cardinal Nitard m'a conduite insensiblement jusqu'au temps de Don Fernand de Valenzuela, il me semble que je dois aussi parler de lui.

Il était de la ville de Ronda au royaume de Grenade ; on le croyait hidalgo, c'est-à-dire gentilhomme, et non pas « cavallero » ; car on fait cette différence en Espagne entre un cavalier et un gentilhomme que le premier descend d'une famille ancienne ou du moins est allié de quelque maison illustre, qu'il ne paye ni taille, ni tribut ; et que l'autre n'est exempt de rien, et peut avoir acquis sa qualité de gentilhomme.

Valenzuela vint fort jeune à Madrid, où le duc de l'Infantado le prit pour son page, allant ambassadeur à Rome ; il était bien fait de sa personne, d'une physionomie agréable ; il avait beaucoup d'esprit, il aimait l'étude ; il était naturellement poète, le caractère de ses vers était tendre et passionné, on en a vu plusieurs de sa façon, et entre autres des comédies qu'il fit représenter pour divertir la Reine mère, dans le temps où il commençait d'entrer dans l'honneur de ses bonnes grâces.

Le duc de l'Infantado, étant de retour d'Italie, fit recevoir Don Fernand chevalier de Santiago : c'est ordinairement par là que les grands seigneurs commencent à récompenser ceux de leurs domestiques qu'ils considèrent le plus ; mais il n'eut que ce titre pour plusieurs années de services qu'il avait rendus à son maître, parce que ce duc mourut avant de lui avoir fait aucun autre bien.

Il se trouva donc — tout à coup — sans protecteur, et si pauvre qu'il fut obligé de devenir *passeante en corte*, ce qui veut dire vivant d'industrie. A la vérité, il avait des talents heureux qui le mettaient assez en état de réussir dans toutes les choses qu'il entreprenait ; de sorte qu'après avoir examiné la médiocrité de sa fortune, il jugea que le meilleur moyen de se pousser était de faire connaissance avec quelques personnes qui fussent particulièrement attachées aux intérêts de la Reine, et il en chercha les moyens avec tant d'application qu'il eut accès auprès du Père Nitard. Il le choisit aussitôt pour son patron, et il ne pouvait mieux choisir, de manière qu'il s'attacha à lui avec une soumission et un dévouement extraordinaires. Le Père ayant reconnu qu'il avait

de l'esprit et de l'adresse, et qu'il était capable d'un secret, lui fit part des siens, et dans la suite il lui confia ceux de la Reine, et lui expliqua les chagrins qu'elle avait contre Don Juan d'Autriche. Il sut profiter dès lumières qu'on lui donnait et des dispositions favorables du Père confesseur. Il commença à se rendre si nécessaire auprès de lui qu'il ne pouvait presque plus s'en passer. Cela l'obligea de lui donner entrée au palais, afin qu'il y vînt lui rendre compte des affaires dont il le chargeait.

Dès que Valenzuela fut introduit dans le palais, il n'y perdit pas de temps ; il en savait déjà la carte, et il n'ignorait pas qu'entre toutes les femmes qui servaient la Reine, il y avait une Allemande, nommée Doña Eugenia, qui possédait la confiance de sa maîtresse. Il chercha les moyens de la voir ; il s'arrêta souvent sous les fenêtres de sa chambre ; et comme il était bien fait, elle ne tarda pas à le remarquer. Enfin ils se parlèrent ; il lui plut pour le moins autant qu'elle lui plaisait, et elle lui permit de la *galantear ;* c'est le terme usité lorsque l'on s'attache à servir une dame du palais.

Doña Eugenia ne reçut pas avec indifférence les témoignages que le jeune Valenzuela lui donnait de sa passion ; et il la pressa tant de consentir à l'épouser qu'elle en parla à la Reine. Elle l'avait déjà remarqué, de sorte qu'elle fut bien aise de se l'attacher en consentant au mariage de sa favorite ; elle accorda même à Doña Eugenia, pour son nouvel époux, une charge d'écuyer ordinaire à l'écurie. Dans ce temps-là les différends de la Reine et de Don Juan augmentèrent ; et comme Don Fernand avait eu l'adresse de s'y intriguer, il n'omettait rien pour rendre quel-

ques services utiles à la Reine ; elle reconnaissait son zèle avec plaisir, et elle lui en savait tant de gré qu'elle augmentait chaque jour le témoignage de sa confiance.

Le Père Nitard contribuait volontiers à l'avancement de Valenzuela, parce qu'il le regardait comme sa créature ; ainsi sa fortune prenait peu à peu des forces, mais elle se déclara absolument pour lui, lorsque Don Juan revint d'Aragon en Castille, et qu'il fit chasser d'Espagne le Père confesseur.

Valenzuela demeura seul après de la Reine ; ayant considéré le besoin qu'elle avait d'une personne à qui elle pût confier ses affaires les plus secrètes, elle jeta les yeux sur Valenzuela.

Un jour la Reine dit à Doña Eugenia de lui amener son mari secrètement le soir, pour qu'elle pût lui parler sans témoin. Doña Eugenia ne manquait ni d'esprit, ni d'ambition ; elle fut transportée de joie de penser que Valenzuela allait avoir des conversations particulières avec la Reine, et elle obéit très exactement aux ordres qu'elle avait reçus.

La première fois qu'il entra dans la chambre de la Reine, il était assez tard. Il s'était armé d'un broquel, qui est une espèce de bouclier que l'on porte ordinairement en Espagne lorsque l'on va en quelque lieu où il peut y avoir du péril ; ses cheveux, qui étaient fort beaux, étaient attachés d'un grand nœud de ruban ; il n'avait point de golille, car on la quitte dès qu'il est nuit. Il n'avait rien oublié de tout ce qui pouvait le rendre agréable.

Valenzuela se jeta d'abord aux pieds de la Reine, et après lui avoir rendu de très humbles actions de

grâces pour l'honneur qu'elle lui faisait dans ce moment, il l'assura que son sang, sa vie, en un mot, tout ce qui était en son pouvoir, lui était si parfaitement dévoué, qu'il osait croire qu'aucun de ses sujets n'était à elle de la manière qu'il y était. La Reine ajouta foi à ses paroles, et depuis lors, il ne se passa guère de jour qu'elle ne le fît venir sans bruit dans son appartement.

Sa femme l'y conduisait, et la Reine lui ordonna d'y demeurer toujours pour que la bienséance ne fût choquée en rien. C'était là qu'il lui rendait compte de tout ce qu'il apprenait, et qu'il l'informait des choses les plus secrètes qui se passaient à la cour et à la ville ; des desseins de Don Juan, de ceux des seigneurs qui étaient dans les intérêts de ce prince, et des mesures que l'on prenait contre elle ; de manière qu'elle savait tout, sans qu'il parût qu'elle parlât à personne. On disait communément, à la cour, qu'il y avait un *duende* dans le palais, c'est-à-dire un esprit follet, qui avertissait la Reine de toutes les nouvelles et de toutes les affaires les plus secrètes. Mais au bout de quelque temps, on reconnut que Valenzuela était l'esprit follet, et depuis on le nomma : *el duende de la Reina.*

On n'obtenait plus de grâces que par son canal.

La Reine lui donna la charge de premier écuyer, sans avoir égard à la coutume qui voulait qu'elle en parlât aux ministres.

Le marquis de Castel Rodrigo, qui était pour lors grand écuyer, s'y opposa de tout son pouvoir, et refusa de le laisser entrer dans cette charge, alléguant beaucoup de raisons désobligeantes pour Don Fernand, et entre autres, qu'il n'avait aucun titre

qui pût lui faire espérer un tel honneur. La Reine leva cette difficulté promptement ; elle le fit marquis de San Bartolomeo de los Pinares.

Au bout de quelque temps, le marquis de Castel Rodrigo, grand écuyer, vint à mourir, et la Reine donna sa charge à Valenzuela. Si les grands avaient déjà murmuré lorsqu'il entra dans un emploi moins considérable, il est aisé de s'imaginer l'excès de leur déchaînement quand ils le virent dans un poste qu'ils enviaient tous, et dont ils se trouvaient, sans comparaison, plus dignes que lui. Mais ils cessèrent de faire du bruit sur cette charge, parce qu'ils eurent un autre sujet de parler bien plus étonnant. Sa Majesté fit Valenzuela grand d'Espagne de première classe, avec la clef dorée double. A cette nouvelle, tout le monde s'entre-regardait et demeurait muet, ne pouvant assez exprimer la surprise où l'on était. Les seigneurs qui se rencontraient ne disaient autre chose, sinon : *Valenzuela es grande. O tempora, o mores !*

Étant élevé à un poste si éminent, il ne lui manquait que des amis pour aider à le soutenir, si sa fortune venait à faire un faux pas. Il n'eut aucune peine à s'en faire dans une situation si avantageuse, que toutes les grâces, tout l'argent, toutes les charges et tous les bénéfices étaient à sa disposition. Mais aussitôt qu'il procurait du bien à quelqu'un des grands, il y en avait vingt autres qui devenaient ses ennemis, et qui lui voulaient du mal de ne les pas avoir préférés, et comme le nombre de ses amis était inférieur à celui de ses ennemis, ceux-ci commencèrent à cabaler ensemble pour trouver les moyens de faire revenir Don Juan d'Autriche, dans

la pensée que c'était le moyen le plus sûr pour chasser Valenzuela.

Tous les bruits qui couraient ne faisaient aucune impression sur l'esprit de la Reine, que son rang mettait au-dessus de ces sortes de médisances. Elle disait qu'elle ne voulait pas abandonner un des meilleurs sujets du Roi son fils, à cause de la mauvaise humeur de quelques brouillons.

Il cherchait cependant tous les moyens possibles d'acquérir l'affection du peuple. Madrid était toujours abondamment fourni des choses nécessaires à la vie, et il aimait mieux qu'il lui en coûtât son argent sans qu'on le sût, et que les denrées fussent à bon marché. Il faisait faire souvent des fêtes de taureaux où il paraissait presque toujours vêtu d'un habit noir brodé d'argent avec des plumes blanches et noires. Aussitôt qu'il entrait dans la place, il venait, selon la coutume de ceux qui veulent combattre les taureaux, sous le balcon de la Reine, lui faire une profonde révérence, et lui demander la permission de *torear*. On remarqua à l'une de ces courses qu'il portait une écharpe noire brodée d'or qui était les couleurs de la Reine.

Quelques jours après il parut à un jeu de cañas, sorte de course, qui est un ancien divertissement des Mores. Valenzuela fit voir son adresse. Il remporta le prix sur un grand nombre de jeunes seigneurs qui le lui disputaient. Il reçut des mains de la Reine une épée garnie de diamants. Il fit représenter des comédies qu'il avait composées, et tout le monde eut la liberté de les voir sans rien payer. Rien n'était plus capable de lui gagner le cœur des Espagnols, car ils aiment passionnément les spec-

tacles, jusqu'à garder l'argent qu'ils ont pour nourrir toute leur pauvre famille, afin de louer une place bien cher aux fêtes de taureaux. Valenzuela ne se contenta pas de cultiver l'affection du peuple par ces moyens-là, il en chercha encore d'autres ; il fit travailler à plusieurs édifices, et rebâtit la plaça Mayor, dont la meilleure partie avait été consumée par le feu, et particulièrement la maison où Leurs Majestés allaient pour voir les courses de taureaux et de cañas ; il fit construire un pont à la porte de Tolède sur le Mançanares qui coûta un million de ducats, et un autre sur la même rivière au Pardo, qui est une maison de plaisance du Roi. On perfectionna par son ordre le frontispice et la place du Palais, on éleva la tour de l'appartement de la Reine.

Il continuait, avec des soins assidus, de contribuer aux divertissements du Roi ; ce jeune prince commençait d'aller aux parties de plaisir qui se faisaient à Aranjuez, à l'Escurial, et dans les autres maisons royales. Un jour que le marquis de Valenzuela avait pris les ordres du Roi pour une chasse fort agréable dans le temps que toute la cour était à l'Escurial, le Roi, voulant tirer sur un cerf, tira sur le favori et le blessa à la cuisse. Cet accident donna lieu à tout le monde de prédire la chute prochaine de Valenzuela, dont cette aventure semblait être un présage.

Le temps était venu de faire la maison du Roi ; le marquis en choisit tous les officiers. Il fit le duc d'Albuquerque majordome mayor, l'amirante de Castille cavallerizo mayor, et le duc de Medina-Celi sumiller de corps ; c'est comme le grand chambel-

lan, et celui qui met la chemise au Roi ; et ce nom qui est tout français vient des ducs de Bourgogne dont la maison d'Autriche est l'héritière. Il donna de même les autres charges. Comme il y avait beaucoup plus de prétendants que de places à remplir, il s'attira encore, dans cette rencontre, un nombre considérable d'ennemis, qui ne pouvaient digérer de n'avoir rien. Ils songèrent alors plus fortement que jamais à Don Juan et ils travaillaient secrètement à convaincre le Roi de la nécessité qu'il y avait de rappeler ce prince auprès de lui.

La Reine, étant informée de ce qui se tramait contre son serviteur, passait de tristes jours. Elle ne pouvait penser qu'on le traiterait peut-être aussi indignement que l'on avait traité le Père Nitard. Elle savait que les grands s'assemblaient ; qu'ils parlaient du gouvernement avec la dernière liberté. Cependant Don Juan, qui était toujours à Saragosse, s'ennuyait de son exil, quelque honorable qu'il parût. Il suffisait qu'il ne fût pas volontaire pour lui faire de la peine. La Reine et lui étaient demeurés dans un éloignement mutuel l'un pour l'autre ; et, malgré la tranquillité apparente, il ne laissait pas de travailler sous main avec ses amis. Il fit une si forte brigue, par le moyen de plusieurs personnes considérables qui approchaient le Roi, que l'on ménagea son retour auprès de lui, et ses amis lui écrivirent que le Roi le souhaitait, et que le crédit de la Reine ne prévaudrait plus sur le sien. Ces bonnes nouvelles l'obligèrent de quitter l'Aragon et de se rendre en diligence au Buen Retiro en 1677.

Pour réussir dans cette affaire, on avait fait com-

prendre au Roi qu'il n'était pas seulement sous la tutelle de la Reine sa mère, mais qu'il était aussi sous celle de Valenzuela. On lui dépeignit ensuite la contrainte où on le tenait, avec des couleurs si vives, qu'il protesta qu'il sortirait bientôt de cette gêne. Et, bien que la Reine le gardât à vue dans l'appréhension qu'on lui donnât de mauvais conseils, et qu'il ne prît des mesures contraires à ses volontés, il ne laissa pas de se dérober une nuit du palais, avec un seul gentilhomme de la chambre qui couchait dans la sienne, et il fut à pied, caché dans son manteau, jusqu'au Retiro, qui est assez loin. Il envoya de là un ordre sur-le-champ à la Reine de ne point sortir du palais.

Il est aisé de s'imaginer ce qu'elle devint à des nouvelles si fâcheuses, et l'effet que ce revers put faire sur une princesse accoutumée à régner. Elle employa le reste de la nuit à écrire au Roi, pour le conjurer, avec les termes les plus tendres, de lui permettre de le voir et de l'entretenir ; mais il le lui refusa toujours.

Dès que le Roi se fut rendu au Retiro, tout le monde, ayant été informé de ses intentions, courut le saluer et le reconnaître. Il n'y eut aucun des seigneurs de la cour qui ne lui fît des présents si considérables, qu'il y en avait qui valaient jusqu'à cent mille écus, soit en argent, vaisselle, tapisseries ou diamants. La joie était universelle dans Madrid, et deux raisons la causaient également : la première, c'est l'amour extrême que les Espagnols ont pour leur prince ; l'autre, c'est que la Reine n'était point aimée, et que le peuple n'avait point encore oublié les paroles qu'elle dit une fois : « Qu'elle ne serait

pas contente qu'elle ne les eût tous réduits à être vêtus d'*esteras* », c'est une espèce de natte de jonc, fort grosse, qui leur sert de matelas et de lit.

Le lendemain au soir de la retraite du Roi, on fit des illuminations par toutes les rues. Aussitôt que Don Juan fut arrivé, il obligea le Roi d'éloigner la Reine. On l'envoya à Tolède, avec ordre de n'en point partir.

Valenzuela prit congé d'elle, avec tous les témoignages de reconnaissance et de douleur qu'il pouvait lui donner dans un temps si court, et il se retira, par son ordre, à l'Escurial.

Ainsi, les affaires ayant pris une nouvelle face, il n'y avait personne qui ne fît sa cour à Don Juan. Le Roi lui marquait par des caresses extraordinaires la joie qu'il avait de le revoir. Il lui commanda de prendre soin de toutes les affaires ; et il s'en rendit si absolument le maître, que son autorité devint beaucoup plus grande que n'avait été celle de la Reine et de ses deux premiers ministres.

Don Juan souhaitait d'avoir la personne de Valenzuela en son pouvoir ; il ne savait où il s'était retiré ; mais ayant appris qu'il le trouverait à l'Escurial, il en témoigna beaucoup de joie : c'est une des maisons du Roi qui est d'une si grande étendue, qu'en comprenant les bâtiments, les jardins, le parc et un couvent de religieux hiéronymites qui est contenu dans son enceinte, on tient qu'elle a plusieurs heures de tour, et le tout est fermé de murailles.

Le Roi commanda à Don Antonio de Tolède, fils du duc d'Albe, d'y aller pour arrêter Valenzuela. Il partit aussitôt avec le duc de Medina Sidonia, le marquis de Valparaiso, Don Fernand de Tolède, plu-

sieurs autres seigneurs et deux cents chevaux. Le marquis se promenait tristement dans la forêt voisine ; mais ayant entendu le grand bruit que tout le monde faisait, et reçu en même temps avis de ce qui se passait par un courrier que quelques-uns de ses amis lui avaient envoyé à toute bride, il retourna promptement à l'Escurial et fut trouver le prieur du couvent des hiéronymites, qui était un fort honnête homme, et particulièrement touché des malheurs de ce favori. Il lui dit en peu de mots le danger où il était et les raisons qu'il avait de craindre pour sa vie s'il était pris ; il le pria avec instance de le mettre en quelque endroit de sûreté.

Le prieur fit aussitôt pratiquer une cache dans la cellule d'un religieux dont il était assuré ; cette cellule était toute lambrissée ; on en leva un des panneaux, on ménagea dans l'épaisseur du mur une espèce de niche où l'on mit un matelas, et le pauvre marquis s'y renferma.

Comme on savait qu'il s'était retiré dans le couvent, il n'y eut pas d'endroit exempt de la recherche de Don Antonio de Toledo et de ceux qui l'accompagnaient ; ils eurent même si peu de respect pour les lieux les plus saints, qu'ils renversèrent presque tout dans l'église. Mais leur perquisition devenait inutile, et Don Antonio ne savait à quoi se résoudre. Il voyait qu'il avait déjà passé plusieurs jours sans trouver Valenzuela, et il commençait à croire qu'il avait eu sans doute les moyens de se sauver, lorsque le marquis, n'ayant presque pas d'air dans le trou où il était et se sentant accablé de ses déplaisirs, tomba si dangereusement malade qu'il n'y avait plus d'espérance pour lui. Se trouvant dans une si grande

extrémité, il lui sembla qu'il n'avait plus rien à ménager, de sorte que le Père prieur ayant tiré parole du chirurgien du couvent qu'il garderait un secret inviolable, il le mena au marquis pour le soigner ; mais un quart d'heure après, ce traître le décela à Don Antonio, qui entra dans le couvent ; il fut dans la cellule où était Valenzuela, parce que chaque jour il recommençait à faire chercher partout. Don Antonio fit ôter tout d'un coup le panneau qui couvrait le marquis ; il l'aperçut dormant et paraissant fort abattu ; il avait des armes auprès de lui, et s'il eût été éveillé, il se serait assurément défendu en homme de cœur. Qu'avait-il à ménager dans un état si déplorable ?

On le conduisit au château de Consuegra, qui est du grand prieuré de Castille, de l'ordre de Malte. Don Juan l'avait voulu de cette manière, parce que ce château dépendait de lui. Valenzuela y fut dangereusement malade, et il disait sans cesse à ses gardes : « Mon Dieu, n'y a-t-il point quelque espérance que je meure bientôt ? Devrais-je vivre encore après tant de malheurs ? »

Dès qu'il fut un peu mieux, on le transféra au château de los Puntales de Cadix, où il demeura dans une étroite prison ; il témoigna toujours beaucoup de fermeté dans ses disgrâces.

Enfin on l'embarqua pour l'envoyer à Chilé, aux Philippines ; ce sont des îles à l'extrémité des Indes, proches de la Chine. Il faut un temps très considérable pour y aller, et l'on y mène ordinairement les criminels, que l'on fait travailler à tirer le vif-argent. Ils n'y sont pas deux ans sans mourir, ou tout au moins sans être attaqués d'un tremblement général

dans tous leurs membres qui les fait plus souffrir que la mort même.

On dit à Valenzuela, avant son départ, qu'on l'avait dégradé de tous ses honneurs, et que le Roi lui avait ôté toutes ses charges, lui laissant simplement son nom. « Je vois donc bien, dit-il froidement, que je suis beaucoup plus malheureux que lorsque je vins à la cour, et que le duc de l'Infantado me prit pour son page. » Il ne put même savoir la destinée de la Reine, ni ce que sa femme et ses enfants étaient devenus. On avait enfermé celle-ci avec eux à Talavera de la Reina, dans un couvent, et l'on avait défendu à l'abbesse de l'en laisser sortir ni parler à personne.

On raconte qu'au moment où Valenzuela était sur le port de Cadix, prêt à s'embarquer, une femme d'une grandeur extraordinaire, fort bien habillée et couverte de sa mante, comme c'est la mode en Espagne, se glissa parmi ses gardes jusqu'auprès de lui : « Prends courage, Valenzuela, lui dit-elle, ton ennemi mourra et tu reverras encore l'Espagne. » Ceux qui l'entendirent parler ainsi la voulurent arrêter, mais elle trouva le moyen de se sauver, et l'on a vu, en effet, dans la suite du temps, que Don Juan est mort, et qu'une des premières grâces que la Reine mère demanda au Roi, à son retour à Madrid, ce fut de faire revenir Valenzuela. De sorte qu'on lui envoya un vaisseau aux Philippines pour le ramener ; mais il se trouva néanmoins que d'Eguya empêcha qu'il revînt, quoique la Reine le souhaitât.

Le Pape ayant su ce qui s'était passé, tant dans l'église que dans le couvent, lorsque l'on prit Va-

lenzuela à l'Escurial, excommunia tous ceux qui y avaient été ; de manière que tous ces seigneurs furent obligés, pour se faire relever des censures qu'ils avaient encourues, d'aller la corde au cou et en chemise au collège impérial, où le cardinal Mellini, qui pour lors était nonce à Madrid, leur donna à chacun des coups de discipline.

Tout le royaume témoigna une satisfaction extraordinaire de voir entrer Don Juan dans le gouvernement, et l'on peut dire aussi qu'il faisait l'espérance de l'Espagne. Comme il avait beaucoup d'esprit, il était naturel de croire que les différentes occupations de sa vie, soit pendant la paix, soit pendant la guerre, l'avaient rendu capable de réparer les malheurs de l'État. Plusieurs d'entre les grands avaient signé une espèce de ligue pour son retour ; ils faisaient de cruelles réflexions sur le gouvernement passé. Une Reine allemande, un Roi enfant, un étranger premier ministre et confesseur, Valenzuela ministre, sans naissance et sans capacité, élevé tout d'un coup comme par un caprice de la fortune et retombé dans son néant ; enfin ils n'espéraient qu'en Don Juan et il avait été attendu avec mille impatiences. Mais lorsqu'il fut arrivé et qu'on le vit de plus près, il sembla que les grandes idées que l'on avait conçues de lui s'évanouirent comme un songe.

C'est assez la destinée d'un premier ministre ; le rang qu'il tient le livre à l'envie de ses inférieurs ; chacun de ceux qui ont travaillé pour lui croit avoir travaillé pour un ingrat, s'il manque à répandre sur eux toutes les grâces ; ils lui font moins de quartier qu'à un autre. De la faveur à la haine pu-

blique il n'y a qu'un pas. Cette règle, qui est presque toujours générale, ne se démentit point en la personne du prince.

On vit avec peine la dureté qu'il avait fait paraître à l'égard de la Reine, n'ayant pas même voulu entrer à Madrid qu'elle n'en fût sortie pour aller à Tolède. Il ajouta à cette première démarche une affectation dure à la choquer, jusque dans l'examen de sa conduite passée, dont les particularités n'avaient aucun rapport avec l'état présent des affaires. Cette princesse souffrait avec une extrême douleur un traitement si indigne de son rang et si offensant pour elle, ainsi sa patience et sa vertu avaient de quoi s'exercer. Les personnes de qualité qui lui étaient encore attachées, soit par affection ou par reconnaissance, ne pouvaient voir sans beaucoup de peine l'oppression où elle était. On en parla avec chaleur et l'on faisait courir le bruit que Don Juan se flattait de se rendre un jour le maître de la monarchie.

Bien des gens soutenaient le contraire, alléguant qu'il n'avait jamais eu ce dessein, et que s'il avait été capable de le concevoir, il aurait pu le faire réussir par le grand nombre de ses partisans et par le pouvoir dont il jouissait ; que le Roi n'étant âgé que de quinze ans, l'expérience et la force lui manquaient. Ce qui donna lieu au soupçon, c'est qu'il établit chez lui des nouveautés qui n'avaient point encore été pratiquées par aucun autre ministre. Une de celles qui firent le plus d'éclat fut lorsqu'il ne voulut pas donner, dans la chambre d'audience, la main ni le siège aux ambassadeurs. Ils en eurent d'abord de la peine ; mais enfin le nonce et les

autres ministres étrangers subirent cette règle et le virent sans difficulté. Les créatures de la Reine firent là-dessus plus de bruit que les ambassadeurs mêmes que la chose regardait, et soit qu'ils en parlassent avec trop de liberté, ou seulement que Don Juan soupçonnât leurs sentiments, il y en eut plusieurs d'exilés, et entre autres l'amirante de Castille, le duc d'Ossone, le prince de Stillano, le marquis de Mansera, le comte d'Humanez, le comte d'Aguilar et le marquis de Mondejar.

Don Juan remarqua que la conversation du comte de Monterey divertissait le Roi ; il n'en fallut pas davantage pour le lui rendre suspect, et bien que ce seigneur se fût mis à la tête du parti que l'on avait fait pour le retour du prince, il oublia ce bon office. et un certain sentiment de jalousie, dont on n'est pas toujours le maître, l'obligea de l'envoyer commander en Catalogne. Il l'exila ensuite. Ainsi il se vit éloigné tout d'un coup de la cour, dans le temps où il se flattait d'être le mieux auprès du Roi et du prince. Mais le monarque était jeune et avait eu peu d'éducation, il manquait d'expérience. Don Juan se gardait bien d'éclairer le Roi sur les affaires de l'État ; au contraire, pour lui être toujours utile, il ne le formait point dans l'art de régner ; il se contentait de lui fournir des petits amusements qui entretenaient sa jeunesse dans une oisiveté périlleuse, et il ne permettait pas qu'il sortît du palais une seule fois sans lui.

Le peuple, qui n'est sensible aux événements qu'autant qu'il en ressent le contre-coup, aurait regardé d'un œil indifférent l'exil des seigneurs et la captivité du souverain s'il n'avait point souffert

d'ailleurs ; mais la cherté des vivres qui augmenta, la justice, qui n'était pas rétablie, et les finances qui étaient mal administrées et dans un désordre extrême, firent ressentir à chaque particulier que le changement du maître n'est pas toujours un bien, on en vint à regretter la régence et à témoigner un chagrin qui aurait été jusqu'à l'emportement, sans que la colère du peuple, en Espagne, est pour l'ordinaire impuissante. Ce n'est pas dans ces seules rencontres que la fierté apparente de cette nation se dément ; le peuple se contentait de murmurer, et s'il y avait quelque chose à craindre c'était du côté des grands, qui, malgré leur exil, avaient encore à la cour des parents et des amis. Ils conférèrent souvent ensemble ; ils allèrent jusqu'à faire dire à la Reine que l'on souhaitait passionnément son retour ; qu'il fallait qu'elle agît de son côté pendant qu'ils agiraient du leur, et en effet ils prirent leur temps pour parler au Roi. Ils lui firent voir qu'il était dans une dépendance honteuse, et ils fortifièrent les dispositions naturelles qu'il avait à gouverner lui-même son État.

Il goûta assez les ouvertures qu'on lui fit, et la Reine reçut avec plaisir les avis qu'on lui donnait. Mais il fallait agir. Le Roi était bien jeune, il fallait l'aider, et chacun laissait ce soin à un autre. Les divertissements de la cour et la paresse naturelle aux Espagnols étaient cause qu'on avançait si lentement, que Don Juan avait tout loisir de détruire en un jour ce que l'on ne faisait qu'en plusieurs semaines. La Reine, de son côté, était dans un exil qui la tenait comme liée, parce qu'elle ne pouvait guère agir sans être découverte ; elle appréhendait

même de trouver des traîtres dans le nombre de ses serviteurs, et de s'attirer de nouvelles disgrâces en voulant sortir de celles où elle était. Le passé l'instruisait en quelque manière de ce qu'elle devait craindre de l'avenir. Elle est naturellement un peu lente, et après de longues réflexions il lui semblait qu'elle ne devait pas hasarder des démarches d'où dépendait le reste de son repos.

Don Juan, de son côté, ne laissait pas d'être dans une continuelle inquiétude ; il avait tant d'espions qu'il était plus instruit qu'il ne l'aurait voulu des choses qui se passaient contre lui. Malgré le pouvoir dont il était revêtu, il redoutait les effets de l'aversion que l'on commençait de faire éclater contre lui. Il était comme responsable de tous les bons et de tous les mauvais succès de l'État ; le poids d'une si grande monarchie lui devenait pesant ; il regrettait quelquefois la tranquillité dont il avait joui en Flandre et en Aragon ; enfin son esprit n'était pas dans une assiette naturelle. C'était acheter bien cher le plaisir de jouer un grand rôle sur le théâtre du monde.

La guerre s'étant allumée, en 1672, entre la France et la Hollande, elle intéressa plusieurs souverains, lesquels y prirent parti selon leurs inclinations ou selon les engagements qu'ils avaient avec les puissances qui agissaient. Chacune se donnait beaucoup de mouvement ; l'Espagne, inséparable des intérêts de l'Empereur, n'épargnait ni son argent ni ses forces en cette occasion. Lorsque les Hollandais firent les premiers la paix avec la France, en 1678, l'Empereur et quelques-uns des princes de l'Empire suivirent leur exemple ; l'Espagne ne put se défendre

de les imiter. Le Roi de Danemark et l'Électeur de Brandebourg, qui avaient encore les armes à la main, les quittèrent aussi ; la paix se traita à Nimègue et rendit enfin le repos à toute l'Europe.

Cependant le Roi d'Espagne avait été sur le point de se marier avec l'archiduchesse, fille de l'Empereur. Les choses avaient été tellement avancées, que l'on avait réglé les articles et signé le contrat. Cet hymen était l'ouvrage de la Reine ; elle en souhaitait l'accomplissement avec passion ; mais Don Juan, à son retour, rompit cette affaire, ne voulant pas fortifier le parti de son ennemie, qui l'aurait été sans doute par cette jeune princesse de même nom, de même pays qu'elle, sa petite-fille et sa nièce ; il en craignait trop les suites pour y donner les mains.

La santé du Roi commençait à s'affermir dans sa dix-neuvième année. Le jeune monarque souhaitait d'être marié ; il considérait que de la maison d'Autriche il était le seul qui était de la branche espagnole, et que tout son royaume avait un égal intérêt à lui voir des enfants.

Les circonstances de la paix qui venait d'être conclue à Nimègue lui firent jeter les yeux sur Mademoiselle, fille aînée de Monsieur, frère unique du Roi. Elle était presque de son âge, aimable, bien faite, douce, spirituelle ; toutes ses inclinations étaient nobles et vertueuses. Le Roi prit pour elle un attachement très fort, et si extraordinaire par rapport à son humeur que tous les courtisans en étaient surpris.

Il avait vu quelques-uns des portraits de cette princesse ; plusieurs seigneurs espagnols, qui avaient

passé à la cour de France, lui avaient parlé d'elle comme d'une merveille ; des témoignages si avantageux le touchèrent sensiblement. Il ne dormait plus, il portait son portrait sur son cœur et faisait de longues conversations avec lui, comme s'il eût pu l'entendre, et ce qui est encore vrai, c'est qu'auparavant qu'il fût amoureux, il ne pouvait souffrir qu'aucune femme l'abordât ; mais ses dispositions changèrent bien là-dessus, et il ne les regardait plus avec aversion.

Tout le monde fut ravi que le Roi souhaitât d'épouser Mademoiselle. La mémoire de la Reine Élisabeth de France, première femme de Philippe IV, est demeurée si avant dans le cœur de tous les Espagnols, qu'ils désiraient d'en voir une du même sang sur le trône.

Don Juan entra dans l'inclination du Roi et dans celle de tout le monde en faveur de cette princesse. Il envoya ordre en Flandre, au marquis de los Balbasez, lequel arrivait de Nimègue, où il avait assisté au traité de paix, d'aller demander Mademoiselle pour le Roi son maître.

On fut surpris que le prince eût donné les mains à cette affaire. La politique voulait qu'il éloignât un mariage qui, donnant une femme au Roi, donnerait peut-être une ennemie au favori. On en revenait encore aux premières idées de l'ambition dont il était soupçonné, et c'était abandonner tout à fait le dessein de se faire déclarer Infant pour régner après le Roi en cas qu'il n'eût point d'enfant. Bien des gens prétendent aussi que, malgré la démarche publique qu'il venait de faire, il n'avait qu'une médiocre envie de voir réussir le mariage. Ils alléguaient

pour raison qu'il aurait dû prévenir une ambassade si éclatante par des démarches secrètes qui eussent assuré absolument le succès de la négociation avant de l'entreprendre, mais que dans le fond, malgré tout ce qu'il disait et ce qu'il faisait, il ne le souhaitait pas ; qu'il appréhendait qu'une Reine française, appuyée de l'autorité du plus grand Roi du monde, n'apportât pas un esprit assez soumis pour lui ; qu'il était le maître, et qu'il ne deviendrait dans la suite tout au plus que le compagnon. Les autres disaient, au contraire, qu'il était en état de se faire un mérite auprès de Mademoiselle d'avoir rompu le mariage de l'archiduchesse et d'avoir fait tomber sur elle la préférence. Ces différentes considérations embarrassaient Don Juan à tel point, qu'il ne savait à quoi se déterminer, et même, dans le temps que le marquis de los Balbasez demandait la princesse en France, il faisait voir adroitement au Roi, à Madrid, le portrait de l'Infante de Portugal dont la beauté est très parfaite ; il lui vantait ses charmes, et ne sachant pas encore que son mariage était arrêté avec le duc de Savoie, il fit proposer sous main de la donner au Roi ; mais celui-ci était trop touché pour se résoudre à changer.

La demande que fit Balbasez fut agréable au Roi Très Chrétien, et Don Juan, qui en reçut l'avis, ne douta pas du succès ; il chercha, pour lors, à se prévaloir des dispositions favorables de la cour de France, soit en prenant ses avantages, ou bien en les demandant si grands qu'on pût le refuser et rompre là-dessus. En effet, il prétendait que Mademoiselle n'étant pas fille du Roi, on devait par cette raison, du côté de la cour, entrer dans des consi-

dérations particulières, et rendre à l'Espagne quelques-unes des places qui étaient restées à la France par le dernier traité de Nimègue.

Il tint pour cela un conseil où il voulut insinuer son sentiment, mais il ne trouva pas les esprits disposés à l'en croire. Chacun dit que l'on ne devait avoir en vue que la satisfaction du Roi ; que l'on était assez heureux de lui trouver une princesse bien faite, et capable de leur donner un souverain ; qu'il ne devait pas travailler à détruire une chose que tout le monde souhaitait avec tant de passion.

La Reine, qui était toujours à Tolède dans une grande solitude, et que l'on ne consultait sur rien, écrivit au Roi qu'elle avait appris qu'il voulait se marier, et que tout s'y disposait ; qu'elle lui conseillait, en attendant que cette affaire se fît, d'aller en Aragon et en Catalogne confirmer les anciens privilèges de ses peuples. Le Roi lui manda simplement qu'il le ferait, sans s'expliquer plus ouvertement sur son mariage.

Cependant, dès le 24 de janvier 1679, le Roi avait nommé ceux qui devaient remplir les charges de la maison de la nouvelle Reine. La duchesse de Terranova fut nommée *camarera major*, qui veut dire première dame d'honneur, et même le pouvoir en est plus étendu que celui de dame d'honneur, car elle est aussi maîtresse de toutes les femmes qui servent la Reine dans le palais. Elle est veuve du duc de Terranova, de la maison de Pignatelli, et grand d'Espagne. Elle a hérité des grands biens de Fernand Cortez. Sa mère portait le nom de ce fameux capitaine, qui lui a laissé un petit royaume dans les Indes occidentales ; il aurait pu lui en lais-

ser même un plus considérable dans cette partie du monde où il fit tant de progrès. Elle est descendue d'une branche de la maison d'Aragon qui s'établit en Sicile, il y a longtemps. Elle est puissamment riche ; son humeur est fière et impérieuse avec les personnes qui sont au-dessus d'elle, insupportable avec ses égales, douce et bonne avec ses inférieures ; elle a de l'esprit, de la fermeté et de la pénétration ; elle est froide et sérieuse, gardant la gravité espagnole, sans faire un pas ni une démarche qui ne soient compassés ; elle parle peu, et dit un : Je le veux, ou : Je ne le veux pas, à faire trembler.

C'est une femme maigre et pâle ; elle a le visage long et ridé, les yeux petits et rudes, et elle est fort dangereuse ennemie. Don Carlos d'Aragon, son cousin germain, fut assassiné par des bandits qu'elle fit venir exprès de Valence, parce qu'il lui demandait la restitution du duché de Terra-Nova, qui lui appartenait, et dont elle jouissait.

L'éclat que cette affaire fit dans le monde l'obligea de se retirer en Aragon, où Don Juan était pour lors assez ennuyé de ses malheurs ; et comme ils croyaient l'un et l'autre avoir lieu de se plaindre de leur fortune, il se fit une certaine liaison entre eux ; dans les conversations qu'ils eurent ensemble, le prince pénétra une partie de l'humeur de la duchesse, il connut son ambition. Mais comme les mauvaises qualités de son esprit étaient parées de tous les dehors d'une dévotion apparente, il ne comprit pas qu'elle fût aussi maligne qu'elle l'était. Il jeta donc les yeux sur elle pour en faire la camarera major de la jeune Reine.

Le marquis d'Astorga fut nommé en même temps

grand maître de sa maison. Don Juan avait d'abord eu quelque dessein de donner cette charge à Don Vincente Gonzaga, de la maison de Mantoue. Mais le marquis d'Astorga, qui avait rapporté des sommes immenses de sa vice-royauté de Naples, en ayant fait offre à Don Juan qui, apparemment, en avait besoin, puisqu'il accepta cette offre, se fit préférer à Don Vincente, lequel entra dans le conseil d'État où, très certainement, sa capacité ne demeura pas inutile.

Bien que le duc d'Ossone fût encore exilé, Don Juan ne laissa pas de le faire nommer grand écuyer de la Reine. Il ne lui fit donner cette charge que pour lui ôter celle de président des ordres, où sa conduite ne lui était point agréable ; il affectait même de certains airs de dévotion qui ne laissaient point d'être incommodes, parce qu'il y entrait trop de bigoterie ; et c'était si bien bigoterie, que le bon duc fit attaquer un soir, dans la rue, le comte d'Humanez par des hommes de Valence, qui ne viennent guère à Madrid que pour commettre des assassinats et d'autres crimes de cette nature. Le comte échappa à ce danger. Mais cette affaire fit grand bruit ; Don Juan, qui avait quelque sujet particulier de se plaindre du duc, profita de cette conjoncture pour l'éloigner de la cour ; mais, dans la suite, il lui procura un poste si considérable pour s'acquérir un homme d'une telle importance, outre l'intérêt qu'il avait, que les premières charges de la maison de la Reine se trouvassent remplies par des personnes qui fussent à sa dévotion, pour prévenir de bonne heure l'esprit de cette jeune princesse en sa faveur.

On taxa, dans ce même temps, le marquis de Man-

sera, mayordome de la Reine mère, à cent mille écus, qu'il paya sur-le-champ. Le Roi punit ainsi quelquefois les fautes que les grands seigneurs commettent contre lui. Aussitôt on l'envoya en exil au château de Cocchia, et l'on donna sa charge au comte de Chinchon. Mais la Reine, irritée, déclara qu'elle ne le souffrirait jamais, et que ce n'était pas d'une manière si indigne que l'on devait traiter la veuve de Philippe IV et la mère de Charles II. De sorte que l'on ne poussa pas plus avant dans cette affaire.

Il en arriva une autre peu après qui fit assez d'éclat. Don Francisco de Toledo, second fils du duc d'Albe ; le comte de Miranda, grand d'Espagne ; le marquis de Valero, fils du duc de Béjar, et le fils aîné du duc de Sessa, firent sauver un homme accusé de grands crimes. Voici comment ils s'y prirent : ils envoyèrent une femme chargée de poisson assez proche de la prison ; en ce lieu, elle le vendait à si bon marché, qu'un homme aposté l'ayant dit au geôlier et aux guichetiers, ils allèrent aussi chercher du poisson. La femme leur fit exprès des contes pour les amuser, et elle y réussit, pendant que les seigneurs que je viens de nommer enfonçaient les portes de la prison. Le Roi les fit tous arrêter ; mais cette affaire, non plus que la plupart de celles qui arrivent à Madrid, n'eut point de mauvaises suites pour eux.

Cependant, le Roi faisait accommoder avec le dernier empressement le quartier de la jeune Reine dans le palais. Il devait aller à son ordinaire le mois d'avril à Aranjuez. Don Juan l'en empêcha, parce que ce lieu était trop proche de Tolède ; et le Roi fut au Buen-Retiro. La Reine mère lui écrivit là,

pour qu'il voulût bien la voir, et quoiqu'elle l'en pressât avec beaucoup de tendresse et d'instance, elle ne le put obtenir.

Il était tous les jours à la comédie et à la chasse, au Pardo et à la Zarzuela, qui sont deux de ses maisons de plaisance. On joua devant lui l'opéra d'*Alcine*, qui coûtait assez d'argent, et qui fut pitoyablement exécuté. Il y eut aussi une fête de taureaux, où deux jeunes cavaliers périrent très malheureusement. Les jours suivants, on fit des courses de cañas.

Le prince de Ligne arriva en ce temps-là, et peu de jours après avoir salué le Roi, il prit place dans le conseil d'État. Le Père François de Relux, dominicain, vint aussi de Salamanque où il enseignait la théologie ; Don Juan l'avait choisi pour être confesseur du Roi. Le duc d'Albe s'était rendu caution de ses dispositions, pour suivre les volontés de Don Juan, qui l'avait accepté sur parole. On vit dans le même temps le cardinal Porto-Carrero, archevêque de Tolède, de retour de Rome. La cour devenait fort grosse à Madrid.

Le Roi de France avait nommé le 20 de janvier le marquis de Villars à l'ambassade d'Espagne ; il était pour lors en la même fonction en Savoie. Il était connu à la cour d'Espagne, parce qu'il y avait été en 1673, en qualité d'ambassadeur ; il arriva à Madrid le 17 juin, et ceux qui étaient informés des dispositions de Don Juan doutèrent qu'il eût à la cour tous les agréments qu'il pouvait raisonnablement s'y promettre. On comprenait assez que la fierté naturelle de Don Juan ne s'accommoderait point des instructions de ce ministre ; qu'il n'irait

pas chez ce prince, à moins d'être assuré des honneurs du pas, de la main et du siège ; que Don Juan entendrait la seule proposition avec peine ; qu'il n'y consentirait point du tout, parce qu'il dérogerait par là au droit qu'il s'était acquis sur les autres ambassadeurs, et que ce serait quelque chose d'incommode pour celui de France, de ne pas traiter directement avec le premier ministre. Ce que l'on avait imaginé là-dessus arriva. Le prince ne voulut rien céder, et le marquis de Villars s'en tint à ses instructions. Ils furent donc d'abord en froideur, mais cela n'empêcha pas qu'il eût le 8 juillet une audience particulière du Roi ; et peu après, il en eut une publique sur la conclusion de son mariage avec Mademoiselle.

Don Juan avait eu trois accès de fièvre tierce vers le commencement du mois de juillet. Le 13, le secrétaire du marquis de los Balbasez arriva ; on apprit par lui que le Roi avait accordé Mademoiselle au Roi d'Espagne. Rien n'est égal à la joie qu'il en témoigna, car il attendait cette nouvelle avec la dernière impatience ; il fit aussi chanter le *Te Deum* à Notre-Dame d'Atocha ; toutes les maisons furent éclairées le soir avec des flambeaux de cire blanche ; on vit des feux de joie par toutes les rues. Cent cinquante cavaliers, des meilleures maisons du royaume, firent une mascarade à cheval qui consistait en quelques broderies de gaze et d'argent, des rubans et des plumes, car ils étaient habillés de noir à l'ordinaire, et n'étaient point masqués. Ils coururent ainsi toute la nuit, chacun un flambeau à la main. Tous ces divertissements durèrent trois jours et trois nuits. Un courrier arriva peu après ; il apportait le contrat

de mariage du Roi. On en fit part à la Reine mère, qui en témoigna beaucoup de joie ; on renvoya promptement la ratification, et l'on fit des feux comme on avait déjà fait.

Pendant que tout le monde cherchait à témoigner son zèle au Roi, les serviteurs de la Reine mère étaient occupés à trouver les moyens de procurer son retour, et le refus que le marquis de Villars avait fait de suivre l'exemple des autres ambassadeurs dans la conduite qu'ils tenaient avec Don Juan, sur les coutumes qu'on avait laissé établir chez lui, fut une occasion de persuader aux ennemis de ce prince que M. de Villars avait des instructions peu favorables pour lui. Ils se flattèrent aussitôt de le faire entrer dans leur parti ; ils avaient lieu de croire que s'ils en venaient à bout, ce parti serait bien fortifié. Dans cette vue, la plupart des gens de la cour applaudirent à la fermeté qu'il avait témoignée, et lui firent beaucoup d'accueil. Il était considéré à Madrid ; il y retrouva des amis, et la Reine mère avait conservé des égards particuliers pour lui. Elle lui en donna une preuve très obligeante, lorsqu'il fut la saluer à Tolède ; car, après l'audience publique, elle voulut l'entretenir en particulier de ses affaires, et elle lui témoigna de la confiance. Mais, malgré les propositions qu'on lui fit de prendre parti contre le prince, et malgré les dispositions naturelles qui l'auraient porté à soutenir des personnes qui étaient opposées à un ministre dont il n'avait pas lieu de se louer, il crut que dans la conjoncture présente il devait demeurer neutre.

Il envisageait encore que le mariage du Roi d'Espagne avec Mademoiselle allait lui attirer des agré-

ments qu'il ne devait point espérer avant l'arrivée de cette princesse ; que c'était le moyen sûr d'opposer une puissance à une autre puissance ; que cette jeune princesse ne souffrirait point que le ministre du Roi de France fût choqué dans une cour dont elle allait devenir la maîtresse, et dont elle ferait les délices ; qu'il était indubitable qu'elle se lierait d'intérêt avec la Reine mère ; que la Reine Très-Chrétienne, qui les aimait chèrement l'une et l'autre, lui donnerait là-dessus, avant son départ, des conseils dont elle ne s'éloignerait pas ; que leur crédit étant uni ensemble, et secondé de tous ceux qui souhaitaient un autre gouvernement, il était sans doute que Don Juan se trouverait obligé de céder. On se plaignait, on importunait le Roi pour rappeler les exilés ; on parlait ouvertement du retour de la Reine mère ; Don Juan s'en inquiétait plus qu'il n'avait encore fait ; la seule apparence de sa chute éloignait de lui des personnes qui devaient être ses créatures, et celles qui lui restaient n'avaient ni assez d'autorité, ni assez de mérite pour fortifier son parti. Il eut encore le chagrin de voir entrer quelques-uns de ses amis, ou du moins qu'il croyait tels, dans les intérêts qui lui étaient opposés, et il sut que l'on agissait auprès du Roi par le moyen de son confesseur.

J'ai déjà dit que c'était Don Juan qui l'avait fait venir de Salamanque, et il pensait qu'ayant procuré sa fortune il serait absolument à sa dévotion. Cependant, soit qu'il n'eût rien promis, ou qu'il manquât à sa parole, il quitta le parti du prince et se jeta dans celui de ses ennemis. On voulait que ce fût par principe de conscience, mais il est impossible que

l'ingratitude puisse jamais avoir de bons principes. Quoi qu'il en soit, il fit obtenir à la princesse de Stillano, fille du duc d'Albe, le retour de son époux. Don Juan l'avait absolument refusé, et il se trouva si peu de crédit en cette occasion, qu'il en fut sensiblement touché, car la chose alla même si loin, que le Roi dit par une pure complaisance pour son confesseur : Il n'importe que Don Juan s'y oppose, il suffit que je le veuille. Ce peu de mots ajouta beaucoup aux peines que le prince avait déjà. Il eut encore une autre mortification au sujet du duc d'Ossone, lequel était du nombre des exilés. Le prince lui avait fait témoigner, par quelqu'un de ses amis, qu'il l'obligerait de se défaire de la charge de grand écuyer de la nouvelle Reine, dont il était revêtu depuis peu ; il rejeta cette proposition avec la dernière fierté. Don Juan demeura fort irrité ; il voulut l'exiler plus loin qu'il n'était, pour lui faire ressentir son pouvoir et le tort qu'il avait eu de s'opposer à ses intentions. Mais bien loin de réussir dans son projet, il vit que le duc de Medina-Celi, qui jusque-là avait gardé de grandes mesures avec lui, s'était prévalu de l'inclination que le Roi lui témoignait pour obtenir le retour du duc d'Ossone. Le fils du duc de Medina-Celi avait épousé la fille du duc d'Ossone ; cela faisait beaucoup de liaison entre eux. Le prétexte fut qu'il était nécessaire qu'il allât au-devant de la Reine, et le duc de Medina-Celi, ayant trouvé un moment favorable, dit au Roi qu'il était bien chagrinant pour un homme de la qualité du duc d'Ossone, et qui avait l'honneur de posséder une des premières charges de la maison de la Reine, d'être éloigné de la cour, pendant que tous ceux qui

devaient la servir se préparaient pour aller au-devant d'elle. Le Roi consentit à son retour et à celui du comte de Monterey.

La coutume générale ne se dément guère en faveur de personne, et il semble que lorsqu'on commence à avoir un déplaisir, c'est une conséquence pour en attendre un autre. Don Juan, persuadé qu'il n'était pas assez heureux pour être excepté de cette fâcheuse règle, voulut fortifier son parti de l'autorité du connétable de Castille ; mais ce fut là un chagrin très sensible pour lui, car ayant engagé le duc d'Albe à lui proposer un accommodement, le connétable, qui se souvenait de la hauteur avec laquelle Don Juan l'avait traité, et qui ne regardait plus ce prince comme un ennemi redoutable, répondit sèchement qu'il n'était plus temps. Pour surcroît de chagrin, il vit peu après tous les exilés en faveur. On avait ménagé leur retour dans le peu de temps qu'il avait été malade. Ses ennemis profitèrent de cette conjoncture pour faire leur brigue ; ils avaient même conduit les choses si avant, que le Roi était absolument déterminé de rappeler la Reine mère. Comme on délibérait sur la conduite que l'on tiendrait, le Roi eut une longue conversation avec l'inquisiteur général. Il envoya ensuite son confesseur dire au duc de Medina-Celi de la maison de la Cerda, et au comte d'Oropeza de la maison de Bragance, de se trouver à une certaine heure chez l'inquisiteur. Lorsqu'ils y furent, le Roi leur manda par le même Père Relux qu'ils avisassent aux moyens d'éloigner Don Juan, et de faire revenir la Reine mère. Ils passèrent le jour en conférence, et tombèrent d'accord que le Roi sortirait du palais comme pour aller

à la chasse, et qu'avant son retour on enverrait dire au prince de se retirer sur-le-champ. Ce projet n'eut point de suites, le prince n'en sut rien. Ce qui empêcha l'exécution, ce fut le défaut de courage.

Il y eut le 26 juin une course de taureaux que l'on trouva très belle. Le marquis de las Fuentes obtint dans le même temps une charge de conseiller d'État d'épée, et le Roi ordonna à tous les gentilshommes de sa chambre, qui devaient l'accompagner pour aller au-devant de la Reine, de se faire faire chacun trois habits, dont il y eut deux à la française.

Notre ambassadeur fit son entrée le 9 d'août. Nous ne manquâmes pas d'aller chez une de nos amies pour le voir passer. C'est l'usage que le Roi envoie à l'ambassadeur un certain nombre de chevaux de son écurie pour lui et les siens, car les ambassadeurs font leur entrée à cheval. Le majordome de semaine, le conducteur des ambassadeurs et son lieutenant l'accompagnèrent depuis sa maison jusqu'au palais. Dans l'audience publique qu'il eut du Roi, il parla toujours en français. La marche de son entrée fut longtemps interrompue par l'opiniâtreté de l'ambassadeur de Malte, qui prétendait que son carrosse marchât immédiatement après celui de l'ambassadeur de Venise, dernier ambassadeur de chapelle, de sorte qu'il aurait précédé les seconds carrosses du marquis de Villars. Mais pour terminer le différend, on envoya le conducteur des ambassadeurs au palais. On y régla tout à l'avantage de l'ambassadeur de France, trouvant que la prétention de celui de Malte, qui était Don Diégo de Bracamonte, était mal fondée, attendu que les ambassa-

deurs des têtes couronnées ne lui donnaient pas même la main chez eux.

Don Rodrigo de Silva de Mendoza, duc de Pastrana et de l'Infantado, ayant été nommé par le Roi pour aller ambassadeur extraordinaire en France, et pour porter à Mademoiselle les présents de mariage, fut aussitôt à Tolède recevoir les ordres de la Reine mère, et étant de retour à Madrid, il en partit avec douze postillons et six trompettes vêtus de velours vert en broderie d'or ; il avait aussi des gentilshommes et des pages, et ses frères Don Joseph et Don Gaspard de Silva étaient du voyage. Doña Catarina de Mendoza, sa mère, lui donna vingt mille pistoles, et cinq mille à chacun de ses frères. Il vient de père en fils de Ruy Gomez d'Eboli, qui fut fait duc de Pastrana par le Roi Philippe II, auprès de qui il tenait le rang de *privado*, c'est-à-dire de principal favori. Le Roi nomma pour dames d'honneur de la Reine la marquise de Mortare, la marquise del Fresno, la comtesse de Santorcas, la comtesse d'Ayala et la marquise de Castroforte ; pour filles d'honneur, les filles des duchesses de Sessa et de Frias, celles de la marquise d'Alcañizas, de la comtesse de Villainbrosa, de la marquise de Villafranca, de la marquise de Caracena, de la marquise de Villa-Manrique ; celles des ducs d'Hijar et d'Albe, des comtes de Paredes et d'Arcos ; les sœurs du duc de Veragua et du marquis de Jodar. Les filles du duc d'Hijar et de Pastrana devaient être ménines ou petites filles d'honneur. Elles n'ont pas dix ans, et ce sont les plus belles filles que j'aie vues en Espagne. Doña Laura de Alarcon fut nommée pour gouvernante des filles d'honneur ; les fils du marquis

de Villa-Manrique et du comte de Saint-Étienne pour être ménins de la Reine ; le marquis d'Astorga, mayordome mayor, la duchesse de Terra-Nova, camarera mayora de la jeune Reine. Toutes ces dames allèrent à Tolède prendre congé de la Reine mère, et à leur retour, elles descendirent droit au palais, et elles se mirent en possession des chambres qui leur étaient destinées. Le Roi fit présent à chacune des filles d'honneur de mille pistoles pour leur voyage, avec une pension de mille ducats. Il donna le titre de grand à Don François-Marie Spinola, gentilhomme génois, duc de Saint-Pierre et gendre du marquis de los Balbasez ; c'est un jeune seigneur très bien fait. Dans le même temps, le comte de Tavara apporta au Roi la démission de sa charge de premier écuyer, l'aversion qui est entre l'amirante de Castille et lui l'empêchant de vouloir servir sous ses ordres, et comme il le vit rappelé de son exil, il aima mieux quitter la cour.

On reçut un courrier de Cadix le 22 août, qui apportait la nouvelle de l'arrivée des galions, riches de trente millions ; mais il y en avait plus de la moitié qui appartenait aux marchands. On avait grande envie de prendre tout pour subvenir aux frais du mariage et à bien d'autres dépenses. Cependant, après de longues réflexions, le Conseil ayant considéré que cette démarche ruinerait le commerce, on ne passa pas plus outre.

Les ministres et les grands allèrent complimenter le Roi le jour de Saint-Louis, parce que c'était la fête de la jeune Reine. Il les reçut avec un air plus riant qu'à son ordinaire, et comme il avait beaucoup de pierreries à son chapeau, il disait à ceux qui

l'approchaient que c'était à cause de sa Reine. Le cardinal Portocarrero vint saluer le Roi. Il était parti de Madrid pour Tolède assez mécontent, et il dit à quelques personnes que, si le Roi ne lui faisait pas plus d'honneur que la première fois, on ne le reverrait plus à la cour ; mais il eut lieu d'être satisfait, car il trouva, en descendant de carrosse, les hallebardiers de la garde sous les armes, qui frappèrent le pavé avec leurs hallebardes, comme ils font toujours lorsque le Roi passe. Une si agréable réception lui fit prendre le dessein de ne point donner chez lui la main aux ambassadeurs et aux grands. Cette nouveauté n'accommodait guère de gens ; mais les ducs de Medina-Celi, d'Ossone et d'Albe, le nonce du Pape et l'ambassadeur de Venise l'ayant été voir, ils acceptèrent le règlement qu'il venait d'établir, ce que firent aussi quelques autres à leur exemple.

On savait à Madrid que notre Roi devait jurer la paix à Fontainebleau le dernier jour d'août ; ainsi, le Roi d'Espagne se rendit le même jour, sur les quatre heures après midi, dans le grand salon doré du palais, pour faire de son côté cette cérémonie. Le marquis de Villars vint au palais où il fut reçu par le conducteur des ambassadeurs ; le connétable de Castille, suivi de tous les majordomes, le reçut à la porte de la première salle ; il en traversa plusieurs, toutes plus magnifiques les unes que les autres, et tendues des plus belles tapisseries du monde. Il y avait au bout du salon une estrade couverte d'un tapis de Perse à fond d'or. On y montait par trois degrés, le trône du Roi était posé dessus, tout brodé de grosses perles et de pierreries d'un éclat et d'une beauté admirables. Le cardinal Portocarrero était

assis dans un fauteuil, le connétable de Castille sur un tabouret. Notre ambassadeur se plaça sur un banc, les grands étaient sur un autre banc, le patriarche des Indes demeura debout. Le Roi arriva suivi des grands, il s'assit, et ceux qui devaient s'asseoir et se couvrir le firent. Don Pedro Coloma, secrétaire d'État, lut tout haut le pouvoir que notre Roi avait envoyé au marquis de Villars pour assister, de sa part, à cette cérémonie. On apporta devant le Roi une petite table d'argent, sur laquelle on posa le crucifix et le livre des Évangiles. Le Roi se mit à genoux et avança la main droite sur le livre, pendant que le cardinal lisait tout haut le serment que le Roi faisait de garder la paix avec la France. Dès que cela fut fini, l'ambassadeur s'approcha et fit un compliment au Roi, qui y répondit succinctement, selon sa coutume, et rentra assez vite dans son appartement.

Toute la cour était remplie de joie. On fit une mascarade à cheval dans la grande place du palais. Les acteurs étaient divisés en deux quadrilles pour courre l'une contre l'autre. Le prince Alexandre Farnèse, frère du duc de Parme, en conduisait une, et le duc de Medina de las Torres conduisait l'autre. Le Roi nomma le connétable de Castille et le duc de Medina-Celi pour juges de la course.

Le marquis d'Effiat était arrivé à Madrid de la part de Monsieur pour faire des compliments au Roi d'Espagne. Il en fut reçu très agréablement et en homme de son mérite. Il alla saluer la Reine mère à Tolède et repartit aussitôt. Dès le 9 août il était arrivé un courrier du marquis de los Balbasez, qui avait apporté la nouvelle que le mariage du Roi

avec Mademoiselle s'était fait à Fontainebleau. C'est ce qui donna lieu aux courses de masques que l'on fit, et aux feux que l'on alluma pendant trois jours.

L'allégresse publique ne pouvait diminuer dans le cœur de Don Juan les sujets de déplaisir qui l'accablaient ; c'est la vérité que l'abattement de son esprit altéra beaucoup sa santé. Il ne savait quel parti prendre ; il avait trop de courage pour céder à ses ennemis, et son crédit était devenu trop faible pour résister. Dans cet état violent, il comprit bien qu'il n'avait pas la force de soutenir tout le poids de ses afflictions, et qu'enfin il lui en coûterait la vie ; mais les grands hommes ne la regrettent guère quand ils sont devenus le jouet de la fortune ; aussi il attendait ce jour-là avec une fermeté héroïque. La fièvre tierce lui avait repris, et le 7 septembre il se trouva si mal que les médecins furent dire au Roi qu'il n'y avait guère d'espérance. A cette nouvelle, Sa Majesté pleura et témoigna une sensible douleur. Elle chargea le cardinal Portocarrero d'aller apprendre au prince l'extrémité où il était. Il en parut peu ému et se prépara à la mort en bon chrétien et en philosophe ; c'était lui qui consolait tous ses amis avec une présence d'esprit merveilleuse : « On a toujours assez vécu, leur disait-il, lorsque l'on meurt sans avoir rien à se reprocher, je dis du côté de l'honneur, car de celui de mon devoir à l'égard de Dieu je n'ai que trop manqué, et le temps de ma pénitence ne saurait être assez long. » Il reçut le viatique. Le Roi entrait à tout moment dans sa chambre et lui témoignait beaucoup d'amitié, se plaignant tendrement de ce qu'il le vou-

lait abandonner dans un temps où ses soins lui étaient si nécessaires. Il fit son testament, par lequel il faisait le Roi son héritier, et laissait presque toutes ses pierreries à la jeune Reine et à la Reine mère. Il nomma pour exécuteurs testamentaires le cardinal Portocarrero, le duc de Medina-Celi, le duc d'Albe et le président de Castille. Il donna ordre aussi que dès qu'il serait mort on passât un cabinet, rempli de papiers de très grande importance, de son appartement dans celui du Roi.

L'extrémité de ce prince empêcha que l'on fît les réjouissances publiques qui avaient été résolues, et particulièrement une fête de taureaux ; mais elle n'empêcha pas qu'on fît, le soir, de fort beaux feux d'artifice dans la cour du palais. Il le souhaita lui-même, bien qu'il eût un furieux mal de tête qui pouvait bien augmenter par le bruit des boîtes et des fusées. Cependant les médecins, qui ne connaissaient rien à la profonde mélancolie dont il était accablé, traitaient son corps d'une maladie qui était dans son esprit, et ils lui firent souffrir une espèce de martyre par les divers traitements qu'il endura. Enfin, ce pauvre prince mourut le 17 septembre 1679, à pareil jour que Philippe IV, son père.

Il était né en 1629 et doué de mille belles qualités. Peu de temps après sa naissance, sa mère reçut l'habit de religieuse des mains du pape Innocent X, qui était alors nonce du Pape auprès du Roi Philippe IV. Il eut le grand prieuré de Castille de Malte ; il fut envoyé contre les Portugais avec le titre de généralissime des armées de terre et de mer ; il soumit ensuite la ville de Naples et se rendit en Flandre pour commander les troupes. Il était gouverneur

des Pays-Bas, de Bourgogne et du Charolais ; mais il revint de là pour marcher encore contre les Portugais. Après la mort du Roi son père, il passa du temps, comme je l'ai déjà dit, à Consuegra, séjour ordinaire du grand prieur de Castille. Le Roi, à sa majorité, le rappela auprès de lui. On porta son corps le 20 à l'Escurial ; il y fut déposé proche du Panthéon ; c'est ainsi que l'on nomme le lieu où l'on met les corps des Rois d'Espagne. Ceux des princes et princesses de la maison royale sont placés dans une cave qui n'en est pas éloignée, car on ne met pas même les corps des Reines d'Espagne dans le Panthéon, à moins qu'elles aient eu des enfants. Don Juan avait une fille admirablement belle, elle est religieuse aux Carmélites de Madrid, que l'on appelle las Descalças reales.

La première démarche que fit le Roi après la mort de Don Juan, ce fut d'aller trouver la Reine sa mère. Il partit le jour même de Madrid, coucha en chemin, à Aranjuez, et se rendit le lendemain à Tolède. La Reine le reçut avec de grands témoignages de tendresse. Ils mêlèrent leurs larmes en s'embrassant plusieurs fois ; ils dînèrent ensemble et s'entretinrent assez longtemps en particulier. Ceux qui avaient accompagné le Roi baisèrent tous la main de la Reine. Le Roi la quitta ensuite, après être convenus ensemble du jour qu'elle reviendrait à Madrid. Il est aisé de croire qu'elle employa peu de temps pour se préparer à un voyage qui lui était si agréable. Le Roi partit de Madrid le 27, il fut encore coucher à Aranjuez, et le lendemain, il s'avança au-devant de la Reine sur le chemin de Tolède ; lorsqu'il l'eut

jointe, il la pria de monter seule dans son carrosse pour l'entretenir sans témoins, et il la mena au Buen-Retiro : c'est une maison royale située à l'extrémité de la ville. Elle y resta quelque temps, parce qu'on lui accommodait la maison du duc d'Uzeda qu'elle avait choisie pour sa demeure, le palais n'étant pas assez spacieux pour loger les deux Reines. Il serait difficile de dire le nombre des personnes de qualité et la quantité de peuple qui accompagnaient Leurs Majestés à leur arrivée, mais aussi le changement de fortune était grand pour la Reine mère. La joie paraissait universellement répandue dans cette même ville, où deux ans auparavant on avait vu entrer Don Juan comme le libérateur de la patrie, et la Reine en sortir comme une fugitive chargée de la haine publique. Le Roi y demeura jusqu'au soir ; il ne se passa guère de jours, jusqu'à celui de son départ pour aller au-devant de la Reine, qu'il ne mangeât avec elle et qu'il n'y passât un très long temps.

Toute la maison de la nouvelle Reine était sur le point de partir pour aller au-devant d'elle ; la duchesse de Terranova faisait de grands apprêts, et comme chacun la regardait avec quelque sorte d'envie dans un poste si avantageux, et que Don Juan, qui était son protecteur, venait de mourir, on crut qu'elle n'aurait pas la force de s'y soutenir toute seule ; mais elle y avait prévu en prenant possession de l'appartement du palais dont il n'était pas si aisé de la chasser qu'il l'eût été avant qu'elle y fût venue demeurer. Elle partit le 26 septembre, avec le marquis d'Astorga et toute la maison de la Reine, excepté le duc d'Ossone, dont l'équipage n'avait pu être prêt à

cause qu'il y avait peu qu'il était revenu de son exil.

Mais avant que de continuer ces mémoires, il ne me semble pas hors de propos de dire quelque chose d'une partie des seigneurs qui composaient la cour dans le temps que j'y étais. Je m'arrêterai particulièrement à ceux qui entraient dans le conseil d'État ; on sera bien aise de connaître des personnes dont on verra souvent le nom. Je ne parlerai pas ici ni du duc de Medina-Celi, ni du connétable de Castille, ayant occasion d'en parler ailleurs. Je ne prétends pas même nommer dans leur ordre et selon leur rang ceux-ci ; je les mettrai selon qu'ils viendront les premiers à ma mémoire, et je commencerai par :

Le duc d'Alve ou d'Albe, de la maison de Tolède ; il avait de grandes terres et beaucoup de revenus, sans être aisé dans ses affaires ; il jouissait de grosses pensions et de plusieurs bienfaits de la cour. Il était homme d'esprit fort civil et fort obligeant ; il avait témoigné peu d'attachement pour la Reine mère. Il était âgé de soixante-sept ans.

Don Pedro d'Aragon avait été connu autrefois sous le nom de marquis de Pobar. Étant général de cavalerie, il tâcha de secourir Perpignan ; mais il fut pris et resta prisonnier entre les mains des Français. A son retour à Madrid, le Roi le fit gouverneur du prince Don Baltazar, son fils, qui mourut pour s'être trop échauffé et avoir été ensuite saigné mal à propos. Le Roi, outré de douleur, s'en prit à Don Pedro d'Aragon, et il l'exila. Lorsque le Roi fut mort, la Reine régente le rappela, et elle l'envoya ambassadeur à Rome. Il eut après la vice-royauté de Naples, où, selon la coutume, il amassa de très grands bien. Ce qui est surprenant, c'est qu'il les

sut garder, car ce n'est point le génie de la nation. Il avait soixante-dix-sept ans.

L'amirante de Castille, de la maison d'Henriquez, sortie des rois de Castille, était un grand seigneur et l'homme le mieux fait que l'on vît à cette cour. Sa taille était haute et bien prise, son air grand et noble ; il avait de l'esprit infiniment, toutes les manières galantes et aisées ; il était inconsolable d'avoir déjà cinquante-huit ans. Il faisait avec facilité de très beaux vers, et il s'en occupait plus que de ses affaires domestiques. Il était né volontaire, et vivait ce qui s'appelle pour lui, ne pouvant s'attacher à faire régulièrement sa cour ni au Roi ni au premier ministre. Il était persuadé que tout ce qui contraint ne peut être compensé par les plus grands biens de la fortune. Il se communiquait à peu de personnes, soit qu'il eût le goût trop bon pour s'accommoder de tout le monde, ou qu'il aimât la solitude que lui fournissaient le plus délicieux jardin et la plus belle maison de Madrid. Il était grand écuyer du Roi.

Le marquis d'Astorga, de la maison d'Osorio, avait été un des hommes du monde le plus galant, et malgré soixante-huit ans qui l'accablaient il l'était encore. Son esprit était très réjouissant ; il parlait fort bien et fort juste de toutes choses. Il était grand maître de la maison de la jeune Reine. Sa femme, ayant pris une implacable jalousie contre une fille admirablement belle qu'il aimait, fut chez elle bien accompagnée ; elle la tua, lui arracha le cœur et le fit accommoder en ragoût. Lorsque son mari en eut mangé, elle lui demanda si cela lui semblait bon ; il dit que oui. « Je n'en suis pas trop surprise, dit-elle;

c'est le cœur de celle que tu as tant aimée » ; et aussitôt elle tira la tête toute sanglante qu'elle avait cachée sous son guard-infant et la roula sur la table où il était assis avec plusieurs de ses amis. Il est aisé de juger ce qu'il devint à cette funeste vue. Elle se sauva dans un couvent où elle devint folle de rage et de jalousie, et elle n'en sortit plus. L'affliction du marquis fut si grande qu'il pensa tomber dans le désespoir. Il était puissamment riche.

Le prince de Stillano, de la maison de Gusman, duc de Medina de las Torres, avait de l'esprit, et s'il avait eu plus d'expérience il n'aurait assurément pas manqué de capacité ; mais il n'était jamais sorti de Madrid, où il menait cette vie molle et oisive qui ne conduit à rien et qui détourne de beaucoup de choses. Il demeurait à la Floride, aux portes de Madrid, où il y a des jardins charmants. Il était là dans une si grande indolence, qu'il ne voulait ni recevoir ni rendre des visites ; il pensait peu à se ménager des avantages du côté de la cour. Il avait de très grands biens et il ne laissait point d'être fort incommodé parce qu'il n'y mettait aucun ordre. Quand il se maria à la fille du duc d'Albe, il fit faire à sa femme une chaise à porteurs toute couverte de lames d'or et garnie de corail ; mais lorsqu'elle fut achevée, personne ne se trouva assez fort pour la porter. Il était âgé de quarante-deux ans ; il avait un grand attachement pour la Reine mère.

Le duc d'Ossone, de la maison de Giron, avait de bonnes et de méchantes qualités qui le distinguaient également. Il aimait ses amis avec passion, il les servait volontiers de son crédit et de sa bourse ; il était fort libéral. Il adorait les dames, et il n'épargnait

rien pour leur plaire. Il était irréconciliable ennemi, et il avait avec cela une prévention pour lui-même, une fierté et une hauteur insupportables pour tout le monde. Son esprit ne laissait pas d'être fort divertissant, lorsqu'il quittait ses airs de grandeur et de rotomontade. Il avait de la fermeté, et toujours quelque querelle soit à la cour, soit à la ville. Il était un des plus riches seigneurs d'Espagne ; il pouvait avoir quarante-neuf ans. Il avait été vice-roi de Catalogne, gouverneur de Milan, président des Ordres, et il était grand écuyer de la jeune Reine.

Le comte de Chinchon s'appelait autrefois marquis de Bayona ; il avait été général des galères d'Espagne. C'était un fort brave homme ; il n'était point riche et ne se souciait pas de l'être. Il avait soixante ans.

Don Vincente Gonzaga, prince de Guastalla, n'était point marié ; il avait beaucoup d'esprit et de politesse. Il fut amené très jeune à la cour d'Espagne. Il s'était vu dans les plus beaux postes, et s'en était toujours bien acquitté. Il avait eu les vice-royautés de Catalogne et de Sicile, et comme il était homme de bien, Don Juan le fit revenir à Madrid pour lui donner place dans le conseil. Il avait soixante-quatorze ans.

Don Louis Portocarrero, cardinal et archevêque de Tolède, possédait les plus grands bénéfices d'Espagne. Aussi était-il puissamment riche. Il faisait du bien à beaucoup de monde ; il était obligeant, civil, d'un esprit aisé, et fort honnête homme. Il pouvait avoir cinquante-deux ans.

Le marquis de Liche, qui porte le nom de Haro Guzman, avait deux qualités assez opposées : il était libéral et avare. Il portait la magnificence jusqu'à

l'excès pour tout ce qui paraissait, cependant il ménageait quelquefois fort mal à propos, et sur des choses qui lui faisaient tort. Il avait la mine basse et il était laid ; mais il avait tout l'esprit, toute la pénétration et la vivacité possibles. Il était un très grand seigneur, plein d'ambition, et si naturellement entreprenant qu'on le craignait à la cour, et qu'on le tenait toujours éloigné. Il était ambassadeur à Rome et avait quarante-deux ans.

Le comte de Monterey était frère du marquis de Liche, plus engageant dans toutes ses manières et pas moins ambitieux, mais plus sage et plus modéré ; galant, libéral, spirituel. Il avait de l'expérience, et l'on était content de sa conduite dans son gouvernement de Flandre. Il n'avait point quarante ans. On remarquait qu'il était bien fait, et que sa femme était très laide ; que le marquis de Liche était fort laid, et sa femme très belle.

Le marquis de los Balbasez, Génois de la maison de Spinola, était extrêmement riche. On lui reprochait, avec justice, de tomber dans l'excès de l'économie. Il avait épousé la sœur du connétable Colonna ; la grosseur et la figure de cette dame étaient singulières. On ne pouvait disconvenir qu'il n'eût de la capacité et du zèle pour le service de son maître. Il avait été gouverneur de Milan, et ensuite ambassadeur à Vienne et en France, et plénipotentiaire à Nimègue. Il avait cinquante ans.

Don Diégo Sarmiento était de Galice ; sa naissance n'était point illustre. La Reine mère le protégeait ; elle lui procura une place de conseiller d'État, parce qu'il était tout à elle. Il avait de la capacité et beaucoup de prudence. On lui donnait cinquante-huit ans.

Le duc de Villa-Hermosa, de la maison de Borgia, avait augmenté son bien pendant son séjour en Flandre dont il avait été gouverneur. Il passait pour avoir de la bravoure, le caractère de l'esprit, doux, et plein de bonté. Il n'était pas fort riche et pouvait avoir cinquante ans.

Don Melchior Navarra devait son élévation à sa bonne fortune et à la Reine mère. Il avait effectivement du mérite et du savoir. Il était du conseil royal. Il partit en 1680 pour la vice-royauté du Pérou. On lui donnait cinquante ans.

Le marquis de los Velez était fils de la marquise de los Velez, qui avait été gouvernante du Roi. Il était vice-roi de Naples, il s'y faisait aimer par ses bonnes qualités. Il était fort riche et encore plus galant. Il n'avait que trente ans.

Le comte d'Oropeza, qui portait le nom de Tolède conjointement avec celui de Portugal, était jeune, n'ayant que trente ans, d'une taille un peu au-dessous de la médiocre, d'ailleurs bien fait de sa personne, d'un visage riant et agréable, l'air doux, la conversation insinuante, ouvert en apparence, mais en effet très secret et caché, ne disant jamais les choses comme il les pense, ne songeant ordinairement qu'à tromper et à amuser. Il feignait d'être dévot, et sous les apparences d'un grand désintéressement, il cachait une grande ambition, à laquelle aussi il pouvait être excité par sa grande naissance. Il était de la maison de Portugal et héritier présomptif de ce royaume si le roi n'avait point eu d'enfant. Le Roi d'Espagne l'aimait déjà beaucoup, et cette amitié s'étant augmentée avec le temps, il est devenu favori et premier ministre.

Le marquis de Mansera eut l'ambassade d'Allemagne ; on l'envoya ensuite vice-roi de la Nouvelle-Espagne : il s'y enrichit, et revint à Madrid. Sa santé était si mauvaise qu'il ne pouvait remplir les premières places dans le gouvernement, dont il était d'ailleurs fort capable par son expérience et par son esprit. Il avait cinquante-neuf ans.

Le duc d'Albuquerque était général de la mer. Il était brave et il ne manquait pas d'esprit. Il avait épousé la fille de son frère aîné pour conserver le nom de sa maison, qui était de la Cueva et très ancienne. Il pouvait avoir quarante-huit ans.

Don Juan Geronimo d'Eguya était né à Gênes, mais sa famille était de Navarre. Son père avait été gentilhomme des ducs de Turcis. Le jeune d'Eguya était bien fait et agréable ; il avait de l'esprit. Il entra en qualité de page chez Don Pedro Fernandez del Campo, secrétaire d'État. Son maître l'aimait, et il le fit son premier commis. Il monta ensuite à un secrétariat, et, enfin, Don Pedro del Campo n'étant pas agréable à Valenzuela, d'Eguya fut choisi pour exercer sa charge par commission. Mais, au bout de quelque temps, il eut le bonheur d'en être pourvu en titre parce que celui à qui elle était mourut de chagrin de ne l'exercer plus. Le Roi l'aimait fort, et il se conduisait auprès de lui avec la dernière adresse. Son bureau était au-dessous de l'appartement du Roi ; on le nommait secrétaire d'État, et *del Despacho universal*. Il n'avait point d'entrée dans le conseil ; sa charge l'attachait directement à la personne du Roi et du premier ministre. Il gardait le Bolsillo sans être obligé d'en rendre compte. Ce sont des amendes qui reviennent au Roi, tant de l'Espagne

que des Indes ; elles montent à de très grandes sommes, et elles sont employées à des choses secrètes, soit en présents ou en pensions.

Toutes les personnes dont je viens de parler étaient fort distinguées et possédaient les premières charges et les plus grands emplois.

Il y avait une autre classe de courtisans qui n'était composée que de jeunes seigneurs, que l'on nommait *guaps*, comme nous appelons en France les petits-maîtres. On comptait entre ceux-là, pour les plus spirituels et les mieux faits, le duc d'Uzéda, le marquis de Peñaranda, le comte d'Altamire, le fils du duc de Sessa, le prince de Monteleon, Don Antonio et Don Francisco de Tolède, fils du duc d'Albe, et Don Fernand de Tolède, son neveu ; les deux Silva, frères du duc de Pastrane ; le marquis de Leyva, le duc de Medina-Sidonia, le marquis de Quintana, et le fils du duc de Medina-Celi. Bien que le plus vieux de ces seigneurs n'eût pas vingt-cinq ans, il y en avait très peu qui ne fussent mariés, car on les engage dans l'hymen de très bonne heure.

A l'égard des dames, je dirai en général qu'il n'y a point de lieu au monde où elles aient plus d'esprit, de vivacité et de talent pour plaire qu'en Espagne. Entre celles-là, sans compter les filles d'honneur des deux Reines, on remarquait pour l'esprit les duchesses d'Albuquerque, de Terranova, d'Ossone, de Frias, de Medina-Celi, d'Hijar, de Pastrane, et les comtesses de Monterey et de Villaumbrosa. Pour la beauté, la marquise de Liche, la princesse de Monteleon, la marquise de la Rose, la comtesse de Peñaranda, la princesse de Stillano, la duchesse d'Uzeda, la femme de Don Pedro d'Aragon, celle de Don Hen-

riquez et la marquise de la Puebla. La contrainte où elles vivent, le climat du pays et leur propre tempérament les portent volontiers à la galanterie. Elles sont presque toutes petites, extrêmement maigres et menues ; elles ont la peau noire, douce et fardée, les traits réguliers, les yeux pleins de feu, les cheveux noirs et en quantité, les mains jolies et les pieds d'une petitesse surprenante. Leur habit leur sied si mal qu'à moins d'y être fort accoutumé on ne le saurait souffrir. Les hommes ne sont pas vêtus moins désavantageusement. Ils vont toujours à la cour en manteau noir, en golille en manches pendantes ; et quoiqu'il y en ait de très bien faits, dont la tête soit belle et le visage agréable, leur manière de se mettre, de séparer leurs cheveux sur le côté de la tête, et de les passer derrière leurs oreilles, les défigure absolument.

Cette digression m'a fait interrompre la suite de ces Mémoires. Pour la reprendre, je dirai que l'intelligence qui paraissait entre le Roi et la Reine mère attira une grosse cour à cette dernière. On la regardait comme une princesse qui allait reprendre l'autorité qu'elle avait déjà eue, parce que le Roi était encore jeune, qu'il avait besoin d'un bon conseil et que sa mère, accoutumée à la régence, était par toutes sortes de raisons plus capable que personne de le bien conduire. On croyait même qu'elle n'aurait point été fâchée de reprendre le gouvernement. Ainsi les uns par inclination, les autres par politique, essayaient de se la rendre favorable, afin d'entrer de quelque chose dans le nouveau ministère qui s'allait former, tant par son retour que par l'arrivée de la jeune Reine.

On pensait avec justice que les affaires allaient absolument changer de face ; chacun songeait à soi dans la conjoncture présente. Ce n'est pas que bien des personnes habiles dans la fine politique ne jugeassent que la Reine mère ne voudrait peut-être pas tenir les rênes de l'État. Elles disaient que c'était toujours une charge pesante ; qu'elle s'était accoutumée au repos ; qu'elle avait éprouvé tous les caprices d'une fortune bizarre ; qu'elle appréhendait de s'y voir exposée une seconde fois ; qu'à la vérité il y avait de l'espérance qu'elle détournerait le Roi de prendre un premier ministre ; qu'il lui serait aisé de lui en faire concevoir de l'aversion ; qu'elle n'aurait qu'à lui faire considérer le triste personnage qu'on lui faisait faire dans le temps que Don Juan avait de l'autorité sur lui ; et qu'enfin elle travaillerait à former une Junte qu'elle remplirait de ses créatures ; que ce serait le moyen de régner sans se rendre responsable d'aucun événement ; que ses ordres seraient ponctuellement exécutés, et qu'il ne paraîtrait pas même qu'elle y eût part.

Je dois dire que la Junte est un conseil d'État extraordinaire que le Roi d'Espagne crée pour remédier aux besoins pressants de son État. Par exemple, Philippe IV créa par son testament une Junte pour servir de conseil à la Reine pendant la minorité du Roi son fils.

On cherchait et l'on trouvait aisément les seigneurs qui devaient entrer dans cette Junte. La haine ou l'amitié des gens qui faisaient des réflexions sur les affaires du temps enrichissaient ou appauvrissaient ceux qu'ils voulaient. Ils donnaient des charges, ils

en ôtaient ; ils faisaient des vœux inutiles ; ils avaient des craintes effectives ; en un mot, tous les esprits étaient partagés ; les plus tranquilles sentaient quelque émotion pour l'avenir. Mais la Reine mère ne marquait aucun empressement ; il paraissait qu'elle n'était occupée que du soin de rentrer aux bonnes grâces du Roi son fils, et qu'elle ne songeait aussi qu'à se les conserver.

Ce jeune monarque était passionnément amoureux. Il ressentait tout le plaisir qui accompagne des idées agréables, et il se flattait de voir bientôt ses espérances remplies. Son mariage avec une princesse qui lui était déjà si chère, occupait si fort son cœur qu'il ne pouvait songer à autre chose ; il pressait le temps de son départ pour être plus tôt près d'elle.

On attendait avec une extrême impatience le courrier qui apportait les nouvelles que la Reine s'avançait vers la frontière. Le marquis de los Balbasez écrivit exactement le jour qu'elle devait arriver à Irun, et, tant qu'elle fut sur les terres de France, la maison du Roi la servit. Le prince d'Harcourt l'accompagna en qualité d'ambassadeur extraordinaire ; la princesse sa femme fit aussi le voyage ; la maréchale de Clérambault, qui était sa gouvernante, lui servait de dame d'honneur, mademoiselle de Grancé, de dame d'atour : cette charge lui a laissé le nom de Madame au lieu de celui de Mademoiselle. On n'omit rien dans toutes les villes où Sa Majesté passa pour l'y recevoir avec tout le respect qui lui était dû, et l'on peut dire qu'elle ajoutait tant de choses à la grandeur de son rang par sa bonté naturelle, par ses manières engageantes et civiles, que tous les Français

étaient touchés jusques au fond du cœur de voir qu'elle allait s'éloigner pour toujours.

Une des premières personnes qui s'émancipa de parler à la Reine et de lui donner des conseils fut un religieux théatin, appelé le Père Vintimiglia. Il était né en Sicile d'une illustre maison, et était frère du comte de Prade, gouverneur de Palerme, lorsque cette ville se révolta dans les derniers troubles. Il fut arrêté, et l'on pensa lui couper la tête. Il obtint d'être mené à Madrid pour se justifier ; son frère le théatin y vint avec lui pour l'aider de son crédit. C'était un homme hardi, entreprenant, qui s'était tout dévoué à Don Juan. Ce Père était parti de Madrid avec le duc d'Ossone, et bien qu'il n'eût plus l'espérance d'être confesseur de la Reine, comme il l'avait eue avant la mort de Don Juan, il ne laissa pas de s'avancer jusqu'à Bayonne pour le saluer. Ses manières, sa naissance et la langue française qu'il parlait bien, parce qu'il avait été longtemps à Paris, lui procurèrent assez d'accès auprès de cette jeune princesse, pour être en état de jeter dans son esprit des soupçons et des ombrages contre la Reine, sa belle-mère, et contre l'ambassadeur de France. Par cette conduite, il avait un but particulier dans lequel son ambition agissait beaucoup plus que sa prudence : c'était de persuader à la Reine de travailler à former une Junte qui dépendît d'elle. Il ne put s'empêcher d'écrire un plan de gouvernement, dont il donna le mémoire au prince d'Harcourt, afin qu'il le présentât à la Reine ; mais il y a quelque apparence qu'il ne le fit pas voir à Sa Majesté.

La Reine s'était avancée jusqu'à Saint-Jean-de-

Luz, et elle en partit à une heure après-midi, le 3 novembre, escortée par les gardes du corps du Roi. Elle arriva à une maison de bois que l'on avait préparée exprès, et qui était peinte et dorée en dedans et en dehors. Il y avait une salle, une chambre et un cabinet meublés de damas cramoisi, avec des galons et une crépine d'or et d'argent. Cette maison était sur le bord de la rivière Bidassoa, qui sépare la France et l'Espagne. Dès que la Reine y fut arrivée, elle s'habilla magnifiquement ; elle vint ensuite dans la salle et mangea un peu d'une superbe collation. Elle s'y arrêta peu et rentra dans sa chambre ; elle monta sur l'estrade et s'assit dans un fauteuil sous un dais. Elle avait dans ce moment-là un air de mélancolie qui marquait assez son regret d'être si proche de quitter la France. Le prince d'Harcourt se mit à sa droite, la princesse d'Harcourt à sa gauche, la maréchale de Clérambault et madame de Grancé derrière sa chaise. M. de Saintot fut avertir le marquis d'Astorga, majordome de la Reine. Il était dans un bateau sur la rivière, proche d'une petite île que le traité des Pyrénées a rendue célèbre. Elle était attachée à la maison de la Reine par un pont de communication. Les gardes du corps formaient en ce lieu plusieurs escadrons, et le marquis d'Astorga attendait ses ordres dans le même bateau, qui était fort magnifique et qui devait servir à porter Sa Majesté à l'autre bord.

Dès qu'il eut appris qu'elle l'attendait, il mit pied à terre. Quatre-vingts personnes, gentilshommes, pages ou valets de pied, marchaient devant lui. Il se jeta d'abord aux pieds de la Reine, lui baisa la

main, lui fit un compliment, se releva et se couvrit sans attendre que la Reine le lui dît. Le prince d'Harcourt se couvrit aussi dans le même temps. Le marquis lui parla toujours en espagnol, et présenta à Sa Majesté deux lettres de la part du Roi et de la Reine sa mère ; mais avant que de les donner, il les fit toucher à son front, à ses yeux, à sa bouche et à son cœur, comme c'est l'usage. La Reine lui dit qu'elle était bien aise que le Roi son seigneur l'eût chargé du soin de la conduire. Le vieux marquis se tourna ensuite vers le prince d'Harcourt et lui fit un compliment, auquel celui-ci répondit qu'il avait ordre du Roi de remettre la Reine d'Espagne entre ses mains. M. de Châteauneuf, conseiller du Parlement de Paris, lut en français l'acte de délivrance, et Don Alonzo Carnero, secrétaire d'État, lut en espagnol l'acte de réception. Le marquis présenta à Sa Majesté plusieurs personnes de qualité, qui lui baisèrent la main en mettant un genou à terre. L'évêque de Pampelune, qui la lui baisa aussi, ne se mit point à genoux. La Reine ne se pressait pas de partir, mais le marquis l'avertit qu'il était temps de marcher : elle se leva aussitôt. Il se mit à sa droite, un menin d'honneur à sa gauche, sur l'épaule duquel elle s'appuyait, car c'était un jeune enfant, et elle s'avança ainsi vers le pont. La duchesse de Terranova vint au-devant d'elle jusqu'au milieu et lui baisa la main, avec les dames du palais qui la suivaient et qui se jetèrent toutes à ses pieds. Après que la duchesse eut fait son compliment, elle présenta à la Reine plusieurs dames espagnoles. M. du Repaire, lieutenant des gardes du corps du Roi, qui portait sa robe, la donna à la duchesse. La Reine

entra avec elle dans son bateau ; sa chambre était vitrée tout autour ; ainsi seule avec cette vieille dame, elle tournait sans cesse les yeux du côté du royaume qu'elle quittait, et son air de langueur marquait assez les mouvements dont elle était agitée. Vingt-quatre matelots placés dans deux barques tiraient le bateau. Les cavaliers espagnols firent une décharge de leurs mousquetons et de leurs pistolets aussitôt qu'il commença de voguer ; l'artillerie de Fontarabie y répondit par un grand feu. Le prince, la princesse d'Harcourt, les autres dames et toute la suite de la Reine passèrent dans des bateaux qui avaient été préparés exprès. La Reine, ayant mis pied à terre sur le soir, trouva son carrosse du corps, sa litière et une chaise, avec beaucoup de gens de livrée. Elle se mit dans sa chaise, et trente valets de pied éclairaient avec de longs flambeaux de cire blanche. Dès qu'elle fut à Irun, on chanta le *Te Deum*, et son souper, pour la première fois, fut servi à l'espagnole. Le repas était si petit et si mal apprêté qu'elle en demeura dans la dernière surprise, et à peine mangea-t-elle.

Hélas ! que tous ces moments étaient tristes pour une jeune princesse élevée dans la plus belle cour et la plus polie de l'univers ! Elle avait toujours eu la liberté du manger en public, on ne la lui avait point ôtée pendant son voyage ; elle dansait, elle montait à cheval, elle connaissait, elle considérait ceux qui l'avaient accompagnée, et ils l'adoraient (si l'on peut se servir de ce terme-là). Elle se trouva tout d'un coup avec des personnes qu'elle ne connaissait point et qui ne pouvaient point lui paraître assez aimables pour prévenir agréablement son

esprit. Elle savait si peu leur langue, qu'elle ne les entendait et ne leur répondait qu'avec peine. Il faut ajouter à cela que la manière dont on la servait avait si peu de rapport avec celle de France, qu'elle en souffrait beaucoup. Tout était cérémonie, tout était contrainte. Dès le premier jour, les Espagnols voulaient qu'elle sût et qu'elle fît ce que les Espagnoles apprennent pendant toute leur vie. Ils n'entraient point dans la différence des deux nations, qui sont si opposées en tout, et comme ils croyaient qu'il fallait de bonne heure mettre Sa Majesté sur le pied où ils voulaient la tenir toute sa vie, ils ne se relâchaient sur rien, et dès ce temps-là elle éprouva un esclavage auquel l'humeur rigide de la camarera mayor ajoutait beaucoup. Mais la douceur naturelle de la Reine et sa raison firent recevoir de bonne grâce les choses qui naturellement la fatiguaient et lui déplaisaient davantage.

Il semblait néanmoins que, par politique, la duchesse de Terranova dût ménager l'esprit et les bontés de la Reine. Quand elle ne l'aurait pas fait par attachement à sa personne, elle devait le faire pour s'attirer l'honneur de sa protection, car elle avait un nombre considérable d'ennemis, et la plus grande partie des femmes de la cour enviaient sa place. Le prince qui l'y avait élevée n'était plus au monde, toutes les apparences en prédisaient sa chute, et elle l'appréhendait aussi extrêmement ; mais elle prit une route tout opposée à celle que l'on croyait qu'elle dût tenir ; c'est-à-dire que, bien éloignée d'avoir de la complaisance pour sa jeune maîtresse, elle devint son espion, afin de s'en faire un mérite auprès du Roi. Elle étudiait toutes ses incli-

nations et son humeur ; elle entretenait et faisait entretenir souvent les femmes françaises qui suivaient la Reine à Madrid ; elle tirait des conséquences des plus légères bagatelles, et tout devenait poison entre ses mains. Elle se dressa ainsi un plan de conduite qui effectivement l'empêcha d'être ôtée de son poste.

Elle ne se contenta pas de prendre des mesures éloignées du côté du Roi, elle comprit encore que, pour ses seuls intérêts, elle devait empêcher que la Reine se liât d'amitié avec la Reine mère et ne lui donnât sa confiance, parce que, son parti ayant été opposé absolument à celui de Don Juan, il était naturel de croire que le premier sacrifice qu'elle demanderait à la Reine, sa belle-fille, serait l'éloignement de la camarera, qui était créature de son ennemi. D'ailleurs, elle ne pouvait se flatter que la jeune Reine refusât de lui donner cette preuve de sa complaisance dans une conjecture qui la délivrerait d'une espèce de gouvernante qu'elle n'avait aucun sujet d'aimer. Ainsi elle n'imagina point de meilleur moyen pour se garantir qu'en inspirant à la Reine qu'elle avait une ennemie secrète en la personne de la Reine mère ; qu'elle lui serait contraire en tout ; qu'elle ne pourrait jamais oublier qu'elle était en partie cause que le mariage de l'archiduchesse, sa petite-fille, ne s'était point achevé avec le Roi son fils ; qu'elle aurait toujours de l'inquiétude qu'elle fût trop bien dans le cœur du Roi ; qu'il était des degrés de faveur que l'on ne pardonnait à personne quand on était accoutumé à les posséder soi-même, et que l'on n'avait pas encore perdu l'envie de régner ; qu'elles allaient être rivales de puis-

sance ; que la Reine mère était résolue de la tenir dans un assujettissement plus convenable à une petite fille qu'à l'épouse d'un grand Roi.

Elle avait instruit là-dessus quelques personnes qui approchaient de la Reine, et qui jouaient fort bien leur personnage. Lorsqu'elles prenaient la liberté de lui parler en ces termes, elles paraissaient lui être toutes dévoués, et les larmes feintes secondaient leur zèle apparent. « Que vous avez perdu, madame, lui disaient-elles quelquefois d'un air triste, que vous avez perdu en la personne du prince Don Juan ! Que n'aurait-il pas fait pour vous plaire ! Il avait déjà oublié ses propres intérêts afin de vous ménager la couronne d'Espagne. Sans lui, le Roi aurait épousé l'archiduchesse, et la rupture de cette affaire lui a attiré des ennemis mortels. Que si vous pouviez vous promettre que l'ambassadeur de France vous fût fidèle, vous trouveriez en lui quelque consolation, vous prendriez ses avis, vous profiteriez de ses lumières ; mais dans les dispositions où il est, le ciel vous préserve, madame, de vous servir de ses conseils ; il ne s'est brouillé avec Don Juan qu'à cause de la Reine mère ; il s'était absolument déclaré pour elle dès sa première ambassade, elle lui avait donné toute sa confiance. » La Reine avait l'esprit extrêmement agité de toutes les choses qu'on lui disait, et elle ne savait presque à quoi se déterminer, étant si jeune et n'ayant point d'expérience dans un nouveau monde où elle ne connaissait encore personne.

Elle partit d'Irun et vint coucher à Hernani. Le lendemain elle monta à cheval, suivie de la duchesse de Terranova qui faisait une méchante figure sur sa

mule : madame de Grancé l'accompagnait. Le marquis d'Astorga et le duc d'Ossone, avec chacun une paire de lunettes sur le nez, comme c'est la mode parmi les grands, étaient aussi de la cavalcade. Le marquis se mit le plus proche de Sa Majesté, comme étant chargé de sa conduite, jusqu'à ce qu'elle eût vu le Roi. Mais le duc voulait la même place, comme grand écuyer, et la prit par force, en menaçant le marquis avec beaucoup de hauteur. Cette dispute obligea la Reine de remonter en carrosse ; elle coucha cette nuit à Tolosette. Comme elle y arrivait, le duc d'Ossone fit arrêter un garde qui avait maltraité son cocher, parce qu'il ne voulait pas laisser passer le carrosse du marquis d'Astorga. Le démêlé se renouvela sur la fonction de leurs charges ; le marquis prétendait que tous les honneurs de la réception de la Reine lui appartenaient. Le duc soutenait qu'étant son grand écuyer, il devait avoir toutes les prééminences dans sa maison. Il fallut en écrire au Roi, qui décida en faveur du marquis. Le duc ne se tint pas pour bien jugé, il continua ses contestations, et cela lui attira un ordre de retourner à Madrid, avec défense de passer à Burgos, où le Roi s'était déjà rendu.

En effet, il était parti de Madrid le 21 octobre, peu accompagné. Le duc de Medina-Celi, sommelier du corps, le connétable et Don Joseph de Silva étaient tous trois dans son carrosse. Pour l'amirante de Castille, il ne fut point du voyage ; il s'en excusa sur le manque d'argent qui l'avait mis hors d'état de faire son train. Cette raison y pouvait avoir quelque part, mais il est certain que sa paresse naturelle y en avait encore davantage. Il aime le plaisir, il fuit

la peine ; il évite avec soin tout ce qui peut lui en donner, et par cette seule raison il ne fut au-devant du Roi et de la Reine qu'à une journée de Madrid. Le Roi séjourna quinze jours à Burgos, parce qu'il était fort enrhumé. Cependant la Reine s'avançait à petites journées ; elle lui écrivit là plusieurs fois, et il lui fit réponse. Sa Majesté fut obligée de lui envoyer demander la permission de manger en public et de monter quelquefois à cheval, car ces deux terribles gens, le marquis d'Astorga et la camarera mayor, ne voulurent jamais y consentir qu'ils n'en eussent reçu un ordre exprès. Le Roi l'accorda volontiers à la Reine, et elle lui envoya en ce lieu une montre de diamants et une cravate avec un nœud couleur de feu. Il mit d'abord la cravate et fit donner 500 pistoles au gentilhomme qui lui avait apporté ce présent.

Le comte d'Altamire (1), grand d'Espagne, vint à Ognate faire un compliment à la Reine de la part du Roi, et lui présenter un bracelet de diamants et de rubis. Elle arriva le 11 à Victoria, où l'on avait préparé une assez mauvaise comédie pour la régaler ; elle s'y habilla à l'espagnole pour la première fois, et elle n'était pas assurément moins belle que dans ses habits à la française. Elle fut ainsi à la grande église, où l'évêque de Calahorra la reçut à la porte et lui présenta le dais. Elle se rendit ensuite dans la grande place ; elle y vit une fête de taureaux qui n'avait rien de magnifique, parce que c'étaient seulement les bourgeois qui la faisaient. Elle reçut en ce lieu des pendants d'oreilles avec des perles en poires :

(1) Voir la Liste des grands d'Espagne, *Altamira*.

ce présent lui vint de la part de la Reine mère ; il valait bien 400.000 livres.

M. l'ambassadeur de France vint saluer la Reine à Bribiesca ; bien qu'il demeurât peu auprès d'elle et que leur conversation fût fort courte, il ne laissa pas de remarquer qu'elle avait une inquiétude générale. Il n'en pénétra point la raison, mais il jugea aisément que ces dispositions-là ne lui étaient point naturelles. Il lui dit des choses qui pouvaient lui être fort utiles ; il lui conseilla de ne se point arrêter aux différentes impressions que chacun essayerait de lui donner ; que le plus sûr pour elle, c'était d'aimer le Roi de tout son cœur et de s'en faire aimer de même ; de s'unir avec la Reine mère et d'agir de concert ensemble ; qu'elle devait être persuadée que cette princesse avait pour elle beaucoup d'amitié, et que si elle voulait répondre de son côté, elle trouverait dans son cœur les sentiments d'une propre mère. La jeune Reine s'attendait bien qu'il lui parlerait de cette manière, et particulièrement à l'égard de la Reine mère : si elle eût examiné ce qu'il lui disait, elle aurait bien vu, ayant autant d'esprit que personne au monde, que l'ambassadeur agissait de bonne foi, car les autres gens qui lui parlaient ne travaillaient qu'à l'éloigner de son véritable repos. Il prit congé d'elle pour revenir à Burgos trouver le Roi, et dans le peu qu'il eut l'honneur d'être auprès d'elle elle lui parla toujours avec assez de réserve et de froideur.

Le prince d'Harcourt s'était avancé jusqu'à Burgos pour saluer le Roi, et comme la Reine devait arriver à Quintanapalla, qui en est à trois lieues, on croyait qu'elle y viendrait coucher le 19 de novembre et que

la cérémonie du mariage s'y ferait ; mais le marquis de Villars ayant rencontré en revenant le patriarche des Indes qui allait au-devant de la Reine, il lui vint dans l'esprit que peut-être le mariage s'achèverait sans qu'il en fût averti. Cette pensée l'obligea d'en demander des nouvelles, et il sut, sans en pouvoir douter, que le Roi devait aller le lendemain à Quintanapalla pour faire le mariage. Cette certitude l'obligea d'en donner avis au prince d'Harcourt, et ils partirent ensemble d'assez bonne heure pour arriver auprès de la Reine avant que le Roi s'y fût rendu.

Lorsqu'ils furent arrivés, ils n'eurent pas de peine à démêler que l'on avait envie de faire le mariage sans eux. La camarera mayor, qui était toute dans cet esprit, et à laquelle ils parlèrent avec beaucoup d'honnêteté, leur dit sèchement qu'ils n'y assisteraient point, et que le Roi ne voulait pas que personne entrât, excepté ceux qui étaient indispensablement nécessaires pour la cérémonie, comme les premiers officiers et quelques gentilshommes de la chambre. Le prince d'Harcourt et le marquis de Villars repartirent que le Roi leur maître leur avait donné ordre d'y être présents. Elle répliqua fièrement que le Roi leur maître n'avait rien à commander en Espagne. M. de Villars lui dit que le Roi son maître commandait à ses ambassadeurs, et que ses ambassadeurs lui obéissaient partout ; que si le Roi ne voulait pas qu'ils assistassent à son mariage, il devait leur donner par écrit un ordre de ne s'y pas trouver. La camarera, ravie d'avoir une occasion de faire paraître son zèle pour le Roi d'Espagne, quoique ce fût fort à contretemps, s'emporta sur

cela et dit plusieurs choses si peu suivies et si aigres, que MM. les ambassadeurs la quittèrent pour s'adresser au marquis d'Astorga. Celui-ci les écouta et leur répondit honnêtement qu'il allait envoyer un gentilhomme au-devant du Roi pour savoir plus précisément sa volonté. Ce gentilhomme le trouva en chemin, et il consentit que MM. d'Harcourt et de Villars assistassent à la cérémonie. En effet, c'était par les soins de quelques personnes qui n'avaient pas d'inclination pour les Français, que l'on avait insinué cette pensée au Roi ; ils croyaient même qu'un mariage si auguste n'aurait point dû être célébré dans un pauvre village où il n'y avait pas une douzaine de maisons, et la vanité espagnole s'en trouvait assez choquée pour souhaiter que les ambassadeurs d'un si grand Roi ne fussent point témoins de cette négligence, pour ne pas dire misère. Ils faisaient entendre, pour l'excuser, que le Roi était jeune et amoureux ; que tout ce qui lui avançait le plaisir de voir son épouse le touchait si sensiblement, qu'il en oubliait jusqu'à la magnificence et la grandeur de son rang ; que l'amour seul faisait les honneurs de cette fête, et que cela suffisait au Roi. La jeune Reine avait passé la nuit à Quintanapalla ; sur les dix heures du matin on lui dit que le Roi arrivait. Cette nouvelle lui donna une petite émotion et répandit sur son visage une couleur qui la rendit encore plus belle. Elle alla le recevoir vêtue à l'espagnole ; l'ayant trouvé qui entrait dans son antichambre, elle voulut plusieurs fois se jeter à ses pieds et lui baiser la main ; mais il l'en empêcha toujours et la salua à la manière d'Espagne, sans la baiser, en lui serrant les bras de ses deux mains

et la nommant souvent : Mi reina, mi reina. Ils se parlèrent assez longtemps sans s'entendre ; c'était une véritable peine pour eux. M. de Villars, qui s'en aperçut, s'avança pour leur servir d'interprète. S'il ne dit pas tout ce qu'ils dirent, il est au moins bien sûr qu'il ne gâta rien dans la conversation, et qu'il y mêla beaucoup de tendresse et d'honnêteté. Le Roi était vêtu à la Schomberg, qui est proprement à la française, et tous ceux de sa suite étaient de même, car les habits de campagne des Espagnols approchent un peu des nôtres.

Le marquis de Villars, ayant remarqué que les grands d'Espagne prenaient la droite, il en parla au Roi et lui représenta le rang que le marquis de los Balbasez avait eu à Fontainebleau lorsque la Reine y fut épousée. Cette raison prévalut, et le Roi ordonna que les ambassadeurs de France seraient traités de même manière. Le connétable de Castille ne laissa pas d'avoir de la peine à céder sa place ; il y eut quelque légère contestation là-dessus, qui dura peu, entre l'ambassadeur et lui, et la civilité fut toujours gardée de part et d'autre. Le reste des grands se rangea derrière le Roi. Don Antonio de Benavidez y Bazan, patriarche des Indes et grand aumônier, leur donna la seconde bénédiction. La cérémonie se fit incognito dans l'antichambre de la Reine. Si l'archevêque de Burgos n'avait pas été malade, il aurait fait cette fonction. On mit pendant la messe autour du Roi et de la Reine un ruban de taffetas blanc noué en lacs d'amour, et une gaze blanche avec une frange d'argent sur les épaules du Roi et sur la tête de la Reine. La duchesse de Terranova portait sa robe. Dès que la cérémonie fut

achevée, le Roi et la Reine entrèrent seuls dans une chambre où ils demeurèrent deux heures ; ils dînèrent ensuite en public et partirent pour aller coucher à Burgos. Il n'y avait personne avec eux dans le carrosse, et comme ils s'entendaient peu, on ne comprend guère ce qu'ils pouvaient dire ; mais le Roi paraissait fort amoureux et fort empressé. Plusieurs grands d'Espagne allèrent au-devant de Leurs Majestés avec des livrées fort magnifiques, et les accompagnèrent au palais, où l'on joua une comédie et l'on tira un feu d'artifice.

La Reine fut le lendemain à une riche abbaye de filles appelées *las Huelgas*, qui est un peu plus loin que le faubourg de Burgos. Elle y dîna, et sur les trois heures elle fit son entrée à cheval, vêtue à l'espagnole, si belle et si charmante que l'on était ravi de la voir. Trois grands marchaient devant elle ; le marquis d'Astorga la suivait ; on portait un dais sur la tête de la Reine La vieille duchesse de Terranova était montée sur sa mule, et les filles d'honneur l'accompagnaient à cheval. Le 22 novembre, le prince d'Harcourt fit son entrée, et il y eut audience du Roi et de la Reine. Il y eut l'après-dînée un combat de taureaux qui plut fort à la Reine, parce que les cavaliers y firent voir beaucoup d'adresse et de courage. Il y eut les jours d'après des *parejas*, c'est-à-dire une course de chevaux, qui n'est belle qu'autant que les deux hommes qui partent ensemble courent également sans se précéder d'un pas, quoiqu'ils aillent à toute bride. Soixante gentilshommes vêtus de brocart d'argent coururent ainsi.

Après avoir employé trois jours à ces différents plaisirs, il fallut partir pour Madrid. La plupart des

Français et des dames qui avaient suivi la Reine prirent congé d'elle en ce lieu, de manière que la plus grande partie de sa maison revint en France. Ce ne fut pas sans répandre bien des larmes. La Reine eut la liberté de garder ses deux nourrices, deux femmes de chambre, quelques valets de chambre, un gentilhomme pour avoir soin de cinq ou six chevaux anglais qu'elle avait fait amener, et d'autres officiers pour sa table. Elle régala le prince et la princesse d'Harcourt, la maréchale de Clérambault et madame de Grancé de son portrait enrichi de diamants de différents prix, selon le rang des personnes à qui elle les donnait. La manière obligeante dont elle savait accompagner ses libéralités en augmentait beaucoup le prix. On prétend que le présent que le Roi fit au prince d'Harcourt valait vingt-cinq mille écus ; mais il s'en fallait bien. La Reine obtint une pension de deux mille écus pour mademoiselle de Grancé, qui devait lui être payée partout où elle serait.

La princesse d'Harcourt et les autres dames qui avaient suivi la Reine revinrent en France pendant qu'elle prenait avec le Roi le chemin de Madrid, tous deux seuls dans le fond du carrosse. Plusieurs officiers de leur maison s'en allèrent devant ou marchèrent par des routes différentes pour éviter l'embarras. Les comtes d'Arcos et de Talara, Don Joseph de Silva et le duc d'Hijar, gentilshommes de la chambre, furent nommés par le Roi pour l'accompagner pendant le voyage. Il reprit le même chemin qu'il avait tenu en allant à Burgos. Il coucha à Lerma, à Aranda, à Saint-Estavan de Gormas et à Guadalajara. Le nonce et l'ambassadeur de Venise

y vinrent faire leurs compliments à la Reine. Le lendemain, Leurs Majestés se rendirent à Torejon, qui n'est qu'à trois lieues de Madrid.

Pendant le voyage de la cour depuis Burgos jusque-là, la camarera mayor entretint plusieurs fois le Roi en particulier. Elle n'eut pas de peine à insinuer dans son esprit des sentiments qui sont assez naturels aux Espagnols, et il avait été nourri dans les préventions d'un pays où l'on ne compte sur la vertu des femmes qu'autant qu'on leur ôte la possibilité de faiblir. Elle lui fit envisager les conséquences de la liberté que les dames ont en France, qu'il fallait que la Reine vécût absolument selon la retraite que les femmes observent à Madrid, qu'elle était jeune, vive, d'un esprit brillant, accoutumée aux manières françaises ; que ce qui est innocent dans un endroit peut devenir criminel dans un autre, mais que s'il voulait s'en reposer sur elle, ses soins préviendraient tout. Le Roi loua son zèle et lui donna beaucoup de témoignages de sa confiance.

La Reine mère était arrivée à Torejon avant le Roi ; elle sortit de son appartement pour aller au-devant de Leurs Majestés. Dès que le Roi la vit, il courut à elle et l'embrassa fort tendrement. La jeune Reine s'avança en même temps pour lui baiser la main ; mais la Reine mère ne le voulut pas souffrir ; elle la prit entre ses bras et l'embrassa plusieurs fois avec de grands témoignages d'amitié, la traitant cependant de Majesté. Mais la jeune Reine lui dit qu'elle la suppliait de l'appeler sa fille, de l'aimer de même, et d'être persuadée qu'elle avait pour elle tous les sentiments qui pouvaient la rendre digne de cet honneur. Le Roi lui donna la main

d'un côté et la Reine mère de l'autre ; elle entra ainsi entre eux dans le palais qui était préparé pour les recevoir. La Reine mère, ayant vu que la Reine n'avait point de manchon, lui donna le sien, où il y avait un grand nœud de diamants. Ensuite elle lui prit un ruban qui attachait quelques-unes de ses nattes, et en échange elle lui passa au bras un bracelet de trois mille pistoles. En un mot, elle témoignait à la Reine des dispositions de tendresse dont elle devait se promettre d'heureuses suites. Elle demeura avec Leurs Majestés le plus longtemps qu'elle put, mais elle revint le soir chez elle, car c'était un endroit fort incommode pour y coucher. Le lendemain, qui était le 2 décembre, le Roi et la Reine arrivèrent à Madrid dans leur carrosse, dont ils avaient ouvert les rideaux pour se faire voir au peuple. Ils allèrent descendre à Notre-Dame d'Atocha, où l'on chanta le *Te Deum*, et le soir ils furent coucher au Buen-Retiro. Il y eut comédie le lendemain, et les musiciens français qui avaient suivi la Reine préparèrent quelques opéras.

La duchesse de Terranova ayant entrepris d'ôter entièrement à la Reine le peu de liberté qui lui restait, et voulant demeurer seule maîtresse des volontés de Sa Majesté, déclara, dès qu'elle fut arrivée au Buen-Retiro, que qui que ce soit ne la verrait qu'après qu'elle aurait fait son entrée publique. C'était un état bien triste et bien contraignant pour cette jeune Reine, de se trouver ainsi éloignée tout d'un coup des personnes qui auraient pu lui donner de la consolation, du plaisir et même d'utiles conseils. La camarera mayor la tenait enfermée sans la laisser même sortir de son appartement. Elle n'avait pour

tout régal que de longues et ennuyeuses comédies espagnoles dont elle n'entendait presque rien, et sans cesse la redoutable camarera était devant ses yeux avec un air sévère et renfrogné, ne riant jamais et trouvant à redire à tout ; elle était l'ennemie déclarée des plaisirs et elle traitait sa maîtresse avec autant d'autorité qu'une gouvernante en a sur une petite fille.

Le marquis de Villars savait ce qui se passait, et il en souffrait beaucoup ; mais il n'était pas temps d'en parler. Il fit demander à la duchesse de Terranova s'il pouvait saluer la Reine ; elle lui répondit, comme elle l'avait fait à tout le monde, qu'on ne la verrait qu'après son entrée. Cette réponse lui parut si positive que, ne voulant pas s'exposer à un second refus, il ne se présenta point pour voir la Reine ; mais comme elle fut informée de ce qui se passait par quelques-unes des Françaises qui étaient restées auprès d'elle, elle ne put s'empêcher d'en parler au Roi, et elle obtint qu'elle verrait notre ambassadeur *de secreto*, c'est-à-dire comme une personne particulière. Elle l'en fit promptement avertir. La marquise de Villars, croyant qu'elle pouvait user du même privilège, envoya chez la camarera mayor pour savoir si elle ne saluerait point aussi la Reine ; mais elle reçut une réponse semblable à celle qui avait été faite à M. l'ambassadeur, disant en deux mots qu'il n'y avait point ordre de la faire entrer. Le gentilhomme qui parlait à la duchesse insista pour qu'elle en dît quelque chose à la Reine ; elle refusa sèchement, ajoutant qu'elle ne souffrirait jamais que l'on introduisît des coutumes nouvelles.

Sa Majesté, ne sachant pas ce qui s'était passé

entre la camarera et l'ambassadrice, chargea son confesseur de lui dire qu'elle souhaitait de la voir, et qu'elle lui ferait plaisir de venir. Elle ne put obéir en cela aux ordres qu'elle recevait, et le même confesseur, informé des obstacles qu'il y avait à voir la Reine, lui en rendit compte exactement. Elle eut une sensible peine de toutes les pièces que la duchesse lui faisait, et l'on peut juger par là du pouvoir que cette dame avait pris dans la maison et sur la personne de la Reine. La Reine mère, qui allait tous les jours au Retiro, remarqua sur le visage de la jeune princesse un air de mélancolie qui témoignait assez de son chagrin. Elle comprenait bien qu'une personne de son âge pourrait aisément se fatiguer de la sévérité de la camarera ; elle se crut obligée d'en avertir le Roi et de lui faire prendre des manières plus relâchées ; elle y réussit, et elle procura à la marquise de Villars l'honneur de saluer la Reine. L'ambassadrice fut introduite dans l'appartement royal par celui de la duchesse de Terranova, qui lui semblait moins sauvage et un peu plus honnête qu'elle n'avait accoutumé de l'être ! Le Roi, selon la coutume d'Espagne, était assis dans un fauteuil et les deux Reines sur des carreaux, on lui en donna un aussi. Peu après, la Reine mère étant sortie avec le Roi, elle demeura seule avec la Reine, qui, se trouvant dans l'entière liberté de parler, ne put s'empêcher de répandre des larmes en lui racontant la triste vie qu'elle menait. Après qu'elle eut soulagé son cœur, en lui disant les choses qui lui faisaient de la peine, l'ambassadrice ne manqua pas de lui répondre dans l'esprit qu'elle devait : elle lui fit voir que cette vie si contrainte, et pour laquelle elle

avait tant de répugnance, était celle que toutes les Reines et les Infantes d'Espagne avaient toujours menée ; qu'il n'y avait rien en cela de particulier et par conséquent de désobligeant pour elle ; qu'elle devait espérer que lorsque le Roi la connaîtrait parfaitement, et qu'il serait persuadé de la possession de son cœur, il se relâcherait à des complaisances que jusqu'ici ses prédécesseurs n'avaient point eues ; que puisque la Reine mère l'aimait et faisait ses intérêts des siens, elle ne pouvait trop ménager des dispositions qui lui seraient nécessaires et utiles ; que dans les choses de la vie les plus grands biens étaient toujours mêlés ; qu'elle se voyait dans une élévation suprême ; que Dieu lui voulait faire acheter cette grandeur par quelques petites contrariétés, mais que sa complaisance pour le Roi et la Reine mère l'en tirerait bientôt. Elle lui fit encore voir, dans la conduite qu'elle devait tenir avec le reste de la cour, plusieurs choses qui pouvaient l'aider à supporter ces commencements et lui en rendre les suites agréables.

Comme madame de Villars parlait avec zèle de la Reine mère, et que la Reine n'était pas encore désabusée des sentiments qu'on lui avait inspirés là-dessus, elle trouvait son discours suspect, et quoiqu'elle dût bien sentir que dans ce que lui disait l'ambassadrice elle ne pouvait avoir d'autre vue que celle de ses véritables intérêts, ses paroles ne firent pas alors toute l'impression qu'on en aurait souhaitée. Ses préventions contre la Reine mère, qu'on lui renouvelait sans cesse, balançaient sa confiance pour madame de Villars, et son esprit, accoutumé seulement aux choses agréables qui occupent les per-

sonnes de son âge, sa jeunesse, son humeur naturellement enjouée, la dissipaient de l'application qu'il lui aurait fallu donner pour démêler les bons conseils d'avec les mauvais. Elle en savait assez pour s'embarrasser et se faire des sujets d'inquiétude, mais elle n'en savait pas assez pour s'en tirer et pour s'affranchir, par une résolution ferme, des chagrins qu'elle avait ; elle trouvait trop de fatigue à démêler tant de contrariétés. Elle demeurait donc dans cet embarras sans pouvoir se donner la force d'en sortir, et peut-être ces dispositions lui firent-elles perdre la conjoncture qu'elle avait alors de se délivrer de l'assujettissement où la duchesse la tint depuis.

L'ambassadeur de France la vit quelquefois pendant son séjour au Retiro, mais c'était devant tout le monde ; le temps qu'on lui marquait pour être avec elle était si court, qu'il ne pouvait rien dire de particulier dans ces visites générales.

La Reine mère continuait d'aller très souvent chez la Reine ; elle la pria de s'habiller à la française, parce qu'elle ne l'avait pas vue dans cette manière. La Reine le fit, et la Reine mère la trouva très bien. Lorsqu'elle fut retournée à son palais, qui est la maison du duc d'Uzeda, une des plus belles de Madrid, la jeune Reine lui envoya deux cassettes pleines de bijoux ; en échange, elle lui procura le plaisir d'aller à la chasse au Pardo. La Reine n'avait point monté à cheval depuis qu'elle était au Retiro. Le Roi tua devant elle un grand sanglier, et depuis ce jour-là ils retournèrent souvent à la chasse ensemble.

Les conseils de l'Inquisition, de Castille, d'Italie, de Flandre, des Indes, d'Aragon, de guerre, des

finances, de la Cruzada et des Ordres allèrent le jour de l'an souhaiter les bonnes fêtes à Leurs Majestés : c'est la coutume en Espagne.

Le marquis Sera, Génois, offrit de mettre à quatorze galères l'escadre de Naples, qui n'a jamais été qu'à sept, sans qu'il en coûtât davantage au Roi, pourvu qu'on lui fît le même parti que l'on faisait à Gênes au duc de Tursis. Il avait fait cette proposition à Don Juan quelque temps avant sa mort ; le prince la trouvait avantageuse ; cependant les résolutions sont si longues à prendre en Espagne, et ils se soucient si peu des nouveautés, quelque utiles qu'elles soient, qu'il est comme impossible d'y en introduire aucune, et cette affaire fut de ce nombre-là.

Le marquis de los Balbasez prêta le serment de fidélité pour la charge de conseiller d'État, et Don Manuel de Lira en fit autant pour celle de secrétaire d'État d'Italie. Le duc d'Ossone attendait toujours que l'on réglât son démêlé avec le marquis d'Astorga ; mais voyant qu'on ne lui disait rien, il prit le parti de ne plus aller au palais et de se faire voir tous les jours dans la ville avec un grand équipage : ce sont assez là les manières de ce pays.

Comme il y a des gens plus difficiles à rebuter les uns que les autres, bien que le Père Vintimiglia n'eût point eu de réponse sur le mémoire qu'il avait donné à Bayonne au prince d'Harcourt pour le présenter à la Reine, il ne laissa pas d'en dresser un second, dans lequel il réglait toute la monarchie. Il en chargea un gentilhomme français qui lui promit de chercher les moyens de le faire voir à la Reine ; mais, quelque usage qu'il en fît, il est cer-

tain que Vintimiglia reçut un ordre du Roi qui le bannissait de tous ses États. Il s'en prit à l'ambassadeur de France, et cela n'eut point d'autre suite.

On s'attendait qu'incontinent après le retour du Roi, on verrait établir quelque sorte de gouvernement qui pût donner cours aux affaires entièrement suspendues depuis la mort de Don Juan. Quand cette mort arriva, on était près de partir pour le voyage dont toute la cour, et le Roi plus que personne, était très occupée. Son mariage avait bien pu le détourner de l'application qu'il devait au choix d'un ministre, et l'on n'était point surpris que dans le temps où il était tout rempli de sa passion pour la Reine et d'une affaire si agréable, il oubliât un peu celles du royaume en général ; mais on était dans une grande impatience de lui voir prendre une résolution fixe. La Reine mère ne faisait que de revenir de son exil ; elle n'était pas assez absolument affermie pour songer à rien qu'à se conserver dans la situation où elle se trouvait ; personne n'était encore avec le Roi d'une manière à prétendre au ministère. Ainsi, tout le gouvernement se trouvait entre les mains d'un monarque de dix-sept ans qui n'avait jamais entendu parler de la moindre chose qui pût lui donner quelque connaissance des grandes affaires.

Le seul homme qui décidait avec lui du sort de la monarchie était Don Geronimo d'Eguya, secrétaire d'État depuis quatre ans, où il était parvenu de simple commis. Son adresse et sa bonne fortune l'avaient rendu agréable au Roi, et il n'aurait pris que son conseil si d'Eguya, qui appréhendait d'en donner quelquefois dont le succès ne fût pas favo-

rable, ne lui eût fait trouver bon que l'on parlât de certaines affaires au connétable de Castille et au duc de Medina-Celi parce qu'il n'en voulait pas répondre tout seul. Il est vrai que pendant le voyage on ne résolut rien d'important ; on ne travailla qu'au voyage même, et aux ordres qu'il fallait nécessairement y donner.

La cour était fort grosse. Le mariage du Roi et le retour de la Reine mère avaient rassemblé à Madrid les personnes les plus considérables de l'État. Chaque famille se consultait sur les moyens de servir assez utilement un homme particulier pour le faire premier ministre. Les uns y souhaitaient leurs parents, les autres y désiraient leurs amis, beaucoup auraient voulu le devenir eux-mêmes. On comptait être ceux qui avaient les plus justes prétentions, le connétable de Castille et le duc de Medina-Celi. Ils avaient de grandes qualités personnelles, une naissance élevée et beaucoup de bien ; leur mérite les distinguait également. Mais rien n'était plus opposé que ces deux seigneurs se l'étaient l'un l'autre. Un mouvement de haine qu'ils n'avaient pu réprimer, et qu'ils avaient témoigné en mille rencontres, augmentait leur commune émulation. Leur humeur, leurs manières étaient aussi contraires que la nuit l'est au jour. Plusieurs de leurs amis communs avaient essayé de les réunir, et leurs soins s'étaient toujours trouvés inutiles. Ils convenaient eux-mêmes que s'ils avaient agi de concert, ils se seraient rendu de bons offices réciproques, qui auraient poussé plus loin leur fortune. Mais il est des aversions insurmontables, et celle-ci était du nombre.

Le duc de Medina-Celi avait quarante-cinq ans ;

son humeur était douce et honnête, trop lente, trop molle dans les grandes affaires, d'un esprit agréable et insinuant. Il est descendu des illustres maisons de Castille et de Foix ; il est sept fois grand d'Espagne. Sa femme est héritière de la maison d'Aragon de Cardone ; elle est fort riche de son côté aussi bien qu'il l'est du sien. Il était président du conseil des Indes et sommelier au corps, c'est-à-dire grand chambellan. Il faisait régulièrement sa cour ; il a toujours marqué un zèle particulier pour la personne du Roi ; et comme il ne s'est jamais démenti sur cet article, Sa Majesté lui témoignait une certaine bienveillance, qu'on ne lui remarquait pas pour les autres. C'est ce qui aidait à persuader qu'il avait plus de part dans les espérances du ministère que tous ses compétiteurs.

Le connétable de Castille, de la maison de Velasco, était âgé de cinquante-sept ans ; il possédait des terres considérables, cependant il ne vivait point dans une opulence aisée. Il est le dixième connétable héréditaire de Castille, doyen du conseil d'État et grand maître de la maison du Roi. Son génie est vaste ; il a de la capacité, il sait et il a toujours possédé des emplois dans lesquels il a acquis de l'expérience. Le dernier de ses gouvernements a été celui de Flandre. Bien que ces sortes de postes aient dû le rendre sociable et familier, il a conservé une sévérité si austère, qu'elle va jusqu'à le rendre dur et terrible. Son abord est difficile et son humeur si naturellement impérieuse, qu'il ne veut jamais plier. C'est ce qui l'avait si fort brouillé avec Don Juan, et l'avait même empêché d'être sensible à plusieurs honnêtetés que ce prince lui avait

faites pour se l'acquérir. Il est vrai qu'il s'était fort déclaré pour le parti de la Reine mère, et que c'était une des principales raisons qui l'avaient éloigné de celui de Don Juan. On ne doutait point que le Roi ne déférât beaucoup à ce que lui inspirait la Reine sa mère, et l'on était persuadé qu'entre ceux dont elle lui recommanderait le mérite, le connétable serait le premier qui se trouverait appuyé de tout le parti que Don Juan avait maltraité, et de tout ce qui avait conservé de l'attachement pour la Reine mère. Elle devait procurer les bonnes grâces du Roi, et la place de favori au connétable pour ses propres intérêts. Mais dans les apparences si flatteuses, il ne faisait paraître que des prétentions modérées, soit que le mauvais état des affaires et la jeunesse du Roi lui fissent appréhender les risques du premier poste, ou que, ne se voyant pas en état d'y entrer de plain-pied, il voulût se faire des degrés pour y monter. Il paraissait souhaiter une Junte pour le gouvernement, dans laquelle il aurait été avec l'inquisiteur général et le marquis de Mansera. Il disait quelquefois à ses amis que le poids des grandes affaires l'étonnait ; qu'il trouvait plus de difficulté à les soutenir que les personnes qui les regardent d'une distance plus éloignée ne le peuvent comprendre et que toute sa passion était de contribuer à la Junte.

La Reine mère ne s'éloignait pas de ce projet, parce que c'était le moyen d'avoir l'entière autorité entre ses mains, car le conseil étant composé de ses créatures, toutes les apparences auraient voulu qu'elles ne s'éloignassent point de ses volontés. Le connétable de son côté se promettait secrètement

que par son esprit et sa conduite il serait toujours au-dessus des deux autres, et qu'ainsi il n'aurait des compagnons que pour lui aider à porter l'aversion publique, si quelque chose venait à réussir mal.

Mais cette Junte, qui mettait toute l'autorité entre les mains de trois personnes seules, détruisait l'espérance de toutes celles de ce parti, qui la souhaitaient plus partagée. Ils auraient voulu la voir aussi nombreuse que durant la régence, et ils la composaient du cardinal Portocarrero, archevêque de Tolède ; de Don Melchior Navarra, qui avait été autrefois vice-chancelier d'Aragon ; du duc de Medina-Celi et des trois dont je viens de parler.

On fut si persuadé qu'après tant de divers projets la Junte ne serait remplie que des créatures de la Reine mère, que l'alarme devint générale parmi celles qui avaient été dévouées à Don Juan, qui craignaient le crédit de la Reine mère et l'élévation du connétable. Pllusieurs s'assemblèrent là-dessus ; ils envisagèrent leur perte dans l'avancement du parti contraire. Ils se rallièrent au duc de Medina-Celi pour y trouver de la protection, dans l'espérance de le voir premier ministre. Ils trouvaient qu'il leur était plus utile qu'un seul fût heureux et qu'il leur voulût du bien, que d'en voir trois heureux dépendant d'une seule qui avait de justes raisons de leur vouloir du mal.

Le duc de Medina-Celi avait une conduite égale et paisible qui l'avait rendu agréable au Roi. Cet agrément, que l'on ne voyait que pour lui, le faisait regarder par la plupart des courtisans comme celui qui devait le plus prétendre à la faveur, dans une cour où la grandeur du rang et de la naissance est une

des plus essentielles qualités pour devenir premier ministre. Ceux qui pénétraient les véritables dispositions du Roi voyaient bien qu'au milieu de ces différents partis il ne laissait point de s'avancer à la faveur ; mais soit par un effet de prudence et de modération, ou peut-être par les dispositions de ceux qui étaient dans les intérêts contraires, il ne s'élevait que lentement ; il semblait même que la plus grande partie de son ambition venait de ses amis, et qu'il suivait moins ses propres mouvements que ceux qu'ils s'attachaient de lui donner. « Je veux ce que vous voulez, leur disait-il, mais en vérité le repos que l'on abandonne pour se livrer à toutes les inquiétudes publiques modère bien le plaisir qui est inséparable d'un si grand poste. Sans le service qu'on y peut rendre à son maître, je ne saurais croire que le cœur soit agréablement rempli d'une chose qui traîne tant de variétés après elle. »

On n'était occupé que des deux différentes brigues qui se formaient par le connétable, appuyé de la Reine mère, et par le duc de Medina-Celi, secondé de toutes les créatures de Don Juan. Mais pendant que ces rivaux se disputaient ouvertement la faveur, et que toute la cour paraissait partagée entre eux, chacun embrassant différemment leur parti, Don Geronimo d'Eguya en formait un troisième presque à lui seul. Il se vit tout d'un coup secrétaire d'État, lorsque le marquis de Valenzuela, après l'éloignement du Père Nitard, ôta cette charge à Don Pedro Fernandez del Campo, qui n'était pas assez soumis et assez souple auprès de lui. Valenzuela l'obligea de quitter sa charge et la fit exercer par d'Eguya.

Celui-ci avait un exemple trop récent devant les

yeux pour tomber dans la même faute, et comme il était adroit, complaisant et dissimulé, qu'il suivait la faveur pied à pied, qu'il savait s'éloigner à propos des édifices près de tomber, et s'approcher toujours de ceux que l'on élevait, il ne négligea rien pour plaire à Valenzuela tant qu'il fut sur le bon pied. Mais quand il vit sa fortune chancelante et sa cour se tourner du côté de Don Juan, il prit avec lui des mesures par avance et se conserva durant son ministère par une extrême soumission. Il n'avait pas été un des derniers à se jeter dans son parti, il fut aussi un des premiers à l'abandonner dès qu'il connut que le crédit de ce prince était sur son déclin. Quelque temps même avant la fin de Don Juan, il se conduisit comme avant celle de Valenzuela. Il entra en commerce avec la Reine mère ; il lui fit témoigner qu'il ne voulait dépendre que d'elle, et soit qu'il l'en eût persuadée, ou qu'elle n'eût pas encore trouvé l'occasion de le faire ôter de son poste, il y était maintenu fort agréablement.

Dans tous ces changements il n'avait sa charge que par commission ; mais comme elle lui donnait lieu de voir incessamment le Roi et de traiter seul avec lui de toutes les affaires, il en profita pour lui inspirer de la défiance contre tous ceux qui pouvaient avec justice prétendre à la faveur, et contre les personnes les plus considérables : de manière que n'étant qu'un simple secrétaire d'État par commission, d'un génie en apparence assez borné et peu expérimenté, il se vit en pouvoir de balancer pendant un temps deux puissants partis, sans que ni l'un ni l'autre pût devenir maître des affaires tant qu'il s'y opposa.

Quelque penchant qu'eût le Roi pour le duc de Medina-Celi, Don Geronimo l'arrêtait tout court en lui renouvelant l'idée du ministère de Don Juan, l'esclavage où il l'avait tenu, les persécutions faites à la Reine, sa mère, tant de personnes de qualité maltraitées sans sujet, les misères du peuple, et plusieurs autres désordres inévitables quand on abandonne le gouvernement au caprice d'un seul. D'autre part, il lui représentait la Junte comme une troupe de ministres, qui tous voudraient commander et qui embarrasseraient toujours les affaires par leurs jalousies et leurs contrariétés ; qu'elle lui serait autant à charge qu'inutile à l'État ; que les Juntes pouvaient être bonnes pendant les minorités, mais que Sa Majesté n'était plus en âge de se donner des gouverneurs ; que présupposé qu'il lui plût d'en composer une, l'obligation où il serait d'y faire entrer le connétable le jetterait dans de nouveaux embarras ; que son génie était altier et impérieux dans l'autorité ; qu'il avait de grandes liaisons avec la Reine mère ; qu'elle était accoutumée à gouverner ; qu'elle reviendrait aisément maîtresse par une Junte qui serait tout à elle ; que puisqu'il était marié et qu'il avait la prudence et l'esprit nécessaires, il devait se conduire par lui-même ; que s'il en usait autrement, il se trouverait peu à peu réduit aux souffrances dont il ne venait que de s'affranchir.

Il est naturel à un jeune Roi de vouloir se tirer de la dépendance, et comme il demeurait ainsi en suspens, d'Eguya restait seul avec lui maître des affaires. Le confesseur inspirait assez au Roi les mêmes vues de n'avoir point de premier ministre dont il pût dépendre. La duchesse de Terranova se

trouvait dans un pareil intérêt d'éloigner la Reine mère, la Junte et un favori ; pendant cet interrègne elle gagnait le temps de s'affermir dans l'esprit du Roi ; elle ne doutait point que si la Reine mère devenait une fois maîtresse par elle ou par ses créatures, elle commencerait par l'éloigner du palais ; cela l'obligeait de parler très souvent au Roi, et son unique soin était de lui persuader qu'il devait tout appréhender de la part de la Reine sa mère ; elle lui inspirait de semblables défiances pour la Reine, dont la jeunesse et la facilité lui laissaient toutes les mesures libres ; elle lui disait sans cesse des choses désagréables propres à le chagriner ; mais il aimait tant la Reine qu'encore qu'il crût les contes que cette méchante vieille lui faisait, il n'en avait pas moins de tendresse.

La cour était toujours au Buen-Retiro, c'est-à-dire hors de Madrid, en attendant que la Reine pût faire son entrée pour aller ensuite loger au palais. Les préparatifs de cette entrée furent longs ; au commencement de janvier 1680, elle fit son entrée le 13 du même mois. La Reine mère alla dès le matin au Buen-Retiro, d'où elle sortit quelque temps après avec le Roi. Ils furent ensemble voir toutes les rues par où la Reine devait passer et se rendirent ensuite chez la comtesse d'Ognate dans un balcon fait exprès, tout doré avec des jalousies. On ferma les avenues qui conduisent au Retiro, et l'on fit défense qu'aucun carrosse y passât. La Reine monta à cheval à onze heures ; ceux qui devaient aller au-devant d'elle se mirent en marche, et sortirent par la porte de marbre que l'on avait faite depuis peu. Les timbaliers et les trompettes de la ville avec leurs

habits de cérémonie étaient à la tête de tout. Après eux les alcades de cour, les titrés, les chevaliers des trois ordres militaires, les gentilshommes de la maison du Roi, les majordomes de la Reine et les grands d'Espagne, suivis d'un grand nombre de pages et de laquais dont les différentes livrées de brocart, de galons d'or et d'argent mêlés de couleur faisaient une agréable diversité. Les écuyers de la Reine marchaient à pied immédiatement devant elle ; le comte de Villamayna était à sa droite, c'était son premier écuyer ; elle était entourée de ses menins ou enfants d'honneur (quand elle allait à pied, elle s'appuyait sur eux) ; la duchesse de Terranova la suivait avec Doña Laura de Alarcon, gouvernante des filles d'honneur, toutes deux montées sur des mules, en habit de veuve qui ressemble à celui des religieuses, excepté que quand les veuves vont à cheval elles ont de grands chapeaux sur leur tête, qui ne font pas moins de peur que le reste de leur figure. Mais on voyait ensuite avec beaucoup de plaisir Doña Teresa de Tolède, Doña Francisca Henriquez, Doña Maria de Gusman, Josèfe de Figueroa et Doña Manuela de Velasco, filles d'honneur de la Reine, toutes fort jolies et fort magnifiques. Elles étaient à cheval, accompagnées chacune de leurs parents, au milieu desquels elles marchaient. Il y avait plusieurs chevaux de main admirablement beaux, menés par des palefreniers vêtus de riches livrées. La marche était fermée par la garde de la lancilla. On voyait dans le Prado, qui est une des plus agréables promenades de Madrid à cause de plusieurs fontaines jaillissantes qui l'arrosent, une galerie ouverte de chaque côté par vingt et une

arcades ; il y avait des enfoncements dans lesquels étaient les armes des divers royaumes de la domination d'Espagne, attachées à des colonnes qui soutenaient des statues dorées présentant des devises à l'honneur de la Reine, des couronnes et des inscriptions qui se rapportaient à ces royaumes. La Reine trouva au bout de la galerie un arc de triomphe très bien entendu et fort beau, par lequel elle entra dans la ville. Les corrégidors et les régidors habillés de brocart d'or rouge et cramoisi, avec des bonnets et des chausses comme les portaient les anciens Castillans, lui présentèrent les clefs de la ville et un dais qu'ils portèrent toujours sur elle pendant toute la marche. Les rues étaient tendues des plus belles tapisseries du monde ; on estimait à onze millions les pierreries qui parurent dans la rue des Orfèvres.

Il faudrait s'arrêter trop pour décrire toutes les magnificences de ce jour-là. Je me contenterai seulement de dire que la Reine était montée sur un bon cheval d'Andalousie, qui à sa démarche noble paraissait tout fier de porter une si belle et si grande princesse. Son habit était si couvert de broderies que l'on n'en voyait point l'étoffe. Elle avait un chapeau avec des plumes blanches mêlées d'incarnat, et la perle appelée *Peregrina*, qui est aussi grosse qu'une petite poire de rousselet et d'une valeur inestimable, pendant au-dessous d'une agrafe de diamants dont le chapeau était retroussé. Elle avait aussi au doigt le grand diamant du Roi que l'on prétend surpasser en beauté tous ceux dont on peut faire une bague. Mais la bonne grâce de la Reine dans toutes ses actions et particulièrement à manier son cheval, et les charmes de sa personne brillaient bien davantage

que les pierreries qui la paraient, quoiqu'il soit vrai que les yeux n'en soutenaient l'éclat qu'avec peine. Elle s'arrêta devant le balcon de la comtesse d'Ognate pour saluer le Roi et la Reine mère. Ils entr'ouvrirent la jalousie environ quatre doigts pour la voir, et le Roi, prenant son mouchoir dans sa main, le porta plusieurs fois à sa bouche, à ses yeux et à son cœur, ce qui est une fort grande galanterie en Espagne. Elle continua sa marche, et le Roi avec la Reine mère la reçut dans la cour du palais. Le premier lui aida à descendre de cheval, et l'autre, la prenant par la main, la conduisit à son appartement, où elle l'embrassa plusieurs fois, répétant qu'elle était trop heureuse d'avoir une belle-fille si aimable. Il y eut le soir des feux d'artifice et des illuminations durant trois nuits.

Le Roi tint le lendemain chapelle au palais ; la Reine s'y rendit dans sa tribune ; les ambassadeurs et les grands s'y trouvèrent selon la coutume ; on y chanta le *Te Deum*. L'après-dînée le Roi et la Reine sortirent ensemble en public pour la première fois. Ils étaient dans un chariot fait comme un char de triomphe, sans impériale, et ouvert de tous les côtés pour se faire voir au peuple. Ils traversèrent la grande place du palais et passèrent par plusieurs rues dont les balcons étaient pleins de dames qui mêlaient leurs acclamations à celles du peuple. Les grands suivaient Leurs Majestés dans des carrosses magnifiques avec un grand nombre de gens de livrée. Il y eut plusieurs de ces seigneurs qui neuf jours durant eurent neuf différentes livrées plus belles les unes que les autres. Le Roi et la Reine furent ainsi à Notre-Dame d'Atocha, et lorsqu'ils

retournèrent au palais, comme il était déjà nuit, on avait allumé à toutes les fenêtres des flambeaux de cire blanche, de manière que les rues étaient si agréablement éclairées que l'on voyait presque d'un bout de la ville à l'autre. Le plus bel effet de ces lumières était réservé pour la plaça Mayor, qui est très grande et carrée ; toutes les maisons y sont bâties avec cinq rangs de balcons les uns sur les autres, où l'on avait attaché plus de trois mille flambeaux. Quand le Roi et la Reine y furent arrivés, on tira un feu d'artifice que l'on avait préparé.

Il y eut pendant plusieurs jours de suite d'autres divertissements. Tantôt Leurs Majestés allaient à la chasse, d'autres fois à la comédie ou à la promenade ; tantôt elles allaient souper chez la Reine mère, ou la Reine mère venait manger au palais. Toutes les dames eurent l'honneur de baiser la main de la Reine. Les conseils et les grands la complimentèrent aussi.

Quelques jours après l'entrée de la Reine, on vit à Madrid une fête de taureaux la plus magnifique qui s'y fût faite depuis longtemps. Le Roi et la Reine se rendirent dans la grande place à une heure après midi ; entrèrent ensuite le duc de Medina-Sidonia et le marquis de Camaraza, grand d'Espagne, Don Félix de Cordova, second fils du duc de Sessa, Don Francisco Moscovo et Don Fernando de Lea, gentilshommes de Cordoue, suivis chacun de cent laquais; les uns habillés à la turque, les autres à la grecque ; de cette manière, ils représentaient plusieurs nations. Ils combattirent avec beaucoup d'adresse et de courage. Le fils du duc de Sessa eut deux chevaux tués sous lui. Ce spectacle est un reste des Maures,

dont le génie et les mœurs ne sont pas entièrement sortis d'Espagne, lorsqu'ils en ont été chassés. Les Espagnols semblent encore tenir quelque chose des barbares, quand on les voit s'exposer pour divertir le public à combattre des taureaux sauvages, et il y a peu de fêtes où il n'en coûte la vie à des hommes. Mais la représentation en est grande, les combattants y paraissent sur les plus nobles chevaux du monde, et rien ne fait une plus belle vue que la place du combat, extrêmement vaste, environnée de cinq rangs de balcons tous égaux, autant parés de riches étoffes que remplis d'un nombre presque infini de spectateurs.

Le Roi nomma, le 18 janvier, le marquis d'Ossera pour aller, vice-roi par intérim, en Sardaigne, parce que le comte d'Egmont n'était pas encore en état de s'y rendre ; il nomma, le même jour, le marquis de Fuentes, fils de celui qui avait été ambassadeur en France, pour y aller avec cette qualité à la place du duc de Giovenazzo, qui, d'envoyé à la cour de Savoie, avait été nommé à celle de France ; mais il fut destiné pour retourner à Turin.

Cependant le marquis de Villamayna, premier écuyer de la Reine, faisait la charge de grand écuyer à la place du duc d'Ossone, qui s'était attiré par sa conduite une défense de venir au palais. Le marquis d'Astorga profitait de son absence pour faire sa cour, et, bien qu'il eût été malade et qu'il le fût encore, il allait tous les jours, avec cinq carrosses d'une fort grande beauté et une nombreuse livrée, chez le Roi. Le duc d'Ossone, en étant informé, résolut de le rencontrer et de lui faire quelque chagrin. En effet, il prit beaucoup de monde avec lui et, sachant par

où le marquis devait passer, il commanda à son cocher d'aller à toute bride, d'accrocher le carrosse du marquis, et de le renverser en cas qu'il fût dedans. Il est vrai que ce jour-là il allait en chaise, et que ses carrosses le suivaient. Le cocher du duc d'Ossone ne laisse pas de s'y prendre si adroitement qu'il en jette un dans le ruisseau. Cette rencontre fit grand bruit, et n'accommoda point les affaires du duc qui n'étaient pas déjà en trop bon état.

Madame la connétable Colonna, qui était sortie du couvent où elle demeurait, pour voir l'entrée de la Reine, resta chez la marquise de los Balbasez jusqu'au 5 de février, qu'on l'emmena par ordre du Roi dans un couvent à quelques lieues de Madrid.

C'est la coutume en Espagne que dans les grandes occasions, soit de joie ou de tristesse, tous les royaumes et toutes les principautés qui dépendent du Roi lui envoient des députés pour lui faire compliment. Ainsi Don Pedro de Salinas y Unda vint au nom de la principauté d'Alava, accompagné du duc de Pastrane et de Don Joseph de Silva son frère, baiser les mains du Roi, et lui faire compliment de son mariage. Les royaumes de Naples, de Navarre, d'Aragon, Grenade et bien d'autres endroits y envoyèrent aussi. Après que le Roi leur eut donné audience, il fut avec la Reine à une grande chasse de sangliers où l'on en tua beaucoup. Le duc de Pastrane, qui exerçait la charge de grand veneur en l'absence du marquis de Liche, conduisit la Reine dans un endroit de la forêt extrêmement agréable ; plusieurs ruisseaux de fontaines coulaient en ce lieu; sous de grands arbres fort hauts, on avait tendu un pavillon de brocart d'or, garni de franges de même.

Tous les arbres étaient couverts de petits singes, d'écureuils, de perroquets et de mille sortes d'oiseaux que l'on y avait attachés. Des jeunes enfants habillés en faunes, en sylvains, en satyres ; des filles vêtues en dryades, en nymphes et en bergères, servirent une grande collation à Sa Majesté, qui en témoigna d'abord de la joie ; mais, sans que l'on ait su quelles pensées lui vinrent, elle parut fort triste tout le reste du jour.

A la fête de la Purification, il se fit, après la messe, une procession dans les galeries du palais. Les religieux des Ordres mendiants et tous les ecclésiastiques de la chapelle allaient devant les pages du Roi, et ceux de la Reine suivaient. Les grands d'Espagne marchaient devant Leurs Majestés, la duchesse de Terranova portait la robe de la Reine, ses filles d'honneur venaient après, et il n'y paraissait que ce petit nombre de dames qui consiste en dix-huit ou vingt. Ce n'est pas comme dans les autres pays, où elles vont toutes à la suite de leur souveraine.

La jeune Reine, en changeant de demeure, n'avait point changé cette vie solitaire et désagréable qu'elle menait au Buen-Retiro, sous la garde de la duchesse de Terranova. Elle la gouvernait comme un enfant et elle continua de la traiter encore plus mal, si ce n'est que la Reine reçut les visites de quelques dames qui souvent l'ennuyaient plus que la solitude même. Ce n'était pas qu'elles manquassent d'esprit, on ne peut leur reprocher ce défaut, mais la Reine les entendait peu, et elle n'avait point pour elles cette confiance qui donne de la liberté et qui fait la joie ; tout était compassé : révérences, grandeur et céré-

monie. J'eus l'honneur de lui aller baiser les mains dans ce temps-là, et elle ne put s'empêcher de sourire lorsqu'elle me vit habillée à l'espagnole, car, excepté elle seule, je n'ai jamais vu d'étrangère qui fût bien dans cet habit. Après avoir traversé des appartements, dont il est vrai que l'on peut parler comme d'une fort belle chose, je la trouvai dans un cabinet peint et doré, rempli de grandes glaces de miroirs attachées dans le lambris ; elle était sur un carreau proche de la fenêtre, qui faisait un ouvrage de lacis d'or mêlé de soie bleue. Ses cheveux étaient séparés sur le milieu de la tête qu'elle avait nue ; ils lui faisaient seulement une natte qui était cordonnée de grosses perles et s'attachait à la ceinture. Elle portait un habit de velours couleur de rose brodé d'argent, et des pendants d'oreilles qui lui tombaient presque sur la gorge, si pesants, qu'elle prit la peine d'en ôter un pour que j'en jugeasse, et j'en demeurai surprise. Elle me parla peu en français, affectant de se servir de la langue espagnole devant la camarera mayor. Elle m'ordonna de lui envoyer toutes les lettres que je recevrais de France où il y aurait des nouvelles, et sur ce que je lui dis, que les nouvelles que l'on m'écrivait n'étaient pas dignes de l'attention d'une si grande Reine : « Ah ! mon Dieu ! reprit-elle, en levant les yeux d'un air charmant, je ne regarderai jamais avec indifférence ce qui peut venir d'un pays qui m'est si cher. — Cette affection, lui dis-je, que Votre Majesté conserve pour notre patrie, me fait tout espérer, madame, puisque j'ai le bonheur d'en être, et que j'ai toutes les inclinations d'une bonne Française. » Elle me répondit à cela avec sa bonté

ordinaire, et elle me dit assez bas en français : « J'aurais mieux aimé vous voir habillée à la mode de France qu'à celle d'Espagne. — Mais, madame, lui dis-je, c'est un sacrifice que j'ai fait au respect que j'ai pour Votre Majesté. — Dites plutôt, continua-t-elle en souriant, que la rigidité de la duchesse vous a effrayée. » Elle me parut si belle ce jour-là, que je ne pouvais cesser de l'admirer, car, malgré ses chagrins, elle était engraissée, et cet embonpoint contribuait à la rendre encore plus belle et plus charmante.

Lorsque je fus de retour chez moi, je trouvai mes lettres de France arrivées. Il y en avait une entre autres que je jugeai bien qui ferait plaisir à la Reine, et je m'en serais fait un fort grand de la lui porter, mais la camarera n'aurait pas voulu souffrir que j'eusse l'honneur de voir Sa Majesté deux jours de suite ; aussi je me contentai d'écrire à cette duchesse que je la priais de présenter cette lettre à la Reine. Voici ce qu'elle contenait :

Saint-Germain, le 18 janvier 1680.

« Il me semble, madame, que je ne puis aujourd'hui vous mander une nouvelle plus agréable que l'hymen de mademoiselle de Blois avec monsieur le prince de Conti. Le contrat de mariage fut signé le 15 de ce mois dans la chambre du Roi. Il se rendit à sept heures du soir dans celle de la Reine, et passa ensuite dans la sienne avec toute la maison royale. Le prince de Conti donnait la main à mademoiselle de Blois. Elle était parée des plus belles pierreries du monde qui, toutes ensemble, brillaient

moins que ses yeux et n'avaient pas tant d'éclat que les lis et les roses de son teint. Toute la Cour se récria lorsqu'elle parut ; la majesté de sa taille était augmentée par une mante de cinq aunes de long que mademoiselle de Nantes portait. Le Roi s'approcha d'une table qui était contre la muraille ; la Reine était à sa gauche, et ensuite Monseigneur, Monsieur, Madame, Mademoiselle d'Orléans, madame la grande-duchesse de Toscane, madame de Guise, monsieur le Prince, monsieur le Duc et madame la Duchesse, le prince de la Roche-sur-Yon, mademoiselle de Bourbon, la princesse de Carignan, le comte de Vermandois, le duc du Maine, mademoiselle de Nantes et mademoiselle de Tours, tous rangés en demi-cercle autour de la table. Le prince de Conti et mademoiselle de Blois se mirent auprès l'un de l'autre, en dedans du demi-cercle, vis-à-vis de la table. Le marquis de Seignelay s'approcha du Roi et lut tout haut le commencement du contrat ; mais à peine eut-il lu les qualités que le Roi dit que cela suffisait, et signa le contrat. Lorsque toute la maison royale l'eut signé, le cardinal de Bouillon entra et s'avança jusqu'au milieu de la chambre, le prince de Conti et mademoiselle de Blois s'approchèrent de lui, et il fit ensuite la cérémonie ordinaire des fiançailles. La princesse, comme vous le savez, se nomme Anne-Marie, et le prince Louis-Armand. La cérémonie achevée, le Roi et toute la cour furent à l'Opéra. Le lendemain, le cardinal de Bouillon maria le jeune prince et la belle princesse dans la chapelle du vieux château, en présence du Roi, de la Reine et de toute la Cour. Le Roi dîna avec toute la maison royale. Le soir il y eut comédie,

et après la comédie grand souper, où, sans compter les princes et princesses du sang, il y eut cinquante dames qui mangèrent à une table qui fut servie à trois services, de deux cents plats chacun. Le lendemain Leurs Majestés allèrent voir la Princesse à son appartement, au château neuf. Le Roi lui a donné le duché de Vaujours, un million d'argent comptant, cent mille livres de pension, et beaucoup de pierreries. Au prince de Conti cinquante mille écus d'argent comptant et une pension de vingt mille au prince de la Roche-sur-Yon. »

La Reine mère aurait été d'un secours extrême à la Reine d'Espagne, pour l'affranchir d'une partie de ses peines, si celle-ci avait pu se guérir des soupçons qu'on lui avait inspirés contre elle, mais comme elle croyait toujours qu'elle regrettait l'archiduchesse, qu'elle aurait voulu voir à sa place, cette opinion resserrait toute sa confiance, et la Reine mère, qui ne lui trouvait point d'ouverture de cœur ni une certaine liberté qu'elle lui souhaitait, en souffrait à son tour, car, en effet, elle l'aimait tendrement, et elle avait de grandes dispositions à lui en donner des marques.

L'ambassadeur de France, l'ambassadrice et le confesseur parlaient souvent à la Reine de la conduite qu'elle devait tenir pour se procurer un repos solide. Ils lui disaient qu'il fallait se donner tout entière à la Reine sa belle-mère, par devoir, par reconnaissance de l'amitié qu'elle lui témoignait et par ménagement pour ses propres intérêts. On lui représentait que la Reine mère ne devait pas lui être suspecte, et que, encore que l'archiduchesse fût sa petite-fille, elle avait reçu si peu de témoi-

gnages d'amitié de la part de l'Empereur pendant sa disgrâce, qu'elle s'y trouvait trop sensible pour l'avoir oublié ; que l'on avait eu une conduite bien opposée du côté de la France ; qu'on l'avait plainte et obligée ; que la Reine Très-Chrétienne avait toujours conservé un commerce et une liaison très étroite avec elle ; que la Reine mère savait bien qu'elle ne pouvait rien faire à son tour qui touchât davantage la Reine de France, qu'en donnant toute sa tendresse à la jeune Reine d'Espagne ; qu'elle lui trouvait tous les agréments qui peuvent engager le cœur ; que d'ailleurs elle espérait de lui voir bientôt un héritier de la couronne ; que c'était un bien nécessaire à l'Espagne ; que les chagrins auxquels elle s'abandonnait pourraient lui ôter ce plaisir ; qu'il fallait qu'elles agissent ensemble de concert pour posséder les bonnes grâces et l'esprit du Roi ; qu'il était bien plus naturel qu'il partageât sa puissance entre sa mère et sa femme qu'avec un favori qui ne songerait à le servir qu'autant que sa famille s'en ressentirait ; que l'âme des souverains ayant quelque chose de plus grand et de plus noble que celle des particuliers, les sentiments d'intérêt n'agiraient point sur les deux Reines comme ils feraient sur un premier ministre ; que rien ne devait être séparé entre elles, mais qu'il fallait commencer par l'union de leurs cœurs.

La Reine goûtait ces raisons ; elle y trouvait de la vraisemblance et de la bonne foi, elle voulait même s'en servir pour persuader son esprit ; mais, malgré cela, elle retombait tout d'un coup dans la défiance où la jetaient de nouveau les différentes choses qu'on lui avait dites. Outre que le procédé de la

duchesse de Terranova lui causait les derniers chagrins, elle la trouva si absolue, qu'elle en avait contracté une espèce de crainte à laquelle sa grande jeunesse, son peu d'expérience et sa douceur naturelle se joignaient encore. De telles dispositions l'empêchaient de s'ouvrir à la Reine mère quand elle venait tout d'un coup à penser que si effectivement elle ne l'aimait pas, et qu'elle voulût empoisonner ce qu'elle lui dirait, ce serait se jeter dans de nouveaux inconvénients, de manière que, malgré le désir qu'elle avait de lui parler, elle gardait toujours le silence avec elle. La Reine mère s'en apercevait assez ; elle continuait néanmoins de l'aller voir presque tous les jours, et, de temps en temps, elle lui envoyait des présents.

Enfin la jeune Reine, vaincue par toutes les démonstrations d'amitié qu'elle lui faisait, voulut se conduire par ses avis ; elles eurent ensemble une longue conférence, où elles prirent les mesures qu'elles crurent nécessaires pour leur commune satisfaction. La Reine mère parla ensuite au Roi, mais elle le trouva dans un esprit froid et réservé qui avait de l'éloignement pour elle ; elle ne lui en témoigna rien, et prit le parti de se retirer, pensant que son fils serait obligé de revenir à elle. Pour qu'on remarquât moins ce changement dans le monde, elle fit paraître qu'elle cherchait du repos, et qu'elle le préférait à toutes choses ; elle en parlait même en ces termes-là aux personnes à qui elle témoignait le plus de confiance, bien qu'au fond elle eût d'autres sentiments.

Le connétable s'aperçut le premier de ce changement, et il fut un de ceux qui s'en inquiétèrent

davantage. Il comprit que la Reine mère allait abandonner le soin de l'avancer, et comme il avait son but, il chercha d'autres moyens d'y parvenir. Il se lia d'intérêt avec la camarera mayor, Don Geronimo d'Eguya et le confesseur du Roi, lequel fit entrer le duc d'Albe dans cette nouvelle confédération. Le dessein de ces trois derniers était d'opposer le connétable au duc de Medina-Celi, qu'ils croyaient s'avancer dans l'esprit du Roi, et dont la faveur continuait à leur faire ombrage. Le connétable, de son côté, cherchait à gagner par eux tout ce qu'ils feraient perdre au duc de Medina-Celi. Ses émissaires commençaient à travailler avec des apparences assez favorables, lorsqu'ils s'en dégoûtèrent par la considération de l'humeur impérieuse du connétable. Il est si fier, disaient-ils, qu'il aimerait mieux nous perdre que de convenir qu'il nous est obligé de son élévation ; et quelque ministre que nous ayons à sa place, il sera moins redoutable que lui.

Don Geronimo d'Eguya, qui ne pensait qu'à balancer le crédit de ces deux seigneurs l'un par l'autre, ne négligeait pas leurs réflexions. Il les mettait dans tout leur jour, et leur donnait lieu, autant qu'il lui était possible, d'en faire de plus fortes. Il trouvait plus de douceur à rester seul dans les affaires qu'à se voir assujetti à une dépendance nouvelle. Cette raison l'obligea de réveiller dans l'esprit du Roi la crainte et l'aversion qu'il avait pour le connétable ; de sorte qu'au lieu de le servir, comme il s'y était engagé, il ne parlait et ne travaillait que pour lui rendre sous main de mauvais offices.

Quand il s'agit de nos propres intérêts, et particulièrement de satisfaire notre ambition, nous sommes si clairvoyants, qu'il est difficile de nous tromper longtemps, nous pénétrons jusqu'aux pensées les plus secrètes de celui qui se dit notre ami, et nous démêlons parfaitement si l'on nous sert bien ou si l'on nous sert mal. Selon cette règle, le connétable démêla bien juste et bien vite la conduite que l'on tenait avec lui, et les vues que chacun avait en particulier. Il est aisé de comprendre, de l'humeur dont je l'ai représenté, ce qui se passa dans son esprit. Mais le chagrin qu'il en ressentit fut d'autant plus vif qu'il l'empêcha d'éclater pendant quelque temps.

Don Geronimo d'Eguya fut le premier qu'il attaqua, ayant représenté un jour en plein conseil, et avec la dernière aigreur, que les affaires allaient de mal en pis ; qu'il n'y avait pas lieu de s'en étonner ; que d'Eguya, qui se mêlait de les conduire, n'avait ni esprit, ni expérience, ni capacité ; qu'on devait lui ordonner de remplir seulement les devoirs de sa charge, sans entrer dans des choses qui le passaient de si loin. Comme il achevait son discours Don Manuel de Lira, secrétaire d'État, du conseil d'Italie, qui était d'intelligence avec lui, présenta en même temps un grand mémorial par lequel il faisait voir clairement le préjudice que la mauvaise conduite de d'Eguya apportait aux affaires. Chacun aurait été bien aise que toutes ces plaintes eussent obligé le Roi à l'éloigner.

Don Manuel de Lira n'agissait pas seulement par complaisance pour le connétable, il avait encore ses vues particulières ; il pensait qu'en chassant d'Eguya

de son poste, il pourrait le remplir. Rien n'anime davantage le zèle d'un particulier que la part qu'il espère dans une affaire importante. Celle-ci n'eut pas tout l'effet que le connétable et lui s'en promettaient. Cela fit faire de longues réflexions au premier, et l'obligea de revenir à la Reine mère et de la presser d'agir en sa faveur. Il lui représenta que si le ministre n'était pas tout à elle, son repos ne pouvait pas être de longue durée ; que le duc de Medina-Celi s'avançait, et, bien que ce fût imperceptiblement, il se trouverait tout d'un coup dans une place d'où il pourrait faire connaître et ressentir ses mauvaises intentions à ceux qui n'étaient pas ses amis ; que malgré la politique dont il faisait profession, il ne laissait pas de soutenir contre elle le président de Castille, créature de Don Juan, et dévoué à tous les ressentiments qui l'avaient animé pendant sa vie ; que le duc était le même qui avait osé autrefois lui porter l'ordre de son exil ; qu'il semblait dès ce temps-là qu'il triomphait des malheurs dont elle a été accablée; que s'il était une fois favori, elle le trouverait peut-être en son chemin ; que ce peut-être était une chose certaine et assurée, puisqu'il était encore revêtu des passions de Don Juan.

La Reine mère, touchée de toutes les choses que le connétable venait de lui représenter, lui donna sa parole d'agir puissamment pour lui. Mais le duc de Medina-Celi, en ayant été averti, voulut parer ce coup, et il ne jugea point de meilleur moyen pour ramener l'esprit de la Reine mère que de lui témoigner une profonde soumission. Il la vint trouver dans le même temps. Il lui dit qu'une fortune qu'il

ne tiendrait pas de sa main ne pourrait jamais le toucher ; qu'il voulait lui être redevable des bontés du Roi, et dépendre d'elle par reconnaissance aussi bien qu'il en dépendait par devoir et par inclination ; qu'il suppliait de lui rendre justice, et de croire que son cœur, sa naissance et sa fortune étaient trop élevés pour qu'il eût pu devenir créature de Don Juan ; qu'il ne le serait jamais que de son maître ; qu'il fallait porter une couronne pour commander au duc de Medina-Celi ; que bien qu'il se fût déclaré pour le président de Castille, ce n'avait point été à la considération de Don Juan, mais seulement en vue du service du Roi ; qu'il était prêt à abandonner le président, avec qui il n'avait aucune liaison d'amitié ; que s'il agissait dans cette affaire, ce n'était que pour défendre l'autorité du Roi, que le nonce avait voulu attaquer dans la conduite qu'il avait tenue avec le président. La Reine mère lui répondit qu'elle aurait une véritable satisfaction de pouvoir croire ce qu'il lui disait ; qu'elle l'estimait, et qu'il ne tiendrait pas à elle de lui en donner des marques.

Le connétable, averti à son tour que la Reine mère avait très bien reçu les soumissions du duc, soit par un esprit de bonté, soit par indifférence pour le choix que le Roi pourrait faire d'un premier ministre, désespéra enfin de voir réussir aucun de ses projets, tant pour la Junte où il prétendait entrer, si l'on en formait une, que pour la place du favori, qu'il aurait mieux aimé remplir tout seul. Il résolut de se faire au moins un mérite auprès du duc de Medina-Celi, en lui cédant de bonne grâce un poste qu'il pouvait encore lui disputer.

En effet, il saisit la première occasion qu'il trouva de dire au Roi que personne n'était plus capable que le duc de le bien servir et de le soulager dans le gouvernement de son État. On demeura surpris de la manière naturelle dont il parlait, en se faisant intérieurement une violence capable de le faire mourir ; mais on jugea qu'il voulait devenir agréable au Roi, en louant extraordinairement un homme pour lequel il témoignait de l'inclination.

Il serait difficile d'imaginer combien la brigue des courtisans et l'irrésolution du Roi pour prendre ou ne prendre pas un premier ministre firent du tort aux affaires. Rien ne se concluait, rien ne s'exécutait, tout était dans une espèce de léthargie qui ajoutait un nouveau mal à celui dont le royaume était déjà atteint. Chacun languissait après le succès des moindres affaires ; celles qui étaient portées dans les conseils y demeuraient des années, et celles qui allaient directement entre les mains du Roi n'en sortaient plus. Ainsi, on ne savait quel parti prendre, ni à qui l'on devait s'adresser.

Notre ambassadeur, qui s'était promis un changement agréable dans la conduite que l'on avait tenue avec lui et qu'il avait dissimulée, attendant l'arrivée de la Reine, ne voyait pas que rien prît un autre tour plus pour lui, que pour le reste de ceux qui le plaignaient. Il y avait déjà cinq mois qu'il demandait justice sur quelques infractions qui avaient été faites, tant par les gouverneurs de province que par la prise de plusieurs de nos vaisseaux et l'incendie de quelques autres. Mais dans le temps qu'il pressait une réponse positive là-dessus, il reçut un nouveau chagrin par l'insolence d'un alcade et de plusieurs

alguazils qui passèrent devant son hôtel, ce qui ne se fait jamais à Madrid dans le quartier des ambassadeurs. Il en demeura fort surpris ; il s'en plaignit, et, bien éloigné de lui donner la satisfaction qui lui était due, on lui dit que le Roi ne prétendait plus que son quartier fût franc. Cette résolution était d'autant plus offensante qu'elle n'avait été prise que pour lui seul, et que tous les autres ambassadeurs jouissaient à l'ordinaire de leurs privilèges. Ce n'est pas qu'ils n'eussent chacun en particulier des sujets de plainte, l'envoyé de l'électeur de Brandebourg faisait grand bruit sur ce qu'on l'amusait depuis très longtemps par des paroles qui n'avaient aucun effet. On devait de grosses sommes à son maître, il en demandait le payement, on le remettait sans cesse, et enfin il connut bien que l'on n'était ni en état, ni en disposition de le satisfaire. Le nonce ne paraissait pas plus content de son côté à cause qu'il voyait toujours le président de Castille dans sa charge et dans la faveur, bien que le Pape l'eût déclaré suspens et qu'il agît contre lui pour en avoir justice.

On cherchait dans le même temps de l'argent pour lever quatre régiments espagnols que l'on voulait envoyer à Milan, parce qu'on craignait quelque mouvement du côté de France. Mais il était presque impossible de trouver des fonds, et l'argent de la flotte des Indes avait été employé si promptement et avec si peu d'ordre, que l'on ne savait encore ce qu'il était devenu. De sorte que c'était une chose très difficile de faire aucune remise en Flandre, ni dans les autres endroits où il en fallait. Ceux qui avançaient d'ordinaire dans ces sortes d'occasions ne pouvaient plus le faire. Ils étaient épuisés, et la

nécessité était généralement si grande que l'on ne savait même où prendre de l'argent pour la dépense journalière des maisons du Roi et de la Reine. Cela provient en partie du désordre de la monnaie. La pistole, qui ne doit valoir que quarante-trois réaux de vellon, était montée jusqu'à cent dix ; les patagons, qui ne valaient que douze réaux, allèrent jusqu'à trente. Cela vint de ce que la plus grande partie des réaux de vellon, qui sont de cuivre, étaient faux, et que l'usage n'avait pas laissé d'autoriser de les faire passer dans le commerce, comme s'ils avaient été bons. Mais enfin, ils furent abolis tout d'un coup, par le prix excessif où la pistole monta. On ne peut dire l'embarras ni les maux qui suivirent ce premier dérèglement. On crut, dans le mois de février 1680, que c'était une nécessité d'y trouver un prompt remède, de manière que l'on remit la pistole de cent dix réaux à quarante-huit, les patagons à douze, et les autres monnaies, confondues les unes avec les autres, furent réduites au huitième de leur valeur ordinaire. Il n'y eut presque personne qui ne ressentît avec beaucoup de perte l'effet de ce nouveau règlement. Ce qui valait avant le rabais des monnaies quarante réaux, qui font quatre livres de notre monnaie de France, depuis valait cent dix réaux ou onze livres de notre argent. De manière que ce qu'on avait acheté le lundi cinquante sols fut payé le mardi plus du tiers davantage, et les débiteurs qui devaient le samedi vingt mille réaux de vellon, qui ne faisaient que deux cents pistoles, trouvèrent avec un extrême chagrin qu'ils devaient le lendemain près de cinq cents pistoles. Tout ceci ruina un grand nombre de familles et causa beau-

coup d'altération dans les esprits, car toutes les choses qui s'achètent sont plus chères à Madrid qu'ailleurs, parce qu'on est obligé de les faire venir de fort loin, et qu'il n'y a que peu ou point de manufactures en ce pays. Il arriva même une espèce de sédition à Tolède parce que, dans le rabais de la monnaie, on avait négligé de régler le prix des denrées et qu'elles se trouvèrent d'un prix excessif. Il faut encore remarquer que la police est exercée en Espagne d'une manière digne de pitié et que l'humeur lente et paresseuse de ceux qui pourraient corriger la mauvaise conduite des autres ajoute beaucoup aux maux publics.

Ces désordres, et les plaintes continuelles qui éclataient de tous côtés, commencèrent à ébranler Don Geronimo d'Eguya. Il connaissait bien que le poste qu'il remplissait était délicat, et que lorsqu'il s'agit de chagriner tout le monde et de ne remédier à rien, les malédictions et la haine publique tombent sur le favori. On attribuait à sa mauvaise conduite l'état présent des affaires. Il lui parut qu'il ne pouvait trop tôt se mettre à l'abri de la fureur populaire, et il résolut de ne rien oublier pour porter le Roi à choisir un premier ministre. La vue de ses propres intérêts le fit agir puissamment en faveur du duc de Medina-Celi ; il savait que le Roi avait une particulière inclination pour lui ; il était persuadé d'ailleurs que si le duc était informé des bons offices qu'il lui aurait rendus, il serait maintenu dans son poste autant par reconnaissance que par l'utilité dont il pouvait être sur les affaires, parce qu'il les conduisait depuis assez longtemps et que cela le mettait en état de lui donner des lumières d'autant plus

nécessaires que, lorsqu'on entre dans le gouvernement, on est toujours très neuf. Il connaissait de plus que le duc avait un fonds de bonté naturelle qui ne lui permettrait pas de l'ôter de son poste, et il était bien sûr que, tant qu'il y serait, il se ménagerait les bonnes grâces du Roi, les fonctions de sa charge lui donnant lieu d'approcher très souvent de sa personne.

La camarera mayor et le confesseur du Roi avaient chacun des vues particulières qui n'avaient rien d'opposé à l'élévation du duc ; de sorte que tout le monde concourant aux dispositions favorables que le Roi avait pour lui, il donna un décret par lequel il déclarait le duc de Medina-Celi premier ministre. Il chargea sur-le-champ le Père Relux de le lui porter. Il fut chez le duc à dix heures du soir, le 21 février 1680, et lui apprit cette bonne nouvelle.

Personne n'eut lieu d'être surpris de l'élévation du duc ; il se la promettait depuis quelque temps, soit que le Roi lui en eût donné sa parole, ou que les apparences l'en assurassent.

Quoi qu'il en soit, on convint à la cour que le Roi ne pouvait faire un meilleur choix. C'était un homme dans lequel on trouvait de fort bonnes qualités, de la douceur, un caractère obligeant, de l'agrément dans l'esprit, des manières nobles et aisées. On était seulement étonné qu'étant si grand seigneur, il eût voulu troubler tout son repos en se chargeant de la conduite des affaires qui étaient alors dans un pitoyable état. On ne comprenait guère, et il ne le comprenait peut-être pas lui-même, comment il pourrait remédier à des maux d'un si long cours ; il semblait qu'il allait faire un entier change-

ment dans l'ordre de la monarchie, et que c'était un dessein dont l'exécution paraissait impossible.

Aussitôt que l'on sut le choix que le Roi venait de faire en faveur du duc, personne dans Madrid, de tous ceux qui sont distingués, ne se dispensa de lui aller faire compliment, tant les ministres des princes étrangers que les grands d'Espagne. Il fut dès le lendemain, accompagné de ses parents et de ses amis, baiser les mains du Roi et le remercier très humblement. Il reçut les jours suivants les visites sur son lit, figurant une légère indisposition pour s'exempter de la fatigue des cérémonies. Son appartement et ses meubles étaient de la dernière magnificence. C'est quelque chose à voir qu'un Espagnol dans son lit de parade, car ils ne se servent point de robe de chambre ; ils ont leur golille et leur manteau noir, avec leur chapeau ou la tête nue, parce que les hommes aussi bien que les femmes ne portent point de bonnet. Il possédait depuis longtemps la charge de sommelier du corps, et en cette qualité il était le seul qui commandait dans la chambre du Roi et qui y couchait.

Il ne tarda guère à donner audience publique dans la salle que l'on appelle du Rubis. C'est là que le conseil d'État s'assemble ; elle est sous l'appartement du Roi. Le duc y reçut la visite du nonce et de l'ambassadeur de Venise. Ils ne parurent pas contents de la manière dont les fauteuils étaient disposés, parce qu'on ne pouvait pas absolument déterminer qui d'eux ou de lui avait la place d'honneur. D'ailleurs il ne les reconduisit que jusqu'à la moitié de la salle même de l'audience. Ils en par-

lèrent au marquis de Villars, qui leur dit qu'il avait compté faire cette visite avec eux, et que d'ordinaire les ambassadeurs de chapelle s'acquittent tous ensemble de ces sortes de devoirs, mais qu'il n'en était pas fâché à présent, parce qu'il profiterait de la faute qu'ils avaient commise, et qu'il ne négligerait pas comme eux de prendre toutes les précautions nécessaires sur le pas, la place et le rang ; que pour lui il s'assurerait de l'un et de l'autre. En effet, il envoya demander au duc s'il ne voulait pas en user avec lui comme Don Louis de Haro faisait avec les ambassadeurs de France. Le duc en convint aussitôt, de sorte que, pour ne point errer sur rien, les places furent marquées, et l'on demeura d'accord de tout avant le jour de l'audience.

Le comte de Monterey baisa la main du Roi et de la Reine. Il leur fit des compliments de la part de la ville de Saint-Jacques-de-Compostelle. Le marquis d'Astorga fit la même chose pour la ville d'Avila.

Dans ce temps-là, Don Francisco d'Agourto fut nommé par le Roi mestre de camp général de la cavalerie. L'envoyé extraordinaire d'Angleterre surprit toute la cour par la défense exacte qu'il fit à ses gens de ne laisser entrer chez lui aucun ecclésiastique ni aucun religieux.

La jeune Reine n'eut guère lieu, par les plaisirs qu'on lui procura pendant le carnaval, de s'apercevoir qu'elle était dans un temps de réjouissance. Ses meilleurs jours étaient d'aller à la chasse avec le Roi. Les trois derniers jours du carnaval on joua sur le théâtre du Buen-Retiro, lequel est fort beau, une comédie que l'on préparait depuis longtemps.

Le Roi et la Reine la virent le dimanche ; on la joua le lendemain pour tous les conseils, et le mardi pour les officiers de la ville.

Toute l'Espagne attendait avec une impatience extrême les remèdes que le nouveau ministre apporterait aux désordres qui s'étaient enracinés depuis longtemps dans la monarchie. Mais quelques bonnes intentions qu'il eût, il ne lui était pas aisé de les exécuter. L'épargne du Roi se trouvait épuisée, les particuliers ruinés, le prix de toutes les marchandises excessif, les embarras augmentés par la tolérance des magistrats et par la longueur du temps. On n'avait mis ordre à rien pendant le ministère de Don Juan, et depuis sa mort il semblait que l'on eût affecté d'abandonner les affaires.

Ajoutons à cela que le duc de Medina-Celi n'avait point encore eu d'emploi qui pût lui donner l'expérience nécessaire dans le gouvernement. Il était né et nourri dans le génie de Madrid, qui est si paresseux et si indolent, qu'on n'y termine presque jamais rien. Il avait même laissé le conseil maître de délibérer sur les affaires publiques, comme il le faisait avant son ministère ; il s'assujettissait à prendre sa consulte. Il forma aussi des Juntes pour les choses qu'il croyait difficiles.

Il en composa une, entre autres, où il fit entrer le connétable, l'amirante et le marquis d'Astorga, qui étaient tous trois conseillers d'État. On y mit encore trois théologiens, dont le confesseur du Roi était un, et trois conseillers du conseil du Roi, pour examiner avec lui l'affaire du président de Castille, sur laquelle le nonce faisait grand bruit. Le sujet en vint sur ce que M. Mellini, nonce, voulait présider

un chapitre de religieux appelés *Clericos minores*, qui allaient élire un Provincial. Le président souhaitait qu'un de ses amis fût nommé. Il savait que le nonce en favorisait un autre. Il prit le chemin le plus court, et, par un décret qu'il obtint du Roi, il lui envoya faire défense de présider dans cette assemblée. Sur ce qu'il n'obéit pas exactement, il le condamna à mille écus d'amende.

Le nonce souffrit avec beaucoup de ressentiment un traitement si extraordinaire. Il s'en plaignit au Pape ; Sa Sainteté en écrivit au Roi. Don Juan promit la révocation de l'amende, mais plusieurs embarras qui furent suivis de sa mort empêchèrent l'effet de cette promesse. Le Roi croyait que cette affaire était assoupie, parce qu'il avait écrit au Pape une lettre très soumise. Malgré cela le nonce, qui ne pouvait être apaisé par une simple lettre, renouvela cette querelle après la mort du prince. Il voyait que le Roi n'avait pas encore de premier ministre, il jugeait que le président de Castille n'en serait pas si bien soutenu. Il lui connaissait plusieurs ennemis, et savait que la Reine mère, entre autres, était la plus animée. Toutes ces considérations lui persuadèrent qu'il en obtiendrait sans peine une entière satisfaction.

Il prétendit donc qu'il devait perdre sa charge, et qu'il fallait qu'il allât à Rome se faire relever de la suspension qu'il avait encourue en l'an 1679. On refusa du côté de la cour de lui accorder ce qu'il demandait, et là-dessus il se plaignit fortement du Roi, disant qu'il exécutait mal ce qu'il avait promis au Pape par sa lettre.

Le duc de Medina-Celi, se trouvant dans le minis-

tère, voulut faire examiner les raisons du nonce et celles du président par une Junte. On alléguait en faveur de ce dernier qu'étant né Espagnol, le Roi ne pouvait l'abandonner au ressentiment du Pape, si dans le fond il ne l'avait pas mérité ; qu'il était bien vrai qu'il avait eu, en diverses occasions, une conduite assez irrégulière, mais aussi que sa charge était de celles que l'on ne perd pas sans des raisons de la dernière importance. Le premier ministre déclara qu'il garderait la charge de président du conseil des Indes et que Don Vincente Gonzaga en ferait toutes les fonctions. Il reçut avec beaucoup d'honnêteté l'offre que l'amirante de Castille lui fit de sa charge de grand écuyer, qui est ordinairement possédée par le favori ; il ne voulut pas l'accepter.

Il donna ordre à Don Gabriel de Quiñonez, secrétaire du conseil de guerre, de rendre ses comptes, dans l'espérance d'en tirer quelque argent, car on n'en avait jamais eu tant de besoin. Depuis que l'on eut publié la déclaration du Roi pour le rabais des monnaies, le commerce cessa entièrement ; les boutiques demeurèrent fermées, et le peuple était dans la dernière souffrance. Le duc faisait tout ce qu'il pouvait pour remédier à des maux si pressants. Il voulait faire battre de nouvelle monnaie et diminuer le prix de toutes les marchandises ; mais l'effet de ses bonnes intentions était d'une longue attente ; la misère publique augmentait tous les jours.

Là-dessus un homme d'affaires, nommé Marcos Dias, présenta un mémoire au duc par lequel il proposait un moyen sûr d'augmenter les revenus du Roi en soulageant le peuple. Il offrit de prouver que les échevins de la ville de Madrid, sous prétexte de

se rembourser de ce qu'ils avaient prêté au feu Roi, avaient levé des sommes très considérables dont ils n'avaient jamais rendu compte. Il proposait qu'on leur fît rendre ce surplus, afin d'en profiter et d'éviter même à l'avenir de semblables exactions. Le duc l'écouta, et lui dit que son avis était bon. Aussitôt Marcos Dias lui présenta un autre mémoire, par lequel il exposait que les droits du Roi étaient considérablement diminués, qu'il offrait de payer autant qu'il en recevait par le dernier bail ; de faire une avance de deux cent mille écus, un présent de cent mille écus au Roi, et de diminuer l'imposition des droits de la moitié de ce qu'ils montaient en l'année 1664, où ils étaient moindres d'un tiers que l'année présente. Il demandait pour cela que les rentes de l'Hôtel de ville de Madrid, dont le payement était assigné sur ce fonds, fussent réduites à cinq pour cent, au lieu qu'elles montaient jusqu'à huit. Mais il offrait encore de rembourser ceux qui ne voudraient pas porter cette diminution.

Il est naturel de croire qu'il savait assez bien son compte pour ne pas hasarder de perdre dans son marché, et il n'y aurait pas perdu aussi ; car les désordres et les voleries étaient alors si grands, qu'il n'entrait pas dans les coffres du Roi la neuvième partie du revenu de ses droits. Le duc, voyant où cela pouvait aller, conseilla à Marcos Dias de ne point sortir du palais, mais il voulait aller à Alcala et il en revint avec des vomissements de sang et des convulsions qui firent croire qu'il avait été empoisonné, car cette ouverture d'accommodement pour les affaires publiques chagrina quelques particuliers de considération qui faisaient leurs profits aux dépens du

souverain et du peuple. Ces personnes-là, pour détourner le coup, avaient écrit à Dias et l'avaient menacé que s'il continuait ses propositions, on le poignarderait indubitablement. Il demeura fort effrayé du péril qu'il courait, et d'ailleurs les échevins offraient de faire au Roi le même parti ; mais le duc trouvait qu'il y avait de la justice à le préférer et il refusa les autres. C'était sur toutes ces différentes choses qu'il lui dit de prendre garde à lui jusqu'à ce que le traité fût conclu. L'avis était salutaire s'il en eût profité ; mais comme il revenait d'Alcala à Madrid, il rencontra des gens masqués, qui lui donnèrent plusieurs coups avec des petits sacs pleins de sable, ce qui lui fit jeter beaucoup de sang par la bouche. La fièvre chaude l'ayant pris, il mourut le 1er avril. Le corrégidor et quelques autres officiers de ville étaient ceux qui s'étaient le plus animés contre lui, parce qu'il les avait éclairés de plus près. Ils voulurent cependant faire paraître quelques changements avantageux dans les affaires. et ils réduisirent les rentes de l'Hôtel de ville de huit à cinq pour cent. Il y eut encore quelques autres petits règlements de police, mais le duc ne laissa d'être fort touché d'avoir, par la mort de Dias, perdu l'occasion de servir utilement le Roi et de soulager le public.

Cependant le peuple, qui s'était flatté avec raison que, si la proposition de Dias avait lieu, l'abondance reviendrait à la place de la misère, ayant su sa maladie, s'assembla autour de sa maison et se mit à crier qu'on l'avait empoisonné, qu'il fallait éclaircir cette affaire parce qu'il ne souffrait qu'à cause de la bonne volonté qu'il avait pour eux. Ils ajoutèrent de

grandes menaces contre ceux qui s'opposaient à l'effet de ses avis si salutaires, et comme par hasard le Roi vint à passer dans son carrosse, une grande troupe se détacha de la foule, l'environna et le suivit en criant : *Viva el Rey, y muera el mal govierno !* Ce qui veut dire : Vive le Roi, et meure le mauvais gouvernement !

On eut une peine extrême à modérer les premiers mouvements de la fureur populaire ; elle augmenta beaucoup le jour que Dias mourut. Ils s'assemblèrent plus de six mille et coururent chez lui, se plaignant et pleurant amèrement. Chacun disait qu'on leur avait tué le seul homme qui leur voulût du bien. Ils accompagnèrent son corps lorsqu'on le porta en terre, de sorte que les rues étaient si pleines de monde que le Roi n'osa sortir, bien qu'il dût aller à une grande fête qui se célébrait aux Jésuites et où il avait fort envie de se rendre. Il demeura au palais, inquiet et chagrin, et entendait même de tous côtés le murmure qui était tel, et qui continua si fort pendant plusieurs jours, que l'on craignit une sédition. Il n'y a guère d'apparence qu'on l'eût évitée ailleurs, mais par bonheur ce n'étaient que des gens peu résolus et déjà matés par la misère dont ils se plaignaient. Tout se passa en vaines menaces et en injures contre plusieurs personnes de considération. Ces menaces ne firent point changer l'état des choses.

On déclara dans ce temps-là au nonce, par ordre de la cour, qu'on ne le laisserait jouir que des mêmes franchises dont l'ambassadeur d'Espagne jouissait à Rome. Ce fut encore un surcroît de chagrin pour lui. Mais l'action fut générale, et l'on fit savoir aux autres ministres étrangers qu'on ne leur

accorderait à l'avenir que les privilèges que leurs princes accordaient aux ambassadeurs de Sa Majesté Catholique, de manière qu'il n'eût à se plaindre que d'être traité comme tous les autres. Cette résolution se prit sur ce que, six alguazils de Corte passant devant la maison de l'ambassadeur de Venise, trois de ses estafiers les reconnurent et leur demandèrent pourquoi ils osaient passer dans leur quartier. Les alguazils leur répondirent des insolences. Les estafiers mirent l'épée à la main : les alguazils firent une décharge sur eux et les tuèrent sur la place. L'ambassadeur en fit de grandes plaintes : on lui promit une entière satisfaction ; mais, pour éviter de la faire, on trouva plus à propos de révoquer toutes les franchises.

Le Roi reçut des lettres du Vice-Roi de Naples, et témoigna beaucoup de joie en apprenant qu'il avait trouvé le moyen d'emprunter à des marchands génois trois cent mille écus, pour la levée de quatre mille hommes que l'on voulait envoyer dans le Milanais. Mais on demeura persuadé à la cour qu'ils ne seraient pas de longtemps en état de s'y rendre parce qu'il demandait un secours d'argent du côté de Madrid, et l'on en manquait sans exception pour toutes choses. Cela n'empêcha pas que l'on ne fît tout l'effort imaginable pour contribuer à la levée de ces quatre mille hommes, car on était fort inquiet du traité de Cazal ; on prétendait même que notre Roi avait achevé avec le duc de Mantoue ; on appréhendait qu'il ne se fût ouvert un chemin pour se rendre maître de l'Italie quand il le voudrait, et l'on était même persuadé qu'il y avait déjà envoyé une armée.

Les Génois leur avaient inspiré cette frayeur, et

elle avait passé chez les Vénitiens. Ceux-ci tirèrent des garnisons de Dalmatie des soldats pour les mettre dans leurs places de Lombardie dont ils firent rétablir quelques fortifications. L'Empereur de son côté n'était pas plus tranquille que les autres. Il envoya des troupes vers le Milanais pour le mettre à couvert ; plusieurs princes d'Italie se donnaient beaucoup de mouvement dans l'appréhension d'une rupture. Mais s'il y avait lieu d'en craindre une, c'était du côté de Biscaye, où les peuples de ce pays qui sont de l'obéissance d'Espagne ont presque toujours avec ceux de l'obéissance de France des différends tantôt sur la pêche, tantôt sur d'autres démêlés. Chacun s'approprie la rivière de Bidassoa. Ils vivent rarement en paix et venaient tout nouvellement de brûler des barques et de faire des prisonniers sur les Français. Notre ambassadeur fut chargé d'en demander justice, et il en parla souvent aux ministres, qui étaient sourds parce qu'ils le voulaient être. Ils le furent si fort en cette occasion, qu'il déclara enfin à Don Vincente Gonzaga que, le Roi son maître faisant marcher des troupes vers cette frontière, il lui serait plus aisé de tirer raison de l'insolence des Biscayens que du conseil d'Espagne ; qu'il s'agissait du repos de ses sujets, et qu'il allait faire en sorte de le leur procurer. Gonzaga écouta paisiblement M. de Villars, et lui dit ensuite qu'il était surpris qu'il s'adressât à lui, car il avait cessé d'être son commissaire ; que le marquis de Balbasez était nommé à sa place depuis un mois. L'ambassadeur témoigna que d'ordinaire ces sortes de changements ne se faisaient pas sans en avertir ceux qui s'y trouvaient intéressés, et qu'il n'en avait pas

même entendu parler. Don Vincente lui répliqua que Don Pedro Coloma avait été chargé de l'en informer, mais que, à la vérité, il avait un fonds de négligence qui ne se remarquait pas seulement dans cette occasion. Il ajouta là-dessus quelques particularités qui n'étaient pas obligeantes pour ce nouveau secrétaire d'État.

Don Pedro Fernandez del Campo, marquis de Mejorada, qui avait été secrétaire d'État et que le marquis de Valenzuela, favori, prit en aversion parce qu'il ne lui obéissait pas assez aveuglément, mourut du sensible chagrin qu'il ressentait de n'être pas dans l'exercice de sa charge, et de la voir toujours aux mains de Don Geronimo d'Eguya.

On augmenta dans le même temps le nombre des filles de la Reine. Le Roi y fit entrer la fille de la princesse Pio, celles de la connétable de Villaumbrosa, du marquis de Povar, du duc d'Hijar, Doña Eléonor de la maison de Zapata, la nièce de la duchesse de Terranova et mademoiselle de Lalain, qui était Flamande. Mais encore que ce fût là un témoignage de considération particulière que le Roi donnait à la jeune Reine, car ordinairement les Reines d'Espagne n'en ont pas tant, cela n'empêchait point que les peines de son esprit et les véritables chagrins que la camarera continuait de lui donner, ne fussent très sensibles. Don Melchior Navarra, qui avait été autrefois vice-chancelier d'Aragon, et que Don Juan exila à Cienpuzuelos, fut rappelé à l'instance de la Reine mère. On croyait même que le Roi lui voulait donner la charge de président de Castille, en cas qu'on l'ôtât à celui qui était brouillé avec le nonce.

Le Roi et la Reine se firent un plaisir d'aller entendre aux Jésuites une messe célébrée en langue chaldéenne par un prêtre de la ville de Mozul, l'ancienne Ninive. Après la messe, la Reine, qui souhaitait toujours d'apprendre des choses curieuses, fit venir ce prêtre, et, par le moyen d'un truchement, elle lui demanda plusieurs particularités, et entre autres si les femmes étaient aussi sévèrement gardées à Mozul qu'à Madrid. Cette question, qui n'avait rien de criminel, fut si mal expliquée au Roi par la duchesse de Terranova, qu'il en marqua pendant plusieurs jours de la froideur à la Reine. Cela n'empêcha pas que la Reine mère la vînt voir, et lui témoignât avec beaucoup de tendresse la part qu'elle prenait aux mauvais offices qu'on lui avait rendus. Elles allèrent ensemble à Sainte-Marie la Royale où l'on célébrait la béatification de Torribio Alfonso Mongrobejo, second archevêque de Lima. La musique de la chapelle s'y trouva. Leurs Majestés apprirent à leur retour que le grand archidiacre de Madrid était mort. La Reine mère témoigna qu'elle souhaitait que cette dignité fût remplie par une de ses créatures, et la jeune Reine proposa d'envoyer au cardinal Portocarrero pour la lui demander. Mais il n'était déjà plus temps. Le cardinal, pour prévenir toutes les sollicitations là-dessus, s'était hâté d'en gratifier Don Pedro Portecarrero, son neveu.

Pendant que ces petites choses se passaient, on apprit qu'une escadre de vaisseaux de France commandée par le marquis de Valbelle était allée devant l'île de Majorque pour demander au Vice-Roi des navires marchands que les corsaires majorquains avaient enlevés depuis la paix. M. de Valbelle avait

en main un ordre du Roi d'Espagne pour cette restitution. Le Vice-Roi ne voulut pas rendre ces prises. Il allégua que les particuliers qui les avaient faites les avaient aussitôt partagées ; qu'ils n'étaient pas tous Majorquains ; que les effets ne subsistaient plus ; qu'à son tour il demandait des dédommagements pour certaines hostilités qu'il prétendait que ces corsaires avaient souffertes. Valbelle fit encore quelques instances ; mais comme elles n'eurent pas d'effet, il déclara qu'il n'oublierait rien pour user du droit de représailles ; que les sujets du Roi d'Espagne qu'il trouverait pourraient s'en apercevoir ; qu'aussi bien le Roi son maître avait lieu de se plaindre du procédé que l'on tenait avec lui ; que plusieurs gouverneurs et Vice-Rois de la dépendance du Roi d'Espagne s'émancipaient à commettre des injustices contre les Français ; que c'était presque toujours inutilement qu'on en demandait raison, soit à eux, soit à Madrid ; que les conseils étaient remplis de gens qui avaient tenu la même conduite lorsqu'ils avaient occupé de semblables postes ; qu'ils n'osaient condamner et punir dans les autres les fautes qu'ils avaient commises eux-mêmes ; qu'ils étaient assurés que cela causait l'impunité et les malversations qui s'exerçaient ; en un mot, que l'on allait prendre les voies de fait.

De si redoutables menaces étaient bien propres à alarmer ceux à qui on les faisait ; mais on aime mieux souffrir les désordres qui arrivent par les exécutions militaires, que d'avoir la peine de rendre promptement justice sur les plaintes qu'on leur fait.

La jeune Reine alla le jour de l'Annonciation au monastère de l'Incarnation. L'ambassadrice de

France l'y accompagna : mais, bien qu'elle souhaitât de la pouvoir entretenir, elle n'en sut trouver le moment, et la vigilante camarera ne laissa point la Reine dans cette liberté. Au retour, elle servit neuf pauvres femmes à dîner, et leur donna à chacune un habit, et cinq pistoles dans une bourse ; ses filles d'honneur portaient les plats. La Reine mère fit la même cérémonie de son côté. Mais ce qui surprit fort la Reine, ce fut de trouver le soir dans la poche de sa robe un billet cacheté ; il y avait dessus :

Pour la Reine seule.

Elle hésita d'abord si elle devait l'ouvrir ; elle voulut ensuite le porter au Roi : néanmoins l'incertitude de ce qu'il pouvait contenir, et de la manière dont il prendrait la chose, l'obligea de l'ouvrir. Il était d'une écriture qui paraissait fort déguisée, et contenait ces mots en espagnol :

« *L'élévation suprême de Votre Majesté, et l'éloignement qui est entre nous, n'ont pu arracher de mon cœur la passion que vos admirables qualités y ont fait naître. Je vous adore, ma Reine, je meurs en vous adorant ; et j'ose dire que je ne suis pas indigne de vous adorer. Je vous vois, je soupire auprès de vous ; vous n'entendez point mes soupirs, vous ne connaissez point mes secrètes langueurs, vous ne tournez pas vos beaux yeux sur moi. Ah ! Madame, que l'on est malheureux d'être né sujet, quand on se sent les inclinations du plus grand Roi du monde !* »

La Reine demeura surprise et rêveuse ; elle ne

comprenait point qui pouvait être le téméraire assez hardi pour lui écrire en ces termes, et elle ne pouvait douter que ce billet n'eût été glissé dans sa poche par une de ces pauvres femmes qu'elle avait servies. Mais il était bien extraordinaire qu'un homme, qui apparemment devait être de grande qualité, confiât sa vie (car il n'y allait pas de moins) entre les mains d'une malheureuse telle qu'était celle qui avait pu approcher ce jour-là de la Reine. Il était vrai qu'elle avait été chez les religieuses de l'Incarnation ; et bien que quelques-unes d'elles eussent pu prendre cette commission, il n'y avait guère d'apparence, à cause des conséquences et des suites qui auraient été mortelles, si l'on s'en était aperçu. Elle pensait quelquefois que c'était peut-être une pièce que la camarera mayor lui jouait, pour voir l'usage qu'elle ferait de ce billet ; qu'elle en avertirait le Roi, et qu'elle tournerait mal la chose du monde la plus innocente. Dans ces différentes réflexions, elle jugea que le plus sûr était de s'en ouvrir à la Reine mère, et de prendre son avis. Elle alla le lendemain dîner avec elle, et ensuite elle lui montra la lettre, et la supplia de la garder, afin que si le Roi en savait quelque chose, elle eût la bonté de rendre témoignage de la vérité. Comme la Reine mère vit qu'elle s'en inquiétait, elle lui dit qu'il ne fallait pas se faire de la peine mal à propos, et que, de quelque part que vînt cette lettre, si le Roi s'en fâchait, elle lui en parlerait de manière à lui persuader la vérité : de sorte que la Reine la quitta plus tranquille, à cause de cette assurance. Ce jour-là était celui auquel la Reine achevait sa dix-huitième année. Elle reçut des compliments de tous les seigneurs et

de toutes les dames, qui lui firent aussi des présents, et particulièrement la Reine mère, qui lui envoya une parure de diamants et de turquoises ; il y eut le soir au palais un concert de musique française.

Ce fut dans ce même temps que l'envoyé de Brandebourg partit de Madrid, se plaignant et menaçant hautement de tout le ressentiment de son maître. Il était venu pour toucher plusieurs sommes importantes que l'Électeur avait prêtées au Roi d'Espagne : on l'avait amusé longtemps par des remises très ennuyantes. On lui donna ensuite une assignation pour toucher cinquante mille écus sur l'argent que l'on attendait des Indes, et quand la flotte fut arrivée, il se rendit à Séville ; mais son voyage n'eut aucun succès, parce qu'on avait mandé au président de la *Contratacion* de Séville de ne rien lui donner. Il revint donc à Madrid avec tout le chagrin que l'on peut s'imaginer, d'être traité avec si peu d'égards. Il renouvela ses instances, et on lui renouvela de nouvelles promesses, qui aboutirent toutes à le faire attendre très longtemps. Enfin, il se trouva si fatigué des continuels délais dont on se servait qu'il demanda une réponse positive, et il l'attendit encore plus qu'il n'avait résolu ; mais son maître en étant informé, il lui ordonna de prendre son audience de congé. Le duc de Medina-Celi voulut alors l'arrêter : il lui promit les cinquante mille écus dans quatre mois, et il les aurait peut-être attendus, mais qu'il ne voyait aucune apparence qu'on pût le satisfaire dans le temps marqué. Ainsi il refusa cette proposition. On lui offrit trente mille écus comptant ; il était sur le point de les accepter, quand on lui fit connaître qu'il les toucherait aussi

peu que le reste ; la colère le prit, il parla aux ministres en termes fort durs, et si libres, qu'il ne se contraignit sur rien ; il montra même à plusieurs personnes une lettre de l'Électeur de Brandebourg, pleine de fierté et de menaces très précises. On lui envoya, la veille qu'il partit, une chaîne en or de cent cinquantes pistoles, qu'il renvoya sur-le-champ à celui qui la lui avait envoyée de la part du Roi. On lui reporta le lendemain la même chaîne, mais il la rapporta lui-même au premier ministre, et lui dit qu'il aimait mieux dire qu'il l'avait perdue en chemin que d'accepter un présent si indigne de l'Électeur son maître.

D'un autre côté, le comte de Gubernatis, envoyé de Savoie, ayant connu que ses soins et ses sollicitations, depuis quatre ans, n'avançaient rien pour sa négociation, et que l'espérance qu'on lui donnait d'accorder aux ministres de M. le duc de Savoie les mêmes honneurs qu'ils reçoivent en France, était une illusion dont on l'amusait, sans avoir dessein d'en venir à l'effet, il se retira avec un chagrin d'autant plus grand que l'on n'avait pas voulu satisfaire au payement qu'il demandait des subsides qui étaient dus à son maître. Quelques autres envoyés partirent aussi dans un esprit peu différent, et ceux qui restèrent se plaignaient à leur tour du traitement qu'ils recevaient. Ce n'était pas seulement les étrangers qui paraissaient mécontents : les propres sujets du Roi d'Espagne n'étaient pas mieux, et le comte Balbo, avec plusieurs autres officiers milanais, s'en retournèrent en Italie sans avoir pu se faire payer de ce qui leur était dû, ni obtenir la récompense qu'ils demandaient. Il est vrai aussi que le Roi n'avait aucuns

fonds, que l'on n'avait pas encore diminué le prix des vivres, que les artisans et les gens de journée mouraient de faim, et que ceux que l'on croyait riches trouvaient fort souvent des billets chez eux, qui leur ordonnaient de porter de l'argent dans des endroits qu'on leur marquait, avec de grandes menaces de les assassiner s'ils y manquaient.

Il se passa une autre affaire sur laquelle toute la cour eut les yeux ouverts pendant assez de temps, et bien des personnes de la première considération s'y trouvèrent intéressées, par rapport au prince de Stillano et au comte de Monterey. Ce premier possédait la charge de président du conseil de Flandre à Madrid ; elle lui fut ôtée par Don Juan d'Autriche, et il la donna au comte de Monterey, lequel n'en prit pas possession. Le prétexte dont on se servit pour en dépouiller le prince de Stillano fut proprement une querelle cherchée exprès. Il avait été exilé ; on lui fit entendre sous main qu'il pouvait revenir à Madrid. Il donna dans le panneau, il y revint. Le Roi et Don Juan parurent fort irrités contre lui de ce qu'il avait contrevenu aux ordres de Sa Majesté, et pour l'en punir on envoya les provisions de sa charge au comte de Monterey, qui pour lors était en Catalogne, où il commandait l'armée ; mais après cette faveur, bien loin de le faire revenir, comme il l'espérait, on l'exila à son tour. La première chose qu'il fit, après avoir été rappelé à la cour, fut de demander à prêter le serment de sa charge ; le Roi lui permit de choisir une heure commode pour le recevoir, mais la Reine mère en ayant été avertie par Don Geronimo d'Eguya, elle empêcha le Roi de recevoir le serment du comte de Monterey, parce

qu'elle aimait le prince de Stillano, qui lui était tout dévoué. L'affaire demeura en cet état jusqu'au temps que le duc de Medina-Celi entra dans le ministère. Il assembla une Junte chez le cardinal Portocarrero, pour examiner les raisons de part et d'autre ; le cardinal y présidait. Il était assisté du confesseur du Roi, de celui de la Reine mère, de Don Benederto et de Don Pedro Gil del Faro ; ils firent savoir au prince de Stillano que, puisque le Roi avait disposé de sa charge en faveur du comte de Monterey, il n'y avaît point d'autre parti à prendre, qu'à se soumettre. Le prince répondit à cela que, par une ancienne loi de Castille, le Roi ne pouvait pas lui ôter sa charge sans lui faire faire son procès. La Junte se rassembla là-dessus, et conclut pour la seconde fois que c'était au Roi seul de disposer de cette charge ; et comme il avait toujours eu de l'inclination pour le comte, il décida à son avantage. Cependant, le prince de Stillano demeura outré ; la Reine mère ne fut pas non plus insensible au chagrin qui arrivait à l'un de ses meilleurs serviteurs ; et il resta persuadé, aussi bien que le reste de sa famille, qu'on ne lui pouvait rien reprocher que son véritable attachement pour cette princesse. Il continua de demander hautement qu'on lui fît son procès ; que, puisqu'on lui ôtait sa charge comme à un coupable, il fallait achever de le traiter en coupable, et le punir selon ses fautes. Tout le parti de la Reine mère entrait dans ses plaintes ; mais cela n'empêcha pas que le comte de Monterey ne demeurât pourvu de la charge. Il est vrai qu'à le regarder personnellement, il avait plus de mérite que le prince de Stillano, qu'il avait fort bien servi le Roi en Flandre dans le

temps qu'il en était gouverneur, et que ce temps était pour lors difficile. Il est bien fait de sa personne, et agréable ; il a de la capacité, et il faut ajouter encore à ses bonnes qualités l'alliance qui était entre le duc de Medina-Celi et lui : cela était d'une grande considération dans le temps où le duc faisait tout ce qu'il voulait à la cour. Par exemple, il fit nommer le marquis de la Laguna (1), son frère. Vice-Roi du Mexique, qui est une vice-royauté où l'on gagne des biens immenses en très peu de temps.

Le président du conseil de Castille reçut dans ce temps-là un bref du Pape, qui lui ordonnait d'aller à Rome rendre compte de la conduite qu'il avait tenue envers son nonce ; mais on demeura fort persuadé qu'il ne tiendrait pas à lui de n'y point obéir. On sut à Madrid que le visiteur général du royaume de Naples avait fait dire au duc de San Angelo, doyen du conseil collatéral, de sortir dans trois jours de Naples, et de se retirer à soixante milles. Il obéit, après avoir pris congé du Vice-Roi, et des personnes les plus considérables de la ville, et ensuite il s'en alla à Gaëte avec toute sa famille. Le Vice-Roi, paraissant dans ses intérêts, fut bien aise que la ville de Naples en écrivît au Roi d'Espagne avec beaucoup de zèle et d'affection. Le visiteur général, irrité de la voie que l'on avait prise, envoya ordre sur-le-champ au duc de Monte-Sardo son gendre, au duc della Regina son neveu, et à tous ses autres parents, de se retirer dans une heure. Le duc della Regina, étant élu de la ville, prétendait que l'on ne pouvait pas l'empêcher d'y demeurer ; il assembla ses amis,

(1) Voir la Liste des titres de Castille, *Laguna*.

et, après leur avoir représenté le tort qu'on lui faisait en particulier, il leur déclara que le visiteur voulait aussi les attaquer en général, en examinant rigoureusement la conduite des princes et des barons du royaume, quoiqu'ils eussent des privilèges pour les en exempter. On résolut dans cette assemblée d'en faire une autre le lendemain, pour qu'il s'y trouvât plus de monde ; et en effet ils y vinrent plus de soixante, et élurent entre eux le prince d'Otojano, de la maison de Médicis, le prince de Torella, de la maison Caraccioli, et le duc de Matalone, de la maison Caraffa. Ils allèrent trouver le Vice-Roi, et il s'engagea volontiers à parler au visiteur général, lequel lui répondit sèchement qu'il exécuterait les ordres qu'il avait reçus de Madrid : de manière que tous les seigneurs napolitains se trouvèrent dans une inquiétude et dans une peine extrêmes, et il y en avait plusieurs qui n'auraient souhaité qu'un chef capable d'une grande résolution.

Je dois dire, pour l'intelligence de ces Mémoires, que les ambassadeurs, et même les envoyés, avaient un certain droit à Madrid, qui les exemptait de payer aux portes de la ville le droit d'entrée pour toutes les choses qui étaient nécessaires pour leur maison. Cette coutume fut longtemps en usage ; mais comme on découvrit que quelques personnes étendaient le privilège plus loin qu'il ne le devait être, et que les intérêts du Roi en souffraient, le conseil jugea à propos de le convertir en une somme d'argent, qui, en effet, se paye aux ministres étrangers, et les *franquezas* sont abolies (c'est ainsi que l'on nommait ce droit). Il y en a encore un autre que l'on appelle la *immunidad del Barrio*, c'est-à-dire, que les ambas-

sadeurs ont une étendue marquée autour de leurs hôtels, dans laquelle la justice n'a point de ressort sans leur permission, et les alcades n'osent passer dans le quartier de l'ambassadeur avec des baguettes blanches, c'est la marque de leurs charges. Chaque ambassadeur est si jaloux de conserver ce privilège, qu'il y a eu des ministres étrangers assez rigoureux pour faire pendre à leur porte les alguazils qui n'y avaient pas eu d'égard ; on en comptait peu qui se fussent portés à cette extrémité ; mais au moins il y en avait eu plusieurs qui leur avaient fait donner cent coups de bâton.

Malgré le risque pour eux, et les conséquences que les infractions apportent, le corrégidor, accompagné de ses officiers, passa à midi dans le quartier de notre ambassadeur ; ils avaient tous leurs baguettes hautes, et comme on ne l'en avertit que lorsqu'ils furent retirés, il ne put faire autre chose que d'envoyer dire au corrégidor qu'il était surpris de son procédé, et qu'il se souvînt à l'avenir de ce qu'il lui devait. Il répondit qu'il avait ignoré, jusqu'à présent, que le quartier de l'ambassadeur s'étendît jusque dans le lieu où il avait passé, et qu'il suffisait qu'il en fût informé. Mais, malgré cette espèce de satisfaction, le même corrégidor, peu de jours après, revint encore, et passa devant l'hôtel de l'ambassadeur dans le temps qu'il était absent. Le marquis de Villars, l'ayant appris, s'en plaignit hautement.

Il attendit avec impatience ce qui serait décidé là-dessus, lorsqu'on lui apporta un ordre du Roi, par lequel il révoquait les privilèges de son quartier, prétendant qu'il n'était pas juste que l'ambassadeur de France fût traité plus favorablement à Madrid que

celui d'Espagne ne l'était à Paris. On disait à la cour que, dans cette grande ville, les officiers de la justice allaient quand ils le voulaient jusqu'à la porte de l'ambassadeur d'Espagne faire les fonctions de leurs charges ; que, dès l'année 1671, il y avait eu une déclaration pareille à celle-ci ; qu'en la renouvelant, ce n'était pas une nouveauté, et que depuis cette première déclaration, les ambassadeurs n'avaient joui de ce droit que par une tolérance que l'on ne voulait plus avoir.

M. de Villars répondit : qu'il devait trop de respect au Roi pour s'en éloigner jamais ; qu'il ne doutait point que le Roi son maître n'approuvât la proposition d'en user avec son ambassadeur comme il en usait avec celui d'Espagne, mais qu'il fallait mettre en ligne de compte les privilèges que ce ministre avait à la cour de France ; et que, pour parler au Roi et à la Reine, pour les voir, pour les accompagner, il n'était pas nécessaire qu'il demandât audience, ni des permissions, qui retardent toujours les affaires ; qu'il allait à la chasse avec le Roi ; qu'il assistait aux fêtes et aux cérémonies quand il le voulait ; qu'il lui était permis d'avoir six chevaux à son carrosse, de traverser ainsi tout Paris ; que l'ambassadrice allait dans le carrosse de la Reine ; qu'elle mangeait quelquefois avec elle ; qu'elle recevait plusieurs marques de distinction qui fournissaient beaucoup d'agrément dans le cours d'une ambassade ; qu'il fallait remarquer qu'il ne jouissait pas à Madrid de tous ces avantages ; et qu'enfin, il ferait savoir à son maître la déclaration de Sa Majesté Catholique. Il n'en pouvait avoir une prompte réponse à cause de l'éloignement, et il était naturel et de droit qu'en

attendant, on laissât les choses dans l'état où elles avaient toujours été ; mais le Roi d'Espagne donna un second décret, par lequel il était dit que Sa Majesté demeurait dans sa première résolution, et qu'il ôtait toutes les franchises et les immunités du quartier de l'ambassadeur de France, sans vouloir rien révoquer.

Ce qui était surprenant, c'est que M. de Villars, qui avait eu lieu de se promettre des distinctions avantageuses à cause de la Reine, fut en effet le seul distingué entre tous les ambassadeurs, pour lui ôter ses franchises ; les autres en jouirent à l'ordinaire, et cette affectation en était encore plus désobligeante.

Il ne manqua pas de donner avis à la cour de France de tout ce qui venait de se passer : le Roi n'y parut pas insensible, il témoigna qu'il voulait en avoir raison ; et Monsieur, souhaitant que rien ne pût aigrir les esprits de part et d'autre, en écrivit à la Reine sa fille pour lui marquer sa peine et son inquiétude. Il la conjurait de ne rien négliger auprès du Roi son mari, pour l'engager à faire ce que le Roi Très-Chrétien avait légitimement droit de prétendre. Elle avait ignoré jusque-là tout ce qui s'était passé, et elle en demeura aussi surprise qu'affligée. Elle ne manqua pas d'en parler au Roi dans l'esprit qu'il fallait, pour lui faire prendre d'autres résolutions ; mais il lui répondit assez froidement qu'il y avait déjà du temps que cette affaire était réglée, qu'il s'était dispensé de la lui dire pour quelques raisons. Elle le pressa de lui vouloir dire quelles pouvaient être ces raisons ; et après s'en être fort défendu, il se contenta de lui répondre : *Es que me quitaran este embaxador, y me embiaran otro gavacho.*

Ce qui veut dire dans notre langue :

« C'est qu'on m'ôtera cet ambassadeur, et que l'on m'enverra quelque autre aventurier. »

Il est aisé de juger que le Roi, parlant en ces termes, était non seulement prévenu contre le marquis de Villars, mais aussi contre tous ceux qu'on aurait pu lui envoyer. Quelques instances que la Reine pût lui faire pour l'obliger de remettre les choses dans le même état où elles avaient été, il ne le voulut pas, et agissait dans cette rencontre par un autre esprit que par le sien, sans faire réflexion, ni lui ni son conseil, que la France n'en demeurerait pas là. Mais ils sortirent de leur léthargie lorsqu'ils virent arriver, le 8 avril 1680, un courrier extraordinaire à M. de Villars. Ils eurent grand'peur qu'il ne s'agît d'une déclaration de guerre ; et les soupçons qu'ils avaient depuis longtemps du côté de l'Italie se réveillèrent vivement. Notre ambassadeur eut audience du duc de Medina-Celi : il lui exposa l'ordre qu'il avait reçu pour demander le rétablissement de ses franchises et de la juridiction de son quartier. Il lui représenta la dureté du procédé que l'on avait tenu, le peu de sujet qu'il y avait d'en user ainsi, et de le choisir parmi les autres pour le chagriner ; que le Roi son maître n'avait jamais souffert une injure saus la repousser ; qu'il était sensible à celle-ci, et qu'il en demandait une satisfaction publique.

Le duc allégua, comme on l'avait déjà fait, que, dès l'année 1671, le Roi d'Espagne avait résolu de ne plus laisser de franchises aux ambassadeurs, que le relâchement que le temps apporte à toutes choses était cause que peu à peu les ministres étrangers s'étaient remis dans leurs premiers droits, que ce

n'était pas une conséquence qui dût tenir lieu de loi ; et que, pour preuve que l'on n'avait point eu des intentions directes de le choquer, il l'assura qu'à l'avenir tous les autres ambassadeurs seraient traités comme lui.

Le marquis de Villars répondit qu'au lieu de trouver pour lui une satisfaction particulière dans cette conduite générale, il n'y voyait que de nouveaux sujets de plaintes ; que le droit naturel lui promettait que, dans la nouvelle alliance qui venait d'être contractée entre les deux couronnes, l'ambassadeur de l'une pourrait aisément mériter des grâces de l'autre, et même en attirer à ses amis ; mais que, bien loin, il ne leur procurait que des dégoûts, et que ce n'était pas là ce qu'il demandait ; qu'à l'égard de la déclaration de 1671, il n'avait pas eu lieu d'en prendre aucune connaissance, puisque, ayant été depuis près de quatre ans ambassadeur à Madrid, il avait joui de tous les privilèges qu'on voulait à présent lui retrancher, sous le prétexte de cette déclaration. Il ne se contenta pas d'avoir parlé fortement au premier ministre, il fit demander audience au Roi, et il l'eut aussitôt. Il lui présenta une lettre de créance expresse, pour régler cette affaire, et il lui dit tout ce qu'il devait pour l'engager à faire les réflexions nécessaires sur une chose qui pourrait avoir de fâcheuses suites. Il lui parla de la paix si nouvellement jurée, du mariage qu'il venait de contracter avec une princesse du sang de France, et du peu de sujet qu'il avait de vouloir chagriner le Roi Très-Chrétien ; qu'à la vérité, ce grand Roi ne croyait pas qu'il agît par son esprit, et que cette considération l'avait disposé à

recevoir la satisfaction qu'il avait lieu de se promettre de sa part.

Le Roi d'Espagne ne répondit à cela que par un *veremos*, comme il a coutume. Ensuite on délibéra au conseil sur ce qu'il fallait faire. Le conseil en donna sa consulte au premier ministre, et celui-ci au Roi, c'est l'usage. Il fut donc résolu que le marquis de los Balbasez, qui avait été nommé pour être commissaire de l'ambassadeur de France, ferait la satisfaction ; et en effet, il vint chez le marquis de Villars, il lui présenta un papier qu'il avait signé, dans lequel était contenu en ces termes très honnêtes et très affectueux : « Que le Roi d'Espagne avait donné les ordres nécessaires à son ambassadeur pour faire la réponse et toute la satisfaction que le Roi Très-Chrétien demandait par sa lettre, et qu'il venait l'assurer que le Roi son maître avait tant d'égards pour tous les motifs d'amitié qui unissaient Leurs Majestés, qu'il conservait à l'ambassadeur de France les privilèges et immunités de son quartier, et qu'il serait aussi payé du droit des franchises ; que s'il ne l'avait pas été jusqu'à présent, c'est qu'il avait négligé lui-même de le demander ; et que le Roi n'avait jamais eu le dessein de lui ôter. »

C'est une chose peu usitée dans les autres cours, que l'on commence des actions de cette qualité sans en avoir quelque sujet important, et qu'on les abandonne dans la suite avec une facilité que l'on peut en quelque façon attribuer à une grande faiblesse ; mais il est des endroits où cette conduite est plus ordinaire et plus autorisée qu'en d'autres, et la cour d'Espagne en est un. On était même persuadé que le dessein d'ôter les privilèges à l'ambassadeur

n'était venu aux ministres que par un certain esprit de chagrin, à cause que notre Roi avait fait dire au duc de Giovenazzo qu'il voulait bien lui donner à sa cour tous les avantages qui regardaient le caractère de l'ambassadeur d'Espagne, dont il était revêtu ; mais qu'il n'avait pas intention de lui laisser les libertés qu'il avait accordées aux autres. Il y avait un sujet particulier pour garder cette conduite avec lui ; et l'on savait assez que dans le temps qu'il était en qualité d'envoyé à la cour de Savoie, il s'était mêlé, sans aucun aveu, de faire des traités pour brûler les vaisseaux de Toulon et les magasins de Pignerol : de manière que le Roi ayant lieu de le regarder comme un ennemi particulier, il était naturel de lui dénier des faveurs que l'on ne donne qu'à ceux que l'on considère. Quoi qu'il en soit, si dans le fond on en eut de la peine à la cour d'Espagne, on ne la fit point paraître ; et pour ôter même à notre Roi un ambassadeur qui ne lui était pas agréable, on nomma aussitôt le marquis de la Fuente pour aller remplir sa place. La Reine témoigna une extrême satisfaction de voir l'affaire des franchises terminée comme elle l'avait souhaité.

Le Roi, qui l'aimait tendrement, malgré les ennemis secrets qui la desservaient auprès de lui, sachant qu'un de ses plus grands divertissements était d'aller quelquefois à la chasse, lui fit amener de très beaux chevaux d'Andalousie. Elle en choisit un fort fringant, et le monta ; mais elle ne fut pas plutôt dessus, qu'il commença de se cabrer ; et il était près de se renverser sur elle, lorsqu'elle tomba. Son pied, par malheur, se trouva engagé dans l'étrier ; le cheval, sentant cet embarras, ruait furieusement

et traînait la Reine avec le dernier péril de sa vie ; ce fut dans la cour du palais que cet accident arriva. Le Roi, qui le voyait de son balcon, se désespérait ; et la cour était toute remplie de personnes de qualité et de gardes ; mais on n'osait se hasarder d'aller secourir la Reine, parce qu'il n'est point permis à un homme de la toucher, et principalement au pied, à moins que ce ne soit le premier de ses *menins* qui lui met ses *chapins :* ce sont des espèces de sandales où les dames font entrer leurs souliers, et cela les hausse beaucoup. La Reine s'appuie aussi sur les menins, quand elle se promène, mais ce sont des enfants qui étaient trop petits pour la tirer du péril où elle était. Enfin deux cavaliers espagnols, dont l'un se nommait Don Louis de las Torres, et l'autre Don Jaime de Soto-Mayor, se résolurent à tout ce qui pouvait leur arriver de pis ; l'un saisit la bride du cheval et l'arrêta, l'autre prit promptement le pied de la Reine, l'ôta de l'étrier et se démit même le doigt en lui rendant ce service. Mais, sans s'arrêter un moment, ils sortirent, coururent chez eux, et firent vite seller des chevaux pour se dérober à la colère du Roi. Le jeune comte de Peñaranda, qui était leur ami, s'approcha de la Reine, et lui dit respectueusement que ceux qui venaient d'être assez heureux pour lui sauver la vie avaient tout à craindre, si elle n'avait la bonté de parler au Roi en leur faveur, parce qu'il n'était pas permis de la toucher, et très particulièrement au pied. Le Roi, qui était promptement descendu pour voir en quel état elle était, témoigna une joie extrême qu'elle ne fût point blessée, et il reçut très bien la prière qu'elle lui fit

pour ces généreux coupables. On envoya en diligence chez eux ; ils montaient déjà à cheval pour se sauver. La Reine les honora d'un présent, et depuis ce jour elle eut une considération particulière pour eux.

Il y avait peu que cet accident était arrivé à la jeune Reine, lorsqu'elle reçut un petit chagrin de la part du Roi. Elle avait une fort belle épagneule avec elle ; la petite bête se leva la nuit, et la Reine, inquiète de ce qu'elle ne revenait point, se leva aussi pour la chercher à tâtons. Le Roi, ne trouvant plus la Reine, se leva à son tour pour la chercher. Les voilà au milieu de la chambre sans lumière, allant d'un côté, allant de l'autre, et heurtant contre tout ce qu'ils trouvaient. Enfin, le Roi, impatient, demanda à la Reine pourquoi elle s'était levée ; la Reine lui répondit que c'était pour chercher son épagneule : « Comment, dit-il, pour une misérable petite chienne, le Roi et la Reine d'Espagne se lèvent ! » Dans son chagrin, il donna un coup de pied à la petite bête, qui était venue contre ses jambes, et il pensa la tuer. Aux cris qu'elle faisait, la Reine, qui l'aimait, ne put s'empêcher de la plaindre tout doucement, et elle vint se mettre au lit bien triste ; mais ni le Roi ni elle ne purent jamais la retrouver, et il fallut appeler les femmes de la Reine qui apportèrent de la lumière. Le lendemain, de très bonne heure, le Roi fut à la chasse seul, sans rien dire à la Reine. Cela l'inquiéta tout le jour, et elle en passa la plus grande partie appuyée contre les fenêtres de sa chambre, malgré la duchesse de Terranova, qui l'en empêchait d'ordinaire, lui disant : « Qu'il ne fallait pas qu'une Reine

d'Espagne regardât par les fenêtres. » Pour ce jour-là, elle voulait voir revenir le Roi, et aussitôt qu'il eut mis pied à terre, elle courut au-devant de lui jusqu'à moitié du degré, et elle se jeta à son col, avec cette liberté française qu'elle n'avait pas perdue. Il en fut charmé, et ne put s'empêcher de l'embrasser plusieurs fois, quoique ce ne soit point la coutume en ce pays-là, et qu'on ne salue les dames qu'en leur serrant les bras avec les mains. Il était dans une si belle humeur, qu'elle obtint pour le duc d'Ossone la liberté de revenir au palais, et d'exercer sa charge de grand écuyer.

La Junte qui avait été formée pour juger l'affaire d'entre M. le nonce et Don Juan de la Fuente y Guebarra, président de Castille, la jugea le 12 avril. Il fut exilé et dépouillé de sa charge. Le nonce demandait qu'on l'obligeât d'aller à Rome se faire relever de la suspension qu'il avait encourue ; mais on trouva que l'on en avait déjà assez fait contre lui. Bien des gens disaient que ces grands noms qu'il prenait n'étaient pas les siens, qu'il s'appelait Don Juan de Montesillo, et qu'il était simple gentilhomme de la province de Castille. Il avait fait ses études à Salamanque ; il devint ensuite chanoine de Tolède. Ses manières plurent fort à l'archevêque de Tolède, qui était pour lors le cardinal d'Aragon. Il goûta son esprit, et lui confia le soin de ses affaires ; il s'en acquitta fort bien ; cette raison l'engagea de le faire connaître, et de le recommander à Don Juan d'Autriche. Il eut le bonheur de lui plaire par sa souplesse et par la vivacité de son génie ; et soit que le prince eût des vues sur lui, ou qu'il ne songeât à l'avancer que pour s'acquitter de la parole qu'il en

avait donnée au cardinal, il le fit président de la chancellerie de Valladolid. Quelque temps après, le comte de Villaumbrosa, qui était président de Castille, étant mort, le prince mit Don Juan de la Fuente à sa place. A la vérité, il n'exerçait cette charge que par commission ; mais c'était toujours un très grand poste, et bien propre à lui attirer des envieux. Il en avait tant, en effet, que peu de personnes furent touchées de son malheur. On le regardait comme une des créatures de Don Juan ; et ceux qui cherchent toujours un objet à leur haine, n'ayant plus ce prince, avaient répandu la leur sur celui-ci. Le peuple l'accusait de tous ses maux ; il prétendait qu'il était la cause du rabais de la monnaie ; qu'étant dans une charge qui le rendait chef de la justice et de la police, il aurait bien pu, s'il avait voulu, chercher et trouver les moyens de soulager tant de différentes personnes, qui souffraient chacune selon leur condition.

Bien que la charge de président de Castille soit la première après celle du premier ministre, tout le monde n'avait pas un égal empressement de la remplir. Don Juan Ascensio, évêque d'Avila, que le Roi y nomma, et qui était pour lors à son évêché, la refusa. On lui envoya des ordres pour venir, et il supplia le duc de Medina-Celi de le laisser dans son diocèse. Il avait été religieux de la Merci et général de son ordre. Cependant, comme il est malaisé de résister aux volontés du Roi, particulièrement quand elles sont aussi avantageuses que celles-là, il obéit au second ordre qu'on lui envoya pour partir incessamment. C'était un homme d'esprit, mais il faut convenir que l'on ne peut avoir trop de capacité

pour exercer une charge aussi importante ; car le conseil de Castille règle toutes les affaires qui regardent le gouvernement des États de Castille. Il fut érigé en 1245 par saint Ferdinand, roi de Castille. Il est composé d'un président et de seize conseillers ; le président ne fait jamais de visites, et ne donne chez lui la main à personne. On appelle à ce conseil des chancelleries de Grenade et de Valladolid, et des audiences de Séville et de Galice, qui sont les quatre tribunaux où l'on juge par appel tous les procès qui ont été jugés par les corrégidors dans les villes, et par les alcades dans les villages. Quand le Roi parle du conseil de Castille, il le nomme simplement Notre Conseil.

On apprit avec un extrême chagrin à la cour que, le Vice-Roi de Naples ayant amassé avec des peines extraordinaires plus de deux cent mille écus, dont il avait même emprunté une partie, pour envoyer à Piombino, à Porto-Longone, à Orbitello, et aux autres places que le Roi d'Espagne a sur la côte de Toscane, l'argent ayant été embarqué dans une felouque, huit esclaves trouvèrent le moyen d'emmener la felouque. On envoya deux autres petits bâtiments et une galère pour les rattraper ; mais comme ils avaient beaucoup d'avance, ils ne purent les rejoindre, de sorte que le travail du marquis de los Velez aboutit à procurer la liberté de huit esclaves, et à les enrichir pour le reste de leur vie.

L'ambassadeur de Venise, voyant que celui de France était content sur le sujet des franchises et des immunités, redoubla d'instances pour qu'on lui fît justice des alguazils qui lui avaient tué deux estafiers. On lui fit satisfaction le 7 avril : l'alcade qui les con-

duisait fut banni, et les alguazils furent mis en prison, d'où ils ne sortirent qu'à sa prière.

Si le comte de Monterey eut une sensible joie d'être préféré au prince de Stillano pour la présidence de Flandre, il eut un sensible chagrin d'en voir plusieurs préférés à lui pour être conseillers d'État ; et, quelque désir qu'il fît paraître d'entrer dans ce nombre, il n'y put parvenir. Le Roi y nomma le duc d'Albuquerque, général de la mer ; le comte d'Oropeza, qui était jeune, et qui n'avait encore aucune dignité ; le marquis de los Velez, Vice-Roi de Naples ; le duc de Villahermosa, gouverneur de Flandre ; Don Melchior Navarra, qui avait été autrefois vice-chancelier d'Aragon ; le marquis de Mansera, mayordome mayor de la Reine mère, et l'inquisiteur général. On demeura persuadé que la Reine mère avait contribué à la nomination de plusieurs de ces seigneurs. Le conseil d'État fut institué en 1526 par Charles-Quint. On y examine le mérite et le service de ceux qui prétendent aux vice-royautés et à tous les autres grands emplois. On y règle les plus importantes affaires de la monarchie ; il n'y a point d'autre président que le Roi, et le nombre des conseillers n'est pas fixé.

Tout le monde demeura surpris que Don Carlos Ramirez de Arrellano eût été nommé président des finances le 8 avril, après avoir été longtemps lié et enfermé pour le dérèglement de son esprit. On l'établit à la place de Don Antoine de Monsalve. Personne ne comprenait par quelle raison le duc de Medina-Celi lui avait confié un poste de cette conséquence ; car on ne lui trouvait aucune des qualités nécessaires pour s'en bien acquitter, et il en avait plusieurs qui

devaient l'en exclure ; entre autres, il était gendre du corrégidor nommé Don Francisco de Herrera, lequel était mortellement haï du peuple : on prétendait même que ce n'était pas sans sujet, et qu'il avait beaucoup contribué à la misère effroyable qu'il souffrait. Le conseil des finances, qu'ils appellent *de Hazienda*, fut établi en 1602 par Philippe III. Il a inspection sur un tribunal appelé *Contaduria mayor*, créé par Philippe II en 1574.

Il arriva une chose au palais que je ne laisserai pas de dire, quoiqu'elle paraisse de peu de conséquence. La Reine avait deux perroquets, les plus jolis du monde ; elle les avait apportés de France, et elle les aimait beaucoup. La vieille duchesse de Terranova crut faire une bonne œuvre de les tuer, parce qu'ils ne savaient que parler français. Un jour que la Reine était allée à la promenade, et que la duchesse, pour éviter de la suivre et faire son coup, avait feint une légère indisposition, elle demanda les deux perroquets à celle qui en avait le soin, et sans autre façon, dès qu'elle les eut, elle leur tordit le col, quelque prière que cette femme pût lui faire pour qu'elle ne les tuât point. Ce fut une grande affliction parmi les Françaises qui servaient la Reine ; dès qu'elle fut rentrée dans son appartement, elle commanda qu'on lui apportât ses perroquets et ses chiens, comme elle faisait toujours pendant que le Roi n'y était pas, car il ne pouvait souffrir tous ces petits animaux, parce qu'ils venaient de France ; et lorsqu'il les voyait, il disait : *Fuera, fuera, perros franceses !* ce qui veut dire : Dehors, dehors, chiens français ! Toutes les femmes de la Reine, au lieu d'aller quérir ce qu'elle deman-

dait, s'entre-regardaient et restaient immobiles, sans oser lui rien dire ; mais enfin, après un assez long silence, une d'entre elles lui rendit compte de l'exécution que la camarera en avait faite. Elle en eut beaucoup de chagrin, quoiqu'elle ne le témoignât point ; mais lorsque la duchesse entra dans sa chambre, et que, selon la coutume, elle vint pour lui baiser la main, la Reine, sans lui dire une seule parole, lui donna deux soufflets à tour de bras. Il n'a jamais été une surprise pareille, ni une rage semblable à celle dont cette duchesse fut agitée : car elle était la plus glorieuse femme du monde, et qui le portait le plus haut. Elle avait, comme je l'ai déjà marqué, un royaume dans le Mexique, et se voir souffleter par une jeune Reine, qu'elle avait traitée jusqu'alors comme une enfant, cela ne lui parut point supportable. Elle se retira, en disant toutes les impertinences que son désespoir lui suggéra. Elle assembla ses parents, ses amis, et plus de quatre cents dames. Avec ce nombreux cortège, elle fut dans l'appartement du Roi lui demander justice de l'outrage qu'elle prétendait avoir reçu de la Reine ; elle faisait tant de bruit, et répandait tant de larmes, qu'il voulut bien en venir parler à la Reine ; et comme il lui représentait le rang que la camarera mayor tenait, la Reine l'interrompit et lui dit sans s'embarrasser : *Señor, estos es un antojo.*

Ce peu de mots changea la face des choses ; le Roi l'embrassa avec mille témoignages de joie ; il ajouta qu'elle avait très bien fait, et que si deux soufflets ne suffisaient pas pour la satisfaire, il consentait qu'elle en donnât encore deux douzaines à la duchesse. C'est que *antojo* signifie une envie, et

comme on est convaincu, par une longue expérience, que si les reines en ce pays-là n'ont pas ce qu'elles souhaitent, et ne font pas ce qu'elles veulent, il leur arrive malheur, le Roi, malgré son amitié pour la duchesse, approuva l'action de la Reine, de manière qu'elle lui dit pour toute satisfaction :

Cailla os, estas bofetades son hijas del antojo.

La Reine eut l'adresse de ne point témoigner, dans la suite, qu'elle savait la mort de ses perroquets, afin que le Roi n'eût pas lieu de croire que l'*antojo* de souffleter la vieille venait de son ressentiment.

Le marquis de Villamanrique obtint la vice-royauté du Pérou, qui est extrêmement considérable, par le moyen d'une belle dame, dont le duc de Medina-Celi était fort touché.

Le Roi, la Reine et la Reine mère allèrent ensemble à Buen-Retiro passer les jours de la semaine sainte. Le Roi témoigna, après Pâques, qu'il avait envie d'aller à Aranjuez, comme c'était la coutume de tout temps ; mais la Reine mère, qui ne voulait pas s'éloigner de Madrid, parce qu'on y fait toutes les affaires, que les conseils n'en sortent jamais, et que le seul voisinage de Tolède, où elle avait été retenue malgré elle, lui faisait horreur, fit naître tant d'obstacles, que le Roi changea de dessein, demeura très peu au Buen-Retiro, et fut passer quatre jours à l'Escurial. Il ne voulut être accompagné que du duc de Medina-Celi, du premier écuyer, d'un secrétaire d'État, d'un gentilhomme de la chambre et d'un mayordome. Le lendemain qu'il fut arrivé, la Reine lui écrivit une lettre fort tendre, et lui envoya

une bague de diamants. Il lui envoya à son tour un chapelet de bois de calambour, garni de diamants, dans un petit coffre de filigrane d'or, où il avait mis un billet qui contenait ces mots : « Madame, il fait grand vent, et j'ai tué six loups. »

Lorsqu'il fut de retour à Madrid, le désir d'aller à Aranjuez lui reprit ; l'usage était établi, depuis Philippe II, que les rois d'Espagne allaient, quelque temps après Pâques, à cette belle maison. Cela est marqué dans l'étiquette du palais, et cette étiquette est une règle que l'on suit toujours. On y trouve toutes les cérémonies qui se doivent observer ; les habits que le Roi et la Reine doivent porter ; les temps pour aller aux maisons royales, combien il y faut demeurer ; les jours pour tenir chapelle, ceux pour les courses de taureaux et pour les joutes qu'ils appellent *juego de cañas ;* l'heure à laquelle Leurs Majestés se couchent et se lèvent, et mille autres choses semblables. Cependant il y avait si peu d'argent, qu'il fallut que le Roi restât à Madrid ; et, pour excuser une chose si extraordinaire, on fit sonner bien haut que la petite vérole était proche d'Aranjuez ; et qu'étant situé sur le chemin de Malaga où la peste avait été, et où elle pouvait être encore, Sa Majesté ne voulait pas se hasarder d'y aller.

On apprit avec chagrin, le 1er de mai, que les pêcheurs de Fontarabie et ceux d'Hendaye avaient eu querelle pour la pêche de la rivière de Bidassoa, qui sépare les deux royaumes. Ils se battirent, et il y en eut plusieurs tués de part et d'autre ; mais on fut très fâché que le gouverneur de Fontarabie, au lieu de les envoyer séparer, eût fait tirer le canon

sur les Français, et fait ruiner quelques maisons d'Hendaye : de sorte que, pour éviter les suites qui auraient pu être dangereuses, on lui manda de faire réparer les maisons abattues et de faire aux pêcheurs français toute la satisfaction possible. Notre ambassadeur témoigna qu'il écrirait au Roi son maître la bonne manière dont on avait pris cette affaire à la cour.

Le confesseur du Roi fut sur le point d'être renvoyé vers les premiers jours du mois de mai. Le duc de Medina-Celi avait destiné cette place au Père Bayona, professeur de l'Université d'Alcala. Il était persuadé qu'il pouvait compter sur lui, et le Roi l'avait agréé. On voulait donner au Père François de Relux l'évêché de Plazencia, pour l'éloigner au moins sous un prétexte honnête ; mais il remua toutes les puissances afin de rester, et il déclara qu'il refuserait l'évêché ; que si le Roi le changeait, il se plaindrait partout du premier ministre ; et, bien que le duc de Medina-Celi ne l'aimât point à cause de l'autorité qu'il avait prise sur l'esprit du Roi, auquel il donnait des scrupules, qu'il faisait servir à ses vues particulières ; et que, d'ailleurs, ce Père fût d'un accès difficile, il se trouva dans l'obligation de le laisser en repos. Mais on jugea qu'il aurait été de la prudence de ne pas faire voir les intentions qu'il avait contre lui, et qu'il y allait de son autorité de les faire réussir, parce que la mauvaise volonté qui n'a point d'effet nous attire des ennemis et nous livre au mépris de ceux qui nous croient trop faibles ; de plus, il laissait, en la personne du confesseur, un homme auprès du Roi, qui allait assurément lui devenir contraire, et ce n'était pas le

seul qu'il avait lieu d'appréhender. La camarera mayor et Don Geronimo d'Eguya continuaient de posséder les bonnes grâces du Roi ; ils l'entretenaient quand ils voulaient, leurs charges leur fournissaient toujours des occasions de lui parler, qu'ils ne négligeaient jamais. C'était donc là une espèce de triumvirat, qui pouvait bien quelque jour saper la puissance du premier ministre. Il voyait assez ce qu'il devait craindre là-dessus, et cela troublait même son repos ; il aurait souhaité de nuire à d'Eguya, mais il s'affermissait tous les jours, et la mort de Don Pedro Fernandez del Campo lui avait laissé l'entière possession d'une charge qu'il n'avait exercée jusque-là que par commission. Il obtint aussi une place de conseiller à la chambre des Indes ; et, lorsque le duc voulut faire quelque tentative pour l'éloigner des affaires, il reconnut que l'inclination du Roi prévalait sur tout ce qu'il pouvait lui en dire, et qu'il était persuadé que d'Eguya lui était fidèle et nécessaire. La duchesse de Terranova, aussi bien que le confesseur, entretenaient Sa Majesté dans cette opinion, de manière qu'ils se rendaient les uns aux autres de bons offices réciproques, et c'était un moyen sûr et facile de se maintenir.

Depuis le soir où la camarera mayor fut souffletée de la Reine, elle jugea, après de longues réflexions, que si elle continuait de tenir une conduite aussi rigoureuse que celle qu'elle avait eue jusqu'alors auprès de cette jeune princesse, il n'y aurait plus de retour pour elle dans son esprit ; elle savait encore que la Reine mère désapprouvait son procédé avec la Reine ; qu'elle en avait même parlé plusieurs

fois au Roi son fils ; qu'elle lui avait dit que la différence était si grande entre les coutumes de France et celles d'Espagne, que c'était une nécessité d'entrer dans cette considération pour ne pas accabler une jeune princesse dont l'âge, la douceur et les manières méritaient des égards particuliers. La camarera se crut perdue si elle ne s'adoucissait, et ces considérations l'engagèrent à prendre un air plus traitable et à entrer adroitement dans les chagrins de la Reine, en lui découvrant l'humeur du Roi, et les moyens de lui plaire ; elle affectait, lorsqu'il paraissait fâché, de travailler à l'adoucir, et comme la Reine était bonne et franche, elle se persuadait sans peine que la duchesse avait pris de meilleures dispositions, et elle en vint jusqu'à croire qu'elle la servait utilement. Tout le monde ne le pensait pas comme Sa Majesté. On savait fort bien que cette vieille était plutôt capable de jeter de l'huile sur le feu que de travailler à l'éteindre. Une preuve incontestable de cela, c'étaient toutes les impressions qu'elle avait mises dans l'esprit du Roi contre les Français, et jusqu'aux moindres choses qui viennent de France ; car, ainsi que je l'ai déjà dit, la Reine n'osait même caresser devant lui les petits chiens qu'elle avait apportés avec elle, et les deux perroquets ne furent tués qu'à cause qu'ils parlaient français. Le Roi avait de la peine quand il passait un Français dans la cour du palais, lorsque la Reine le regardait, bien que ce fût au travers des vitres et des jalousies de sa chambre.

Comme elle allait un jour à Notre-Dame d'Atocha, un pauvre insensé, qui était Français, approcha de son carrosse et lui demanda l'aumône ; le Roi en

témoigna une si violente colère, que l'on craignit qu'il ne fît tuer sur-le-champ ce pauvre malheureux. La camarera, officieusement, conseilla à la Reine de le faire sortir promptement de Madrid ; mais si la duchesse n'avait pas fasciné les yeux du Roi, la Reine n'aurait point été exposée à ces chagrins, qui lui arrivaient souvent.

Cette vérité était si constante, qu'un jour que Leurs Majestés passaient ensemble dans la ville, deux gentilshommes de l'ambassadeur de Hollande les ayant rencontrées, ils ne manquèrent pas, par respect, de faire arrêter leur carrosse, et de les saluer comme ils le devaient. Ils étaient du côté de la Reine, et vêtus à la française. Il n'en fallut pas davantage pour altérer le sang de la camarera. Elle chargea un garde de leur aller demander qui ils étaient, d'où ils venaient, où ils allaient, ce qu'ils faisaient à Madrid. Et sur ce qu'ils répondirent qu'ils étaient Hollandais à la suite de l'ambassadeur, elle crut que c'était une supposition, ou du moins elle feignit de le croire, pour avoir lieu de faire valoir ses soins et son zèle auprès du Roi. De sorte qu'elle envoya s'en éclaircir avec l'ambassadeur même, et lorsqu'elle en fut certaine, elle y renvoya encore, pour leur dire qu'ils ne fussent jamais si hardis, quand ils rencontreraient Leurs Majestés, de se ranger du côté de la Reine, de la saluer, ni de la regarder.

Cependant, après avoir tenu cette conduite-là, voyant à l'air froid et sérieux de la Reine qu'elle en était informée, elle croyait tout effacer de son esprit, parce qu'elle envoyait souvent chez l'ambassadeur de France, et lui mandait qu'elle avait de la peine de ce qu'il venait si peu au palais. Elle s'en expli-

quait dans les mêmes termes avec l'ambassadrice : elle lui disait qu'elle aurait le plus grand plaisir du monde qu'ils vissent plus souvent une jeune Reine qui s'ennuyait peut-être, et qui se divertirait assurément avec des personnes de leur mérite, et qui étaient de son pays. Cela ne faisait point changer de conduite au marquis de Villars, il savait trop à quoi s'en tenir ; mais à l'égard de l'ambassadrice, il ne se passait guère de jour qu'elle n'allât chez la Reine, soit à la suite de la Reine mère, ou toute seule. Malgré son assiduité, elle trouvait rarement les moyens de l'entretenir en particulier ; elle en était empêchée par la présence des dames espagnoles, qui venaient faire leur cour, ou par le Roi même qui passait à tout moment de son appartement dans celui de la Reine, car c'est la coutume qu'aussitôt qu'il paraît, toutes les femmes qui sont dans sa chambre en sortent.

Sans compter la gêne de cette extraordinaire solitude, la Reine avait encore ses autres chagrins ; et c'en était un auquel son bon cœur, généreux et naturellement libéral, était fort sensible, de se trouver absolument sans argent. Elle avait passé six mois entiers sans en avoir pour aucun de ses menus plaisirs, et elle avait été obligée d'en emprunter pour les choses qui lui étaient indispensablement nécessaires, et pour nourrir le peu de chevaux qu'elle avait amenés de France, qui lui étaient devenus fort inutiles, parce qu'elle n'avait pas la permission de les monter ; il lui fallait aussi de l'argent pour renvoyer quelques-unes de ses femmes, qui ne s'accommodaient pas des manières d'Espagne, et que l'on n'y pouvait souffrir. Le peu d'officiers qu'elle

avait eu la liberté d'amener avec elle furent congédiés ; et jusqu'à son chirurgien, qui avait acheté sa charge et fait le voyage à ses dépens, tout partit, et laissa cette jeune Reine dans un redoublement de peines de n'être pas la maîtresse de les retenir, ou de leur faire tout le bien qu'elle aurait voulu. On lui assigna le 15 de mai cinq cents pistoles par mois, et c'était moins que rien, parce qu'il y avait six mois qu'elle empruntait de l'argent, et que de cette modique somme il en fallait retrancher deux cents pistoles par mois, pour je ne sais quelles aumônes et libéralités que les Reines d'Espagne ont coutume de faire ; mais on n'avait point encore donné ordre aux monnaies, ni réglé le prix des vivres, et tout était dans une disette et dans une souffrance qui augmentaient chaque jour. Il y avait six mois qu'il n'avait plu ; cela contribuait à faire renchérir le blé, de sorte que le peuple était comme aux derniers abois ; et quand on aurait assigné davantage à la Reine, il aurait été impossible de le lui payer ; l'or et l'argent étaient si rares qu'il n'en paraissait plus du tout.

L'évêque d'Avila, étant arrivé à Madrid, prit possession de la charge de président de Castille, et le premier de ses soins alla au soulagement du peuple. Pour y parvenir plus aisément, il entra dans le détail plus particulier qu'il put, et il découvrit bientôt que les gros monopoles et l'envie insatiable du gain, dont tous les magistrats étaient possédés, causaient en partie tant de désordres. Il apprit que jusqu'à des conseillers du conseil royal faisaient tenir par quelques-unes de leurs créatures le parti de la viande, et que c'était la même chose pour le cho-

colat, l'huile, le charbon et les autres denrées nécessaires à la vie ; que les régidors et les corrégidors de la maison de ville friponnaient sur le blé, et par conséquent faisaient renchérir le pain de la moitié plus que son prix ordinaire ; mais il ne pouvait travailler seul à tant d'abus. Il en parla au duc de Medina-Celi, duquel il se promettait du secours et de la protection ; cependant, soit qu'il eût autre chose dans l'esprit, ou qu'il ne voulût rien changer à la forme du gouvernement, il ne répondit point au zèle du président ; et comme il reconnut qu'en agissant de son chef, toute la haine de ceux qu'il ferait châtier tomberait sur lui, il ne voulut pas se sacrifier tout seul pour le bien de sa patrie. Il se souvenait que dans le temps de la Régence, un évêque, président comme lui, ayant voulu entreprendre de réprimer les abus, avait été empoisonné par les magistrats.

Cependant, toute chose sans exception continuait d'être d'une cherté hors de prix, et l'argent était si rare qu'il semblait qu'il était fondu. Je voyais recevoir à ma parente jusqu'à trois mille écus en petites pièces de *vellon* et en *ochavos*, qui étaient une misérable monnaie de cuivre, pour la plupart fausse ; encore se trouvait-on heureux d'en avoir dans cette disette générale. Mais une chose que je dois dire à la louange de l'Espagne, c'est que, les finances y étant dans l'état où je les représente, le Roi ne laissait pas de payer exactement des pensions à des personnes étrangères, parce qu'il s'y croyait obligé d'honneur, et il y en avait assurément qui n'étaient pas trop petites. Je connaissais une dame à laquelle il donnait huit mille écus, qui lui ont toujours été payés, dans les temps les plus difficiles.

Les maçons, qui mouraient de faim, se mirent à voler et à tuer, étant autorisés dans ces désordres par le peu de soin que l'on prend de punir les meurtriers, et par l'affection particulière que les juges témoignent pour les naturels du pays. Ces maçons, dis-je, qui sont en grand nombre à Madrid, s'assemblèrent dans un quartier des plus reculés de la ville, et ils résolurent d'entrer à main armée chez quelques-uns des magistrats, de piller leurs maisons, parce qu'ils les accusaient d'une partie du désordre des affaires présentes, et s'ils les trouvaient, de les égorger devant tout le monde, pour faire un exemple. Mais comme ce complot n'était fait que par une troupe mutinée, et que pas un d'eux n'en voulait être le chef, ils ne poussèrent pas plus loin leurs mauvais desseins, et chacun retourna à son travail ordinaire, sans qu'on leur dît rien de s'être ainsi assemblés tumultuairement. Voici l'effet que cette tolérance produisit :

Les cordonniers, ayant su vers la mi-mai que l'on venait de régler le prix des souliers, présentèrent une requête au nouveau président de Castille, par laquelle ils lui exposaient respectueusement leurs raisons, faisant voir qu'ils ne pouvaient diminuer le prix des souliers, tant que le cuir serait aussi cher qu'il l'était ; il les renvoya devant le président de la chambre des alcades. Ils formèrent entre eux une espèce de corps pour aller le trouver avec plus d'apparat ; mais celui-ci, qui n'était pas naturellement de belle humeur, se mit fort en colère de les voir en si grand nombre, il les menaça de la prison, il leur dit que s'ils avaient autant de pouvoir que de mauvaise volonté, on aurait tout à craindre, parce

qu'ils étaient des séditieux. Ils répliquèrent quelques paroles ; et n'étant pas les plus forts, ils allèrent en corps chercher leurs compagnons et leurs amis, et se rendirent tous dans la cour du palais. Ils coururent sous les fenêtres de la chambre du Roi, et se mirent à crier de toute leur force ce qu'ils crient lorsqu'ils se plaignent du gouvernement : *Viva el Rey, y muera el mal govierno !*

Aussitôt que le Roi les entendit, il s'approcha de la fenêtre, et demeura surpris de voir une si grande populace : car il s'était joint à leur troupe toute sorte d'autres gens. Le Roi envoya en diligence quérir le président de Castille, qui s'arrêta avec eux, et leur promit une entière satisfaction. Il ajouta qu'il n'était pas du respect qu'ils devaient à Sa Majesté de lui venir demander justice avec tant de bruit, et que s'ils voulaient le suivre chez lui, il allait les contenter. Ils y allèrent promptement, et il leur permit de vendre les souliers autant qu'ils faisaient avant l'ordonnance. Ils se retiraient fort satisfaits, quand ils rencontrèrent le président des alcades, qui, n'étant point informé de ce qui venait de se passer, et ne songeant pas qu'il avait affaire à des mutins, les arrêta pour leur dire des injures et les menacer. Alors l'impatience leur prit : ils mirent l'épée à la main pour le tuer, et ils le poursuivirent si vigoureusement, que jamais homme n'a eu tant de peur. Il ne leur serait pas échappé, sans que la fureur les troublait à tel point qu'elle les empêcha de remarquer qu'il s'était sauvé dans une petite porte qu'il avait fermée sur lui ; et sa crainte fut si grande, qu'il en tomba dangereusement malade. Après qu'ils l'eurent cherché de tous côtés, ils s'en

allaient chez eux lorsqu'ils virent venir le président de Castille : ils l'entourèrent brusquement, et jurèrent qu'ils ne le laisseraient pas passer qu'il n'eût signé la permission qu'il leur avait donnée de vendre les souliers le prix ordinaire. Il fit sur-le-champ tout ce qu'ils voulaient, et sans tarder ils prirent des tambours et des trompettes pour publier et afficher cette permission dans toutes les places publiques. On laissa passer leur premier feu, mais ensuite on en arrêta plusieurs, de ceux qui avaient paru les plus séditieux. Il est vrai qu'on proposa, pour punir le peuple, de défendre aux gens de métier de porter l'épée et l'habit noir de soie avec la golille ; on voulut même que la défense s'étendît sur ceux qui n'étaient pas titrés, et qu'ils ne pussent avoir de carrosse ; mais on n'osa l'entreprendre, parce que l'on jugea bien que le règlement serait trop difficile à exécuter.

Le Vice-Roi de Naples eut le dernier chagrin de l'argent que les huit esclaves avaient volé : il fut obligé d'en chercher d'autre, et ce n'était pas une chose trop aisée à trouver, dans un lieu où l'on voyait tous les jours impôts sur impôts. Les bandits de ce pays-là avaient fait une espèce de suspension d'armes. Ils espéraient que le Roi leur donnerait une amnistie générale, en faveur de son mariage ; mais lorsqu'ils virent que l'on n'en parlait point, et que l'on essayait même de prendre leur capitaine Mattheo Tango, lequel était revenu de sa course de mer, ils se rassemblèrent au nombre de trois mille, pillèrent et ravagèrent tout ce qu'ils trouvèrent dans la campagne, et l'on ne parlait partout que des désordres qu'ils commettaient.

La Reine mère, qui était toujours au Buen-Retiro, et qui cherchait à gagner l'affection du peuple, donna trois comédies mêlées de musique, qu'on représenta sur un théâtre dans la plaça Mayor, afin que beaucoup de monde pût en avoir le plaisir sans qu'il en coûtât rien. Les comédiens jouèrent trois jours de suite, et la foule fut si grande, que l'on s'y tuait. Le public paraissait assez content de ce spectacle ; car on les aime plus en Espagne qu'en aucun lieu du monde ; et ce qui aidait à soutenir la joie, c'est que le duc de Medina-Cela laissait concevoir de grandes espérances de son ministère. On s'en promettait du repos et un prompt remède aux maux présents, sans compter que ses intentions étaient bonnes. Il avait pour ami Don Vincente Gonzafia, qui était très capable de le conseiller et de lui donner tous les expédients nécessaires pour la réussite de ses desseins ; mais l'exécution ne laissait pas d'en être très difficile. Il fallait de la sévérité, chagriner les uns, punir les autres, renverser beaucoup de choses établies, se donner du mouvement et de l'application : ce n'était pas là le génie du duc ; sa douceur et sa bonté naturelle s'accordaient mal avec l'esprit qu'il fallait prendre dans ces rencontres. Il en vint même à sentir quelque peine que Don Vincente, qui le pressait de prendre une résolution ferme et de la soutenir avec vigueur, eût lieu de remarquer sa faiblesse. Pour se délivrer d'un surveillant rigide et un peu dur, il lui donna le gouvernement (c'est le terme usité) du Conseil des Indes, à la condition que le duc en serait toujours le président ; mais ils avaient autant de gages l'un que l'autre. Alors Don Vincente ne songea plus qu'à

remplir les devoirs de sa nouvelle charge, et l'on ne douta point qu'il ne l'exerçât dignement, car son esprit, son âge et son expérience le faisaient regarder comme un des premiers du Conseil.

Cependant, bien des personnes de mérite et de naissance eurent du chagrin de voir que le duc lui avait ôté sa confiance ; on avait espéré qu'ils travailleraient ensemble au règlement de la monnaie : la bonne avait été diminuée, comme je l'ai déjà dit, et la fausse continuait d'avoir son cours ordinaire. On résolut donc de l'ôter tout à fait du commerce, et l'on publia un édit le 24 de mai 1680, par lequel le Roi supprimait toute la monnaie de cuivre qui avait eu cours depuis plusieurs années, ordonnant de la porter dix jours après à des bureaux établis dans toutes les places de Madrid, où l'on donnerait en échange des billets payables dans six mois. Mais il se trouva un grand inconvénient dans l'exécution de ce projet, parce que, dans les deux Castilles, il y avait bien pour seize millions de cette monnaie, dont une partie était mêlée de bon argent, et l'autre était absolument fausse ; de sorte que, pour retirer ces seize millions des mains des particuliers, il ne se trouvait dans les coffres du Roi qu'un fonds de cent vingt mille écus. Cela n'empêcha pas que le décri ne vînt, et tout fut perdu pour ceux qui avaient cet argent. Il est aisé de juger de l'effet terrible que produisit ce nouveau malheur parmi des gens qui se trouvaient déjà accablés, et qui étaient obligés d'acheter toutes choses à un prix excessif.

Les ministres de l'Inquisition, précédés par des trompettes, par des timbales et par leur bannière, allèrent, le 30 de mai, en cavalcade du palais à la

place Mayor, où ils firent publier que, le 30 de juin, on punirait publiquement tous ceux qu'ils avaient condamnés au feu et à d'autres peines. Cela ne s'était point fait depuis quarante ans, et l'on attendit ce spectacle à Madrid avec autant d'impatience que l'on aurait pu faire une fête fort agréable.

Don Thomas de la Cerda, frère du duc de Medina-Celi, partit pour Cadix avec un équipage si magnifique, qu'un prince du sang n'en aurait su avoir un plus beau. Trois vaisseaux de guerre l'attendaient pour le porter dans la Nouvelle-Espagne, dont il avait été nommé Vice-Roi.

Il y eut, le 16 juin, une course de taureaux, où le Roi et la Reine, suivis de toute la cour, se trouvèrent. Cette fête parut admirablement belle aux Espagnols, parce que deux des combattants y furent tués sur-le-champ, et trois chevaliers dangereusement blessés.

La Reine en eut une si grande peine, qu'elle s'en trouva mal. Mais elle ne voulut pas le faire connaître, de crainte d'inquiéter le Roi.

Le comte de Gubernatis, envoyé extraordinaire de Savoie, n'attendait que ses ordres pour partir ; mais il en reçut pour attendre le marquis de Dronero, lequel allait ambassadeur extraordinaire en Portugal ; ainsi il demeura à la cour sans fonction.

On y apprit que les capitaines espagnols qui étaient à Naples n'avaient pas été médiocrement mortifiés de la défense qui leur avait été faite de se vêtir à la française. Il n'y a pas un Espagnol qui ne soit ravi, dès qu'il est hors de son pays, d'en quitter aussi l'habit ; et pour les obliger à le reprendre, il

ne faut pas moins que des édits réitérés plus d'une fois.

Le malheureux secret des poisons les plus subtils, que l'on a en Italie assez communément, était mis de temps en temps en usage dans le royaume de Naples. Le régent Galeota, qui revenait de Gaëte, en fit la triste expérience dans une médecine qui le tua en peu d'heures. Le Vice-Roi de Naples, qui l'aimait chèrement, en eut la dernière douleur, et il se promettait bien que s'il pouvait avérer le crime, il en ferait un exemple mémorable.

Le 30 de juin, il y eut à Madrid un *auto de inquisicion*, c'est-à-dire une exécution générale des Juifs. Tout le monde s'y rendit avec les mêmes parures et autant d'empressement qu'à une fête solennelle. On avait élevé dans la place Mayor un grand échafaud, et en ce lieu, depuis sept heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, on ne vit paraître que des criminels de l'un et de l'autre sexe ; toutes les Inquisitions les avaient envoyés à Madrid. On lisait tout haut leurs procès et les arrêts prononcés contre eux. Il y eut vingt juifs, tant hommes que femmes, et un renégat mahométan qui furent brûlés ; cinquante juifs et juives pris pour la première fois, et repentants, furent condamnés à une longue prison, et à porter un scapulaire jaune, croisé d'une croix de Saint-André, qu'ils appellent *sanbenito*, d'où ceux qui portent cet habit sont surnommés *sanbenitados*. Dix autres accusés de bigamie, de plusieurs maléfices et sortilèges, étaient destinés au fouet et aux galères : ceux-ci avaient de grands bonnets de carton sur la tête, avec des écriteaux, la corde au cou et des torches à la main. Toute la cour était présente :

le Roi, les Reines, les dames, les ambassadeurs, les grands, et le peuple en foule. La chaire de l'Inquisition était dans une espèce de tribunal fort au-dessus de celle du Roi, et bien plus élevée. On persécutait ces pauvres malheureux si proche du Roi, qu'il entendait leurs plaintes et leurs gémissements ; car l'échafaud où ils étaient rangés touchait à son balcon. Les grands d'Espagne faisaient là comme nos archers font en France ; c'étaient eux qui conduisaient les criminels que l'on devait brûler ; ils les tenaient garrottés avec de grosses cordes ; les *famillares*, c'est-à-dire les officiers domestiques de la sainte Inquisition, menaient de même les autres coupables. Les religieux, habiles ou ignorants, disputaient avec véhémence pour convaincre ces misérables des vérités de notre religion. Il se trouva des juifs fort savants dans la leur, qui répondaient de sang-froid des choses surprenantes. Il y avait une jeune fille qui ne paraissait pas avoir dix-sept ans, laquelle, étant du côté de la Reine, s'adressait à elle pour obtenir sa grâce ; elle était d'une beauté merveilleuse : « Grande Reine, lui disait-elle, votre présence royale n'apportera-t-elle point quelque changement à mon malheur ? Considérez ma jeunesse, et qu'il s'agit d'une religion que j'ai sucée avec le lait de ma mère. » La Reine détournait ses yeux et témoignait en avoir grand'pitié ; cependant, elle n'osa jamais parler de la sauver.

On commença la messe, au milieu de laquelle le célébrant quitta l'autel, et s'assit sur un siège qui lui était préparé. Le grand inquisiteur descendit de l'amphithéâtre, revêtu d'une chape et la mitre en tête, et, après avoir salué l'autel, il s'avança vers le

balcon du Roi ; il y monta par les degrés du bout de l'échafaud, avec quelques officiers de l'Inquisition, qui y portèrent la croix et les Évangiles, et un livre qui contenait le serment par lequel les Rois d'Espagne s'obligent de protéger la foi catholique, d'extirper les hérésies, et d'appuyer de leur autorité toutes les procédures de l'Inquisition.

Le Roi, debout et tête nue, ayant à ses côtés le connétable de Castille, qui tenait l'épée royale élevée, jura d'observer le serment, dont un conseiller du conseil royal venait de faire la lecture, et demeura en cette posture jusqu'à ce que l'inquisiteur fût retourné en sa place. Alors un secrétaire de l'Inquisition monta dans une chaire et lut un semblable serment, qu'il fit prêter aux conseils et à toute l'assemblée. Il était près de midi lorsque la messe commença, et elle ne finit qu'à neuf heures du soir, à cause de toutes les sentences des condamnés, qui furent lues tout haut l'une après l'autre. La fermeté avec laquelle ils allèrent au supplice a quelque chose de fort extraordinaire. Il y en eut plusieurs qui se jetèrent d'eux-mêmes dans le feu, d'autres qui faisaient brûler leurs mains, et puis leurs pieds, les avançant sur les flammes et les y tenant avec une tranquillité qui faisait regretter que des âmes si fermes n'eussent pas été éclairées des lumières de la foi. Je n'y allai point ; car, sans compter que ce fut à minuit et hors la porte de Fuencarral, j'étais si saisie de les avoir vus le jour, que je m'en trouvais mal.

Le Roi ne peut se dispenser de voir cet horrible spectacle, parce qu'il s'agit de la religion, et qu'il faut qu'il autorise par sa présence tout ce que l'Inquisition fait. Mais il ne faut pas croire que ce rigou-

reux exemple serve à convertir les juifs ; ils n'en sont point touchés, et il y en a dans Madrid un nombre considérable qui sont connus pour tels, et qu'on laisse dans les emplois des finances sans les inquiéter. On comptait parmi eux Don Aventura Dionis ; son père avait donné soixante mille écus pour être fait chevalier de Saint-Jacques, et celui-ci obtint du Roi, peu de jours après l'exécution dont je viens de parler, le titre de marquis, qui lui coûta cinquante mille écus ; son oncle était un des plus fameux juifs d'Amsterdam. On savait tout cela à la cour sans en rien témoigner ; les recettes et les fermes royales en sont toutes remplies ; et lorsqu'ils sont fort riches, on se contente de leur faire peur, pour les obliger de vider leur bourse, afin de racheter leur vie. On en retire par ce moyen de grosses sommes, et pourvu qu'ils soient en état de donner de l'argent, ils se sauvent du feu, qu'ils ont aussi bien mérité que les autres.

Le duc de Giovenazzo, qui d'envoyé à la cour de Savoie avait été nommé ambassadeur à celle de France, fut destiné pour retourner à Turin ; mais le comte de Gubernatis, qui pour lors n'avait plus de caractère à Madrid, et qui se préparait pour passer en Portugal, fut trouver le premier ministre, et lui déclarer que le duc son maître était si mal satisfait de voir que ses ministres n'étaient pas traités en Espagne comme ils l'étaient en France, et que, de plus, on ne le payât point des grandes sommes qui lui étaient dues, qu'il ne souhaitait pas de voir à Turin un envoyé d'Espagne. Le duc de Medina-Celi lui repartit que ce que la France faisait à l'égard de son maître ne pouvait tirer à conséquence pour le

Roi d'Espagne, qui était si fort au-dessus des autres rois, qu'il n'avait point d'exemple à suivre. Le comte répliqua qu'il n'entrait pas dans l'examen de leur grandeur et des différences qui pouvaient être entre eux, mais qu'il n'avait pas oublié qu'il y avait vingt ans Philippe IV avait fait déclarer, par le marquis de la Fuente, que ses ambassadeurs ne se trouveraient point aux cérémonies où ceux de France assisteraient ; que cela était su et réglé dans toutes les cours de l'Europe. Le duc l'assura qu'il l'ignorait et qu'il avait peine à croire une chose comme celle-là. Cependant on fit réflexion à la cour sur les dispositions de M. de Savoie, et l'on rappela Don Antonio de la Cerda qui avait été nommé pour aller à Turin, sans lui laisser le temps d'y arriver ; mais on ne put se dispenser d'envoyer complimenter le duc sur l'alliance qu'il allait prendre avec l'infante de Portugal. Cette princesse, à ce que l'on prétend, pensa être empoisonnée ; on le jugea ainsi, sur ce qu'un de ses officiers ayant emporté les plats de sa table chez lui, sa femme, avec quelques autres, après en avoir mangé, se trouvèrent si mal, qu'elles croyaient mourir, et elles avaient tous les signes du poison. Cela fit un grand bruit à Lisbonne. Le peuple mutiné, cherchant un objet à sa fureur, s'en voulait prendre à l'envoyé d'Espagne, bien qu'il n'y eût aucune raison pour le faire ; et l'on vit l'heure que l'envoyé recevrait les derniers outrages. Les Portugais eurent ensuite un autre chagrin causé par la mort de Don Duarte Ribero, qu'ils envoyaient ambassadeur en Savoie : sa mort arriva sur les terres d'Espagne, d'une violence et d'une promptitude qui étonnèrent tout le monde, et qui augmentèrent les soupçons que l'on

avait déjà eus sur les mauvaises intentions que l'on attribuait à quelques personnes à l'égard de l'infante.

Un peu de temps apaisa toutes ces choses, et le comte de Gubernatis partit vers la fin de juin pour aller en Portugal.

Le 22 du même mois, le marquis de Grana, ambassadeur de l'Empereur, fit son entrée ; tous ses gens étaient simplement vêtus de gris, et ses carrosses sans aucune dorure ; tout le monde en demeura surpris ; ce n'était pas le moyen de plaire à Madrid ; car on s'y prévient pour ou contre, selon la dépense que l'on fait dans ces sortes d'occasions ; ajoutez à cela que sur toutes les choses du monde le peuple aime les spectacles ; et comme on savait que l'ambassadeur avait reçu vingt-cinq mille écus pour faire son voyage, et qu'il touchait tous les ans de l'Empereur et du Roi quarante mille écus, on pensa lui jeter des pierres quand on vit une entrée si mesquine. Don Diego de Bracamonte, ambassadeur de Malte, fut cause que cette entrée ne se fit pas plus tôt ; il lui était resté dans l'esprit que l'on n'avait pas bien jugé ses prétentions quand le marquis de Villars fit la sienne, et qu'au moment qu'il les renouvellerait, il aurait satisfaction ; dans cette pensée, il voulut que son carrosse marchât immédiatement après celui du dernier ambassadeur de chapelle ; le marquis de Grana ne le voulut point souffrir ; il allégua ce qui s'était passé avec l'ambassadeur de France, et cet exemple fut suivi. Ce petit différend était à peine terminé, que le marquis de Grana en eut un autre avec Don Geronimo d'Eguya ; il voulait qu'il lui rendît la première visite, comme les autres

secrétaires d'État avaient toujours fait avant lui ; d'Eguya s'en défendait sur ce que tous les ambassadeurs l'étaient venus voir les premiers, et qu'il n'avait point lieu de faire des distinctions particulières pour M. de Grana. Les ambassadeurs, jugeant là-dessus des avantages qu'il prenait de la civilité qu'ils avaient eue pour lui, dirent unanimement qu'ils n'avaient point prétendu rendre cette visite comme un devoir ; de manière que d'Eguya ressentit le dernier chagrin d'une déclaration si contraire à sa vanité et à ses prétentions, se trouvant alors dans l'indispensable nécessité d'aller chez l'ambassadeur d'Allemagne.

Il attendit que la cour fût à l'Escurial, et prit son temps d'aller chez lui un jour qu'il savait bien qu'il n'y était pas. Cela ne satisfit point le marquis ; il dit qu'il comptait pour rien une visite qu'il n'avait pas reçue ; d'Eguya répliqua qu'il s'était acquitté de son devoir, et ils ne se virent point du tout. L'ambassadeur extraordinaire de Malte fit son entrée, où tout, sans être magnifique, parut bien entendu.

On avait su à la cour, avec joie, que la flotte pour les Indes, que l'on avait cru ne pouvoir partir cette année, à cause que le désordre qui était dans le cours de la monnaie en avait beaucoup apporté dans le commerce, était sortie du port de Cadix, et faisait une heureuse navigation avec le frère du duc de Medina-Celi, qui allait Vice-Roi dans la Nouvelle-Espagne ; mais on eut le chagrin d'apprendre qu'un des gros vaisseaux donna contre un rocher au milieu de la baie, et fut tellement endommagé que, faisant eau de tous côtés, on n'eut point le temps de le ramener en lieu où l'on pût le décharger et le radou-

ber : de sorte qu'il périt avec quelques gens de l'équipage et toute la marchandise.

Le duc de Medina-Celi, n'étant pas absolument assuré de rester longtemps premier ministre, songeait à profiter des occasions que la faveur lui faisait naître. Il avait neuf filles, dont il n'en avait encore marié que deux ; il voulait donner la troisième au fils du connétable Colonne, lequel était de retour à Madrid de la vice-royauté d'Aragon, et il avait ses enfants avec lui. C'était un parti très avantageux pour la fille du duc. Dans cette vue, il témoigna des égards particuliers au marquis de los Balbasez, lequel était beau-frère du connétable. Peu de gens pénétrèrent d'abord le motif qui le faisait agir ; on pensa seulement que c'était pour avoir lieu de prendre ses conseils, parce qu'il était fort capable de lui en donner de bons ; mais les personnes plus intelligentes démêlèrent que l'envie de faire une alliance en était la principale raison ; car, au fond, le marquis de los Balbasez avait plus de réputation dans le temps où les ambassades et de grandes négociations le tenaient éloigné, que lorsqu'il fut à Madrid. Soit qu'on lui portât envie, ou que sa présence fît examiner de plus près ses défauts, on était beaucoup plus prévenu en sa faveur lorsqu'il était absent que lorsqu'on le vit. Les bonnes grâces du duc contribuèrent encore à lui attirer des ennemis et des envieux ; mais elles ne durèrent pas assez longtemps pour qu'il eût lieu d'en souffrir.

Une des choses que l'on reprochait davantage à los Balbasez, c'était son avarice. Elle s'étendait jusque sur les plus petites choses, quoiqu'il possédât de grands biens, et qu'il pût assurément tenir une

autre conduite sans incommoder ses affaires. Il était Génois, de la maison de Spinola ; son aïeul avait commandé l'armée d'Espagne et était un grand capitaine ; mais soit à cause qu'il était étranger, ou par quelque autre raison, les grands d'Espagne demeuraient persuadés qu'il leur était fort inférieur, quoiqu'il fût grand comme eux, et qu'il eût de la naissance. Ils le méprisaient, parce qu'il faisait profiter son argent ainsi qu'un banquier ; ce qui est si peu usité en Espagne parmi les personnes distinguées, que l'on ne saurait souffrir ceux qui le font. Ses ennemis prétendaient qu'il avait fait des fautes considérables dans le traité de Nimègue, et que l'on y voyait naître tous les jours de nouveaux inconvénients ; que c'étaient des sujets d'altération entre la France et l'Espagne, parce qu'il avait négligé d'expliquer intelligiblement les choses cédées et leurs dépendances, et que chacun profiterait de cette obscurité pour l'interpréter à son avantage.

Il est certain que ce que l'on alléguait contre le marquis de los Balbasez avait assez de fondement ; mais l'homme qui faisait le plus remarquer ses fautes, c'était le connétable de Castille. Il ne l'aimait point à cause de Don Juan, dont il avait toujours été favorisé. Cette raison l'engagea même à se déclarer contre la Reine ; c'était la source de l'aversion qui était entre le connétable et lui ; mais elle augmenta encore de la part du premier, lorsqu'il vit l'estime et les bontés que le duc de Medina-Celi témoignait à l'autre. Il n'en fallut pas davantage pour renouveler ses chagrins contre le premier ministre ; et ils allèrent si avant, qu'il relevait sans cesse dans le conseil les plaintes que l'on y faisait de tous les endroits de

la domination du Roi d'Espagne contre le duc. On peut dire que le connétable était un des plus habiles, et que son rang et sa capacité lui donnaient de grands avantages au-dessus des autres ; de manière que lorsqu'il soutenait un avis, peu de gens osaient s'y opposer. Le duc trouvait qu'en toutes rencontres il lui était formellement opposé ; c'était une grande fatigue pour lui, avec toutes ses autres affaires, d'avoir sans cesse à livrer combat et à disputer contre un homme qui, si cela se peut dire, se rafraîchissait à l'échauffer, et qui ne cherchait que les occasions de lui nuire : il prit dans cette affaire le parti le plus doux ; il rechercha l'amitié du connétable, et il en fit toutes les avances ; il sut même qu'il était tombé malade, qu'il l'était trop pour pouvoir venir au conseil, mais qu'il ne l'était pas assez pour ne point donner son avis en cas qu'on lui demandât.

Il envoyait régulièrement le consulter chez lui dans toutes les occasions importantes ; cette marque de distinction flatta si agréablement sa vanité, qu'il en fut sensiblement obligé au duc ; il ne s'en fallut guère dans la suite qu'il ne feignît d'être toujours malade, pour que l'on continuât de lui donner cette preuve de déférence ; encore qu'il se portât fort bien, il ne voulut pas sortir de longtemps, afin de prolonger une chose qui lui faisait tant de plaisir. Tant d'honnêtetés le comblèrent ; il voulut de son côté en avoir à son tour, et il proposa de passer un compromis pour accommoder les affaires de la succession du feu duc de Cardone. Le connétable avait épousé sa veuve, et le duc sa fille ; ces deux dames avaient de grandes prétentions et de gros démêlés : ils songèrent donc pour la première fois à les terminer de

gré à gré. Le duc trouva même qu'il y entrait beaucoup de complaisance de la part du connétable, qui aimait naturellement les procès de long cours ; mais il croyait qu'il lui serait plus utile de terminer cette affaire, que d'avoir sans cesse des différends avec le premier ministre.

Ce premier ministre travaillait souvent avec le Roi, et ne déniait des audiences à personne ; mais son travail ni ses audiences n'avaient point de suites avantageuses pour le bien public, et les plus petites affaires lui étaient aussi difficiles à terminer que les plus grandes. Le marquis de Grana savait si parfaitement ce qui se passait là-dessus, qu'il n'accepta l'ambassade d'Espagne que par un ordre exprès de l'Empereur, quoiqu'il eût d'ailleurs des parents et des amis à Madrid, et que le temps qu'il y avait demeuré autrefois, joint aux honnêtetés qu'il avait lieu de se promettre, venant de la part d'un tel maître, dût prévaloir sur le chagrin qu'il ressentait de venir dans cette cour. Il avait lieu d'être content de la manière dont on le traitait. Le Roi lui accorda double franchise, lui fit payer sa maison en arrivant. Les Reines honorèrent de plusieurs présents la marquise de Grana et ses filles. On le prévenait sur toutes choses, et malgré cela il ne laissait pas de dire hautement qu'il espérait de n'y rester qu'un an, et qu'il ne tiendrait pas à lui d'en partir plus tôt.

C'était un galant homme ; il avait beaucoup d'esprit, de pénétration et de conduite ; mais sa grosseur était prodigieuse, et il s'en trouvait fort incommodé. Il lui arrivait même quelquefois d'en perdre contenance, lorsqu'il se trouvait avec des gens qu'il connaissait peu et qui le regardaient fixement. On avait

des dispositions si avantageuses pour lui à la cour d'Espagne, qu'on lui accordait tout ce qu'il voulait ; mais on ne laissait pas quelquefois de lui promettre des choses que l'on ne lui tenait point du tout, et il était bien persuadé lui-même qu'on ne les lui tiendrait pas. Il se chagrinait quelquefois là-dessus, disant qu'il était bien fâcheux de ne savoir à quoi s'en tenir. Il s'affligeait de la misère où tout le monde était réduit à Madrid. Je lui ai entendu dire bien des fois que, quelque idée qu'il s'en fût faite, ce qu'il voyait le surprenait encore, et qu'il ne comprenait pas comment on y pourrait remédier. Il est vrai aussi que les fonds manquaient pour les choses les plus nécessaires, et que l'on avait été obligé d'emprunter cinq mille pistoles, afin de fournir aux frais de la levée des troupes que l'on avait jugé à propos d'envoyer du côté de l'Italie et des frontières de Biscaye, à cause de l'alarme que l'on avait eue à la cour des desseins de notre Roi. J'ai entendu dire plusieurs fois que les courriers ne partaient point manque d'argent pour payer leurs voyages, bien qu'il s'agît d'affaires de conséquence ; le marquis de los Balbasez, le sachant mieux que personne, insinua au duc de Medina-Celi qu'il fallait prendre une entière connaissance des fonds sur lesquels on pouvait compter à l'avenir. Sa proposition ayant été goûtée, il ordonna que l'on fît un état des revenus du Roi ; mais le président des finances et quelques autres, après avoir délibéré à leur ordinaire, c'est-à-dire par rapport à leurs propres intérêts, répondirent tous ensemble que ce qu'on leur ordonnait ne pourrait être fait de plusieurs années. Cette réponse suffit pour en faire abandonner l'entreprise, car le duc

s'effrayait des travaux de long cours ; il n'avait guère plus de résolution sur ceux qu'il fallait commencer et finir promptement. Un des meilleurs exemples que l'on en puisse donner, c'est qu'il laissait la camarera mayor, Don Geromino d'Eguya et le confesseur, chacun en repos dans leurs fonctions, sans travailler à les détruire, soit qu'il les méprisât ou qu'il les crût trop forts pour rien entreprendre contre eux. La faiblesse qu'il témoignait en cette rencontre ne servait qu'à augmenter leur courage ; ils inspiraient au Roi des choses très opposées aux intentions du duc, et un véritable éloignement pour lui ; il s'en apercevait, sans que son indolence naturelle pût se réveiller pour s'en repentir. Sa douceur le rendait méprisable aux uns et aux autres, mais particulièrement à la duchesse de Terranova, qui parlait souvent au Roi, et qui s'expliquait sur le chapitre du duc en des termes si piquants, qu'en étant informé comme il l'était, il y avait lieu de s'étonner qu'il pût le souffrir.

Cette chagrine vieille n'avait eu que des honnêtetés apparentes pour la jeune Reine ; elles durèrent si peu, que son procédé servit seulement à faire connaître qu'elle savait se modérer quand elle le croyait nécessaire à ses intérêts ; mais comme effectivement c'était une grande contrainte pour elle, qu'elle ne pouvait faire paraître quelque sorte de douceur sans en souffrir, elle rentra bientôt dans son propre caractère, et ses persécutions devinrent plus fréquentes qu'elles n'avaient encore été. La Reine, outrée de sa manière, prévint un jour le Roi par toutes les caresses tendres et engageantes qui pouvaient le mettre en état de ne lui rien refuser,

Elle lui dit ensuite que si elle lui était chère, elle le conjurait de lui en donner un témoignage qui était aussi nécessaire à sa santé qu'à la satisfaction de son esprit. Il lui promit de consentir à tout ce qu'elle souhaitait : elle lui déclara qu'il s'agissait de lui ôter la duchesse de Terranova. Il demeura surpris et resta un moment sans lui répondre ; mais comme il connut que cela l'inquiétait, il lui dit enfin que ce qu'elle demandait n'avait point eu d'exemple jusqu'alors ; qu'il n'était jamais arrivé qu'une Reine d'Espagne eût changé de camarera mayor. « Ah ! Sire, répliqua la Reine, Votre Majesté a tant d'autres bontés pour moi, dont ses prédécesseurs n'ont point laissé d'exemple ! ne peut-elle pas bien encore m'accorder la grâce que je lui demande ? — J'y consens, lui dit le Roi en prenant sa main, j'y consens ; mais, Madame, prenez bien garde sur qui vous jetterez les yeux, car après ce premier changement il ne sera plus possible d'en faire un autre. » La Reine lui témoigna sa joie et sa reconnaissance par des remerciements proportionnés au plaisir qu'il lui faisait.

La première démarche qu'elle fit, ce fut d'en parler à la Reine mère ; elle ne doutait point qu'elle n'en eût presque autant de joie qu'elle.

Mais elle demeura bien surprise de la trouver si réservée et si froide sur cette proposition, qu'il semblait que le succès lui était devenu absolument indifférent. Cela l'embarrassa, et elle s'en ouvrit à l'ambassadrice de France, qui la rassura là-dessus, en lui faisant considérer que la Reine mère appréhendait de voir cette place remplie par quelque dame qui ne lui serait peut-être pas plus agréable que la duchesse de Terranova, et qu'elle croyait que, si elle lui en

proposait quelqu'une qui lui convînt, elle lui trouverait une entière ouverture de cœur. La jeune Reine répliqua qu'elle ne voulait rien faire dans cette occasion que par le conseil de la Reine sa belle-mère ; qu'elle était même dans le dessein de lui dire lorsqu'elle avait commencé de l'entretenir, mais qu'elle lui avait semblé si indifférente dans cette occasion, qu'elle n'avait pas eu la force de s'expliquer davantage. La Reine trouva à propos de parler de cette affaire au duc de Medina-Celi, de crainte que si elle lui en faisait un mystère, et qu'il vînt à le découvrir, cela ne lui parût désobligeant, et ne l'aigrît assez pour entreprendre de la traverser. Mais elle fut embarrassée, parce qu'il lui semblait qu'elle ne savait point la langue espagnole aussi bien qu'il fallait, pour entrer dans une longue conversation avec le duc où elle se devait expliquer nettement. Elle craignait, de plus, que la camarera, qui écoutait sans cesse de tous les côtés de son appartement, et se glissait quelquefois dans des coins où, sans être aperçue, elle entendait et voyait tout ce qui se passait, n'allât découvrir ce qu'elle dirait d'elle. Ces raisons l'engagèrent de charger une de ses femmes, en qui elle avait de la confiance, d'entretenir Don Antonio de la Cerda, lequel était proche parent du duc de Medina-Celi, et tout plein de bonnes intentions pour qu'il fît savoir ce qui se passait au premier ministre, et qu'il lui dît que la Reine souhaitait, en éloignant sa camarera, en choisir une qui fût assez de ses amies, pour qu'il pût être assuré d'elle ; qu'ainsi il était nécessaire qu'il l'aidât, afin qu'agissant de concert les uns avec les autres, la chose pût réussir à leur commune satisfaction. Le duc reçut

avec beaucoup de respect et de reconnaissance l'honnêteté que la Reine lui faisait ; il envoya sa femme dès le soir même pour l'en remercier très humblement. Lorsqu'elle fut chez la Reine, elle attendit que les autres dames fussent sorties pour s'approcher d'elle et lui faire son compliment.

La Reine, qui savait bien que la duchesse était fort sensible aux témoignages de bonté qui lui venaient de sa part, voulut en cette occasion lui en donner, qui, dans le fond, ne l'engageaient à rien, parce que cette dame avait trop d'affaires pour accepter l'offre qu'elle lui fit de cette place. « Je vous l'ai destinée, lui dit la Reine, et j'ai pensé que vous ne seriez pas fâchée de vous attacher tout à fait à moi. » La duchesse la remercia autant qu'elle le devait, et lui répondit qu'elle aurait voulu être en état d'accepter cet honneur ; que personne au monde ne pourrait se donner à Sa Majesté de meilleure foi qu'elle ; mais que sa santé était si mauvaise qu'elle ne lui permettait pas de lui rendre les services auxquels sa charge et son inclination l'engageraient. La Reine la pressant encore, elle lui dit que, cette considération à part, elle ne pouvait se dispenser d'en avoir une autre ; qu'elle avait sept filles, à qui tous les soins étaient dus pour leur éducation et leur conduite ; qu'ainsi elle la suppliait de ne pas songer à elle, mais qu'elle osait lui dire qu'elle croyait que la marquise de los Velez serait bien propre à remplir cette place ; que c'était une femme de grand mérite et de grande naissance ; qu'elle avait été la gouvernante du Roi ; qu'ainsi l'habitude qu'il avait eue à la voir lui procurait des agréments et de la confiance auprès de lui. La Reine approuva assez sa pensée, et

la duchesse se retira ensuite. Elle rendit compte à son mari de la conversation qu'elle avait eue avec la Reine ; il fut fâché qu'elle lui eût parlé de la marquise de los Velez, parce qu'il était déjà dans les intérêts de la duchesse d'Albuquerque, et qu'il souhaitait de la voir dans ce poste.

La confiance que le Roi avait pour Eguya ne lui permit pas de lui faire un secret de la parole qu'il avait donnée à la Reine de lui ôter sa camarera. Celui-ci n'omit rien pour l'en détourner ; mais il trouva que le Roi était résolu à satisfaire la Reine, et tout ce qu'il put faire, ce fut d'en avertir cette dame, afin qu'elle tâchât d'éviter le chagrin qu'on lui préparait. Elle s'en était déjà bien doutée, car son esprit pénétrait les choses les plus secrètes. Elle ne laissa pas de sentir vivement ce coup, et elle ne put s'empêcher d'en parler à la Reine. « Madame, lui dit-elle, je serais bien malheureuse si mon zèle avait pu vous déplaire. Je vous ai parlé avec plus de chaleur et peut-être avec plus de liberté qu'une autre n'aurait fait ; je n'avais cependant en vue que de vous inspirer l'envie de prendre toutes nos manières, et par là de vous gagner absolument le cœur et l'esprit du Roi. Ma franchise vous a paru trop hardie ; je me suis attiré votre aversion en cherchant à mériter vos bonnes grâces, et j'ai enfin appris que vous souhaitez d'en voir une autre auprès de Votre Majesté. » La Reine, surprise de voir qu'on savait déjà une affaire dont elle avait parlé à si peu de personnes, répondit froidement : « Il ne faut pas, Madame, vous arrêter à ce que l'on vous dit ; peu de gens sont informés de mes sentiments, et l'on se fait un plaisir dans le palais d'inventer des nouvelles et de les débi-

ter comme bonnes. » La camarera ne put tirer par cette conversation aucun éclaircissement ; mais soit qu'elle sentît bien tous les reproches qu'elle avait lieu de se faire sur sa conduite, ou qu'elle eût été informée de ce que la Reine projetait avant même que l'Eguya lui en eût parlé, il y avait déjà du temps qu'elle soupçonnait qu'on la voulait renvoyer, et dans cette vue, ayant examiné celles des dames de la cour qui lui faisaient le plus d'ombrage, elle en trouva trois : la marquise de los Velez, la duchesse d'Albuquerque et la duchesse de l'Infantado. Cela fut cause qu'elle prit des mesures de longue main ; elle parlait désobligeamment de ces trois dames devant la Reine quand l'occasion s'en présentait ; elle accusait la marquise de los Velez d'avoir une hauteur dans toutes ses actions et une sévérité insupportables ; elle disait que la duchesse d'Albuquerque haïssait si fort les Français, que lorsqu'elle en rencontrait quelqu'un elle détournait les yeux pour ne le pas voir ; que sa prévention sur sa grande naissance et sur sa vertu lui faisait trouver à redire à la conduite de tout le monde. Pour la duchesse de l'Infantado, elle la traitait de vieille radoteuse, dont l'esprit n'avait jamais eu que des lumières fort bornées, et s'était absolument affaibli par son grand âge. Elle ne se contenta pas d'en parler en ces termes, elle engagea les femmes françaises qui étaient restées auprès de la Reine de lui insinuer son opinion, et elles s'en acquittèrent de leur mieux, dans la pensée que si la duchesse restait, elle leur saurait gré de s'être employées pour elle.

Ce qu'elles dirent à la Reine fit peu d'impression ; et la première fois qu'elle put parler en liberté avec

la Reine mère, elle lui découvrit son dessein en faveur de la marquise de los Velez ; mais elle lui parut là-dessus encore aussi froide que la première fois. La jeune Reine s'en affligea ; elle crut qu'elle devait lui représenter tout ce que l'on imputait à la duchesse de Terranova, tant sur l'assassinat de Don Carlos d'Aragon que sur plusieurs autres choses qui la rendaient odieuse ; elle y ajouta le détail du procédé qu'elle avait toujours tenu avec elle ; mais la Reine mère feignit que tout cela lui était nouveau, et elle continua de parler de la camarera avec beaucoup d'honnêteté. Ce n'était pas néanmoins qu'elle eût aucune considération pour elle, car elle n'avait pas oublié que cette dame avait été tout entière dans les intérêts de Don Juan, et elle n'avait pas même encore pardonné à la mémoire de ce prince les déplaisirs qu'il lui avait causés.

Elle ne tenait aussi cette conduite avec la Reine que pour donner l'exclusion à la marquise de los Velez et à la duchesse de l'Infantado, qui ne lui étaient pas agréables. Elle pensait que pour obliger la Reine à prendre une camarera mayor de sa main, il fallait qu'elle ne témoignât pas d'aversion pour celle qui remplissait cette place, et que la Reine, voulant être secondée d'elle, en viendrait à lui demander sur qui elle jetait les yeux pour prendre une dame de sa main. La jeune Reine connut les sentiments de sa belle-mère ; elle feignit de ne s'en pas apercevoir, croyant bien qu'elle serait toujours reçue à se faire le pas que la Reine mère souhaitait ; et se sentant une inclination particulière pour la marquise de los Velez, elle voulut sonder l'esprit du Roi sur cette affaire ; elle la lui proposa, mais il témoigna

une extrême antipathie pour elle : « Si, dit-il, vous connaissiez la marquise de los Velez comme je la connais, vous ne penseriez pas à la mettre auprès de vous ; elle a été ma gouvernante. C'est la personne du monde la plus sévère. » Le duc de Medina-Celi ne la désirait pas non plus dans cette place, et il rejetait bien loin la duchesse de l'Infantado. Tous les suffrages étaient pour la duchesse d'Albuquerque, et l'on convint enfin de persuader à la Reine que c'était elle qu'elle devait choisir.

La chose aurait infailliblement réussi, sans que la Reine ne pouvait guérir son esprit sur les impressions désagréables que la camarera lui avait données de cette duchesse. Elle se souvenait toujours de l'humeur impérieuse qu'elle avait pour les Français, et de ce que le Roi lui avait dit que la duchesse de Terranova étant changée, et y en ayant une autre à sa place, il ne faudrait plus penser à l'y ôter. Elle était persuadée qu'elle ne gagnerait rien dans ce changement, s'il se faisait en faveur de la duchesse d'Albuquerque, et qu'il pouvait même arriver qu'elle y perdrait. Cette idée l'empêcha de pousser plus loin l'affaire ; elle aima mieux attendre un peu, dans l'espérance de trouver quelque autre dame qui pourrait lui convenir. En effet, comme elle en cherchait une, on lui parla de la marquise d'Aytonna ; c'était une femme qui avait une solide vertu, un grand mérite, beaucoup d'esprit et de politesse. Enfin elle était telle qu'il la fallait auprès de Sa Majesté, et, par les relations qu'elle avait à la cour de la Reine mère et avec le premier ministre, elle ne pouvait qu'être également agréable aux deux partis. Le Roi n'avait aucune opposition pour elle, et la Reine, qui

la connaissait, l'aimait déjà, de manière qu'elle eut de la joie d'avoir si bien rencontré ; mais cette joie ne dura pas : la marquise d'Aytonna tomba malade et mourut en peu de jours. La jeune Reine ressentit un sensible chagrin de cette perte, et, ne sachant plus sur qui jeter les yeux, elle en revint à la marquise de los Velez, parce qu'elle ne comprenait aucune différence entre la duchesse de Terranova et la duchesse d'Albuquerque, et que, pour la duchesse de l'Infantado, elle croyait assez qu'elle ne lui convenait pas.

Mais, à l'égard de la marquise de los Velez, c'était entreprendre une chose qui ne pouvait réussir, par toutes les raisons que j'ai déjà marquées. La marquise, les pénétrant mieux que personne, ne put souffrir d'être exposée plus longtemps à des exclusions si désobligeantes ; elle vint trouver la Reine, elle lui témoigna sa parfaite reconnaissance pour ses bontés ; mais elle lui dit que son grand âge et les peines qu'elle avait eues auprès du Roi, lorsqu'elle était sa gouvernante, la dégoûtaient si fort de rentrer dans le palais qu'elle n'y pensait en aucune manière, et qu'elle la suppliait de n'y pas penser non plus. Toutes ces difficultés semblaient naître pour la satisfaction de la duchesse de Terranova ; tout au moins elles étaient cause qu'elle demeurait toujours dans sa charge, et que la Reine, fatiguée de trouver tant de choses qui l'empêchaient de faire son chemin, en était venue à ne plus témoigner d'empressement pour l'en faire sortir. La Reine mère alors s'en intriguait plus qu'elle, parce qu'elle souhaitait dans le fond que cette dame fût éloignée du palais.

Ce qui fit encore que la jeune Reine s'y appliqua

moins, c'est que son esprit et son cœur étaient remplis de nouveaux chagrins plus pressants que ceux qu'elle recevait de la part de sa camarera. Je veux parler des appréhensions où l'on était à la cour d'une rupture entre les deux couronnes. La Reine était inconsolable quand elle pensait que la paix de Nimègue, dont elle avait été comme le sceau, allait être altérée ; l'amour qu'elle avait pour la France, et les liens qui l'attachaient à l'Espagne, balançaient toutes ses inclinations, et elle versait bien souvent des larmes, dans la seule crainte de voir renouveler la guerre.

Le Roi Très-Chrétien prétendait que les Espagnols avaient pillé et insulté ses sujets en divers endroits, pris ou brûlé plusieurs vaisseaux français ; que l'on ne répondait point à Madrid aux plaintes qu'il en avait fait faire ; que le marquis de Borgomayne, étant à Londres en qualité d'ambassadeur du Roi d'Espagne, ne gardait aucune mesure, non pas même celles que la bienséance prescrit ; qu'il faisait une ligue au nom du Roi son maître avec le Roi d'Angleterre contre la France ; qu'il était bien informé qu'en partant de là pour aller ambassadeur à Vienne, il avait reçu des ordres secrets pour séjourner en Hollande, afin d'y agir et de persuader aux Hollandais toutes les choses les plus préjudiciables à la France. Le Roi, irrité d'une conduite si cachée et si extraordinaire au milieu d'une paix à laquelle il n'avait donné de son côté aucune atteinte, se résolut d'agir selon sa justice et son équité ordinaires, et, se trouvant tout rempli de cet esprit, rien ne lui dictait qu'il fût obligé de se relâcher sur ses droits.

Il fit mettre ses galères en mer, avec ordre de tirer

le salut de celles d'Espagne, lorsqu'elles les rencontreraient. Il trouvait que cette affaire avait été réglée dans le même temps que Philippe IV était demeuré d'accord que les ambassadeurs ne pourraient concourir avec les siens, et il fit dire au duc de Medina-Celi que la manière dont on en usait pendant la paix était si opposée à la paix même, qu'il se voyait obligé de chercher ses avantages à son tour, comme il jugerait à propos.

Le Roi d'Espagne se plaignit de son côté de l'extrême exactitude que l'on avait sur les moindres choses, alléguant que lorsque les commissaires du Roi Très-Chrétien voulurent convenir avec les siens des limites de ce qui avait été cédé par la paix de Nimègue, les Français refusèrent d'agir sur les pouvoirs d'Espagne, tant que le Roi Catholique prendrait la qualité du duc de Bourgogne ; ils ajoutèrent à ce refus une déclaration que, si dans un certain temps marqué, ils n'agissaient en vertu d'autres pouvoirs, où ce titre ne fût point inséré, ils se mettraient en possession, pour le Roi de France, des terres et des droits qui lui appartenaient. De manière que le Roi d'Espagne se contenta de finir par un *et cætera* les titres qu'il prend ordinairement.

Cette ligue pour laquelle le marquis de Borgomayne avait tant fait de pas et de poursuites en Angleterre fut enfin conclue avec l'Espagne ; c'était un engagement réciproque de s'entre-défendre en quelques endroits qu'on les attaquât. L'Angleterre fournissait, pour cet effet, huit mille hommes de pied et trente vaisseaux armés ; l'Espagne s'obligeait d'envoyer tous les mois cent mille écus en Flandre, d'y tenir les places en bon état, et douze mille hommes

en campagne ; ils espéraient que l'Empereur et les Hollandais y entreraient aussi. Don Petro Ronquille, ambassadeur extraordinaire d'Espagne en Angleterre, envoya un courrier avec la ratification de ce traité ; on le reçut à Madrid le 25 juin 1680.

On était donc bien persuadé, par tous les mouvements qui se faisaient, que la guerre ne tarderait pas à se rallumer du côté de la Flandre. Le duc de Villahermosa avait demandé d'en être rappelé, et que l'on envoyât un autre gouverneur à sa place. L'indolence et la lenteur naturelle du conseil d'Espagne tinrent la chose assez longtemps, sans se donner la peine de la terminer. On trouvait, d'ailleurs, de la difficulté à rencontrer un sujet tel qu'on le voulait ; le bruit courut que le duc de Lorraine irait pour y commander ; on dit ensuite que ce serait le duc de Neubourg, auquel le marquis de Grana rendait de bons offices. Après avoir longtemps agité le mérite de ces deux compétiteurs, on jeta les yeux sur le prince Alexandre Farnèse. Il obtint la préférence, et on l'y nomma au commencement du mois de juillet. Il était frère du duc de Parme, il avait soixante ans, la goutte l'accablait, et la grosseur de sa taille était extraordinaire ; il s'était dévoué depuis longtemps à l'Espagne, et particulièrement à la Reine mère dans le temps de ses différends avec Don Juan. Il avait été général de la cavalerie en Estramadure et en Catalogne ; il passait pour être fort soldat ; il n'avait qu'une médiocre expérience, et sa conduite dans les affaires particulières le montrait assez, car il devait à tout le monde. Il payait rarement, et il n'avait jamais un sol : sa libéralité le ruinait ; quoique dans le fond il fût riche, il n'en était pas moins

incommodé. L'opinion où l'on était que, si la guerre recommençait, la Flandre en serait la première victime, faisait croire qu'il ne serait pas si honteux à l'Espagne de faire cette perte dans le temps qu'un Italien gouvernerait les Pays-Bas, que si l'on y mettait un Espagnol. En effet, il n'y avait que cette pensée qui pût persuader que l'on eût bien fait de mettre dans ce poste-là un homme qui n'avait point encore manié d'affaires de l'importance de celles qui couraient alors. On traita avec Don Francisco del Castillo pour une somme de trois cent mille écus qu'il devait faire remettre à Bruxelles pour le payement des troupes ; et après que le prince Alexandre eut touché trente mille écus que le Roi lui fit donner pour son voyage, il partit le dix-septième juillet pour s'aller embarquer à la Corogna en Galice. Il mena avec lui beaucoup de personnes volontaires et une grande suite de domestiques. Il envoya un courrier en France pour avoir les passeports nécessaires, et quitta la cour sans emporter les provisions de son gouvernement. Il ne demeura pas longtemps sans s'en repentir, et il fit presser pour les avoir. On les lui promit ; on en différa ensuite l'expédition ; et ce qui faisait naître ces longueurs, c'est qu'il n'était gouverneur que par intérim, et que l'on croyait avec raison qu'il n'en serait pas content. Ceux qu'il avait laissés à Madrid pour solliciter cette affaire refusèrent en cette forme ; et après plusieurs instances de leur part, et plusieurs contestations de celle des ministres, on n'inséra pas dedans de quelle manière il était gouverneur.

Cependant ce prince était parti de Madrid avec si peu d'argent, selon sa coutume, qu'il fut à peine à la

Corogna qu'il envoya un courrier en cour avec les lettres par lesquelles il demandait de quoi achever son voyage. On lui répondit assez sèchement qu'on lui conseillait de ne pas différer d'un jour son départ, et qu'il était difficile de croire qu'il eût déjà dépensé trente mille écus. Il s'embarqua aussitôt, et fut accompagné de quelques vaisseaux biscayens qui transportaient cinq cents hommes des nouvelles troupes que l'on avait levées en Galice et qui étaient commandées pour garder la frontière. On n'avait point vu en Flandre depuis longues années d'autre gouverneur que Don Juan. Il posséda ce gouvernement comme en propre jusqu'à sa mort ; et bien qu'il en fût éloigné, on lui dépêchait des courriers pour recevoir ses ordres dans les conjonctures importantes. Véritablement le connétable de Castille y avait été envoyé, comme je l'ai marqué dans le commencement de ces Mémoires, à la place de ce prince, et il obtint des provisions générales sans qu'on y spécifiât que c'était seulement par commission ; mais ce fut la Reine mère qui le voulut ainsi, afin de chagriner Don Juan.

Le besoin pressant où l'on était de recevoir de l'argent en Flandre avait obligé le duc de Medina-Celi de chercher avec application les moyens d'y en envoyer. On en tenta plusieurs qui n'eurent point d'effet ; Don Francisco del Castillo promit d'abord une remise de trois cent mille écus ; il s'engagea ensuite d'en faire une de dix-huit cent mille florins sur lesquels on devait lui donner deux cent mille écus comptant et lui faire toucher le reste, en différents temps, sur des assignations qui apparemment ne lui auraient pas été payées. Il s'en douta bien, il

n'en voulut pas être la dupe, et résolut de ne point envoyer d'argent à Bruxelles qu'à mesure qu'il en recevrait à Madrid. On manqua à la parole qu'on lui avait donnée, de lui faire toucher les deux cent mille écus, et de son côté il manqua à tout.

Comment aussi aurait-on pu tirer une telle somme des coffres du Roi, dans un temps où tout était épuisé ? Les moindres officiers de sa maison ayant attendu plus qu'ils ne pouvaient le faire, sans se réduire à l'aumône, rendirent leurs livrées, résolus de quitter le service : on ne les retint que par des menaces, et des promesses de les soulager s'ils restaient. Pour les gens de qualité, ils ne savaient que faire : après avoir mis en gage leurs pierreries, leur vaisselle, et jusqu'à leur dais et leurs habits, ils ne se trouvaient plus ni meubles ni crédit ; les banquiers n'étaient pas mieux, et les marchands n'avaient ni marchandises ni argent. Le rabais de la monnaie se faisait sentir tous les jours de plus en plus, la misère augmentait ; on ne pouvait assez s'étonner que l'on eût fait une chose de si grande conséquence avec si peu de réflexion ; les choses en étaient venues jusque-là, que dans plusieurs provinces on échangeait des bestiaux contre du blé, du drap contre la toile, parce qu'on n'avait point d'argent pour se mettre dans le commerce. Le ciel avait eu pitié de l'affliction de ces peuples : il les avait favorisés d'une année abondante ; mais le prix du pain n'en était point diminué, par la faute ou par la malice des magistrats, qui, bien loin de faire venir du blé dans les villes, empêchaient sous main que l'on y en apportât. La maison de la Reine mère commença de ressentir à son tour l'effet de tous ces désordres ;

elle avait été jusque-là fort bien payée, et ses domestiques avaient toujours reçu leurs *raciones*, c'est-à-dire leurs portions, soit en argent ou en denrées ; lorsque l'on pressait les trésoriers d'y pourvoir, ils disaient que l'on vînt visiter les coffres de l'épargne, qu'à présent ils restaient tout ouverts, parce qu'il n'y avait point d'argent dedans.

Tant de malheurs particuliers et publics augmentèrent encore par les ravages que la peste faisait dans l'Andalousie. Il n'y avait pas longtemps qu'elle avait désolé la côte de la mer, depuis Malaga jusqu'à Alicante ; le royaume de Grenade s'en était ressenti ; elle se répandait alors aux environs de Séville, de Cordoue et dans l'Estramadure. On s'en aperçut d'abord au port de Sainte-Marie ; mais on n'en voulut rien témoigner qu'après le départ de la flotte pour les Indes, de crainte de ruiner le commerce. Sans cette considération, on y aurait pourvu bien plus tôt. Les difficultés augmentèrent pour le commerce ; on appréhendait que les lettres et les marchandises n'apportassent le mauvais air : il était naturel de se précautionner contre une maladie aussi dangereuse que celle-là.

J'ai déjà marqué que le duc de Medina-Celi avait voulu engager le Roi de renvoyer son confesseur ; et comme il y avait trouvé des difficultés, il ne s'était point arrêté à les combattre ; mais le Père François de Relux, de son côté, n'avait pas oublié les mauvais offices que le duc avait essayé de lui rendre ; il avait dissimulé son ressentiment, parce qu'il n'était pas encore assez affermi dans les bonnes grâces du Roi, pour hasarder de nuire au premier ministre ; lorsqu'il se crut mieux ancré, il parla à l'Eguya et à la

duchesse de Terranova, pour les engager dans sa querelle et dans l'envie qu'il avait de faire ressentir au duc l'effet de son pouvoir. La vieille duchesse n'ignorait pas non plus que le duc ne l'aimait point, et qu'il soutenait passionnément d'en avoir une autre à sa place. Elle le haïssait de tout son cœur ; et ces trois personnes, toujours unies, firent une forte brigue contre lui ; mais celle du confesseur était la plus secrète, et par conséquent, la plus dangereuse ; il arrive bien souvent que lorsqu'on peut se venger sous le prétexte de la dévotion, on le fait volontiers ; c'est ce que fit le Père de Relux, car il attaquait sans cesse le Roi du côté de sa conscience ; il lui représentait la misère des peuples, l'extrémité de l'État, les désordres et les malversations que l'on soutenait, bien loin de travailler à les détruire ; que l'on ne remédiait à rien, que tout périssait ; que s'il ne se trouvait pas encore la force et l'expérience pour y mettre ordre par lui-même et pour prendre les rênes du gouvernement, il devait au moins les mettre entre les mains d'un ministre qui pût lui rendre un bon et fidèle compte de son emploi ; qu'il ne s'agissait pas d'une bagatelle ; qu'il y allait de son salut éternel ; que Dieu, qui fait et qui conserve les rois dans la souveraine autorité, veut aussi que les rois remplissent leurs devoirs ; qu'ils sont obligés de regarder leurs sujets comme leurs enfants, de les rendre heureux autant qu'il est en leur pouvoir ; que le duc de Medina-Celi ne songeait qu'à ses intérêts particuliers, à sa famille qui était nombreuse, à l'avancement de ses parents et amis, pendant que le reste de l'Espagne gémissait sous le poids des subsides, des impôts, et de mille autres vexations qu'

l'on avait imaginées pour l'abîmer ; qu'il était obligé, en conscience, de lui déclarer que s'il n'y voulait pas remédier, il était de son devoir de lui refuser l'absolution. Le Roi, à ces menaces, demeura bien étonné ; il lui demanda si ce n'était point pour l'éprouver qu'il lui disait une chose si fâcheuse ; l'autre lui répondit que, bien loin d'avoir une pensée si peu conforme au respect qu'il lui devait, il aurait voulu donner de son sang pour s'exempter de lui parler d'une manière si franche.

Le Roi demeura fort rêveur ; il passa plusieurs jours à se consulter lui-même, sans savoir à quoi se résoudre : il aimait le duc de Medina-Celi ; enfin il l'envoya quérir, et, s'étant enfermé avec lui dans son cabinet, il lui dit de bonne foi le sujet de son inquiétude et de son appréhension au sujet de son salut ; il lui raconta tout ce qui s'était passé entre son confesseur et lui ; qu'il ne voulait plus l'absoudre à cause du désordre des affaires, et qu'il vît à le consoler par de bonnes raisons. Le premier ministre l'écouta respectueusement : il ne voulut pas s'emporter contre la sévérité du confesseur, de crainte que cette chaleur ne semblât suspecte au Roi ; au contraire, il convint que c'était un homme de bien et que sa délicatesse ne partait que d'une bonne source ; mais il ajouta que c'était un moine qui n'avait aucune expérience ; que Don Juan l'avait tiré du fond d'un couvent où il était enseveli ; qu'il n'avait jamais eu de commerce qu'avec des moines comme lui ; qu'il avait été ébloui du poste où la faveur de Don Juan l'avait élevé tout d'un coup ; que la tête lui en avait tourné ; qu'il ne savait pas faire la différence des choses et des temps, quoique

ce soit un article absolument nécessaire dans la conduite des âmes ; qu'il mettait celle d'un roi en parallèle avec celle d'un particulier ; qu'il convenait que devant Dieu elles valaient autant les unes que les autres, et que toute la différence qui s'y rencontrait, quant à mériter plus ou moins, ne venait que de la diversité des œuvres, mais que chaque homme avait une voie particulière pour se sauver ; que le prince devait vivre en prince, et le particulier en particulier, de même que le séculier en séculier et le religieux en religieux ; que le Père Relux, dont la capacité était très bornée, confondait tous les états, et qu'il se perdait lui-même dans ce chaos ; que Sa Majesté ne devait point s'inquiéter de ce qu'il lui avait dit, et encore moins des affaires présentes, parce qu'il l'assurait qu'on ne perdrait pas un moment à y mettre tout le bon ordre imaginable; mais que, puisque le confesseur se mêlait de tant de choses qui ne le regardaient point, si le Roi voulait l'en croire, il en choisirait un autre plus habile qui ne s'aviserait pas de lui donner des scrupules mal à propos.

Le duc trouva beaucoup de facilité à persuader au Roi une chose qui allait mettre sa conscience en repos, et le Roi aurait consenti dans le même moment à l'éloignement de son confesseur, sans qu'il voulait prendre le conseil de Don Geronimo d'Eguya; ainsi il dit au duc qu'il ferait là-dessus toutes les réflexions nécessaires. D'Eguya étant venu trouver le Roi, il lui communiqua son dessein : après les liaisons qui étaient entre ce favori, la duchesse de Terranova et le Père Relux, il n'y avait guère d'apparence qu'il consentît à son éloignement ; il ne

servait les autres que par rapport à ses intérêts, il trouva que le confesseur était si dévoué à la camarera mayor, et que celle-ci jurait si hautement la perte du duc, que si cette ligue subsistait plus longtemps dans toute sa force, le duc y succomberait infailliblement ; qu'un autre qui remplirait sa place aurait peut-être des dispositions moins favorables pour lui, et qu'il valait mieux sacrifier le confesseur au ministre que de sacrifier le ministre au confesseur. Ces raisons lui parurent si judicieuses que, bien loin d'inspirer d'autres sentiments au Roi, il fortifia les siens, et c'en fut assez pour perdre absolument le Père confesseur. On lui offrit, comme on avait déjà fait, l'évêché d'Avila, afin de garder quelque sorte de mesure avec lui dans son éloignement ; mais il ne le voulut point accepter, content de demeurer dans le conseil suprême de l'Inquisition, où il doit y avoir toujours un dominicain. Le duc de Medina-Celi persuada au Roi de prendre à sa place le Père Bayona, dominicain, professeur de l'Université d'Alcala, qu'il y avait longtemps que l'on avait envie de mettre auprès de lui. Il entra dans sa fonction à la fin de juillet. En cinq ans le Roi eut sept confesseurs.

Ce changement porta un rude coup à la duchesse de Terranova, et le premier ministre se flatta que dans peu elle sortirait du palais. Comme on ne parlait plus de la renvoyer, et qu'elle était bien informée de tout ce qui se passait, elle pensa que l'on ne trouvait point de dame capable de remplir sa place, et qu'elle y demeurerait ; mais la Reine se sentant au bout de sa patience, par tous les sujets de plainte qu'elle continuait de lui donner, consentit

enfin à recevoir auprès d'elle la duchesse d'Albuquerque ; mais ce ne fut qu'après avoir essayé d'obtenir la marquise de los Velez et même la duchesse de l'Infantado. Elle vit bien par la Reine mère et le premier ministre qu'il lui était d'une nécessité indispensable de prendre une camarera mayor de leur main, ou de rester avec celle qu'elle avait. Chacun lui dit du bien de la duchesse d'Albuquerque, pour effacer les mauvaises impressions qu'on lui en avait données. On lui faisait entendre qu'elle était polie, qu'elle savait le monde, qu'elle n'ignorait aucune des coutumes et des cérémonies du palais ; qu'elle lui rendrait de bons offices auprès de la Reine mère et du duc de Medina-Celi ; qu'il valait mieux faire ce choix-là de bonne grâce que de témoigner de la répugnance pour une chose à laquelle on la verrait indubitablement revenir. Toutes ces raisons eurent leur effet ; la Reine l'accepta et lui fit beaucoup d'honnêtetés lorsqu'elle la vit ; elle convint de tout avec la Reine, sa belle-mère, et le duc de Medina-Celi ; mais cela ne suffisait pas encore, il fallait gagner l'esprit du Roi, et il n'était pas moins opposé à la duchesse d'Albuquerque qu'à la marquise de los Velez. Il avait sur cette duchesse des impressions semblables à celles que l'on avait données à la Reine : c'était la duchesse de Terranova et le secrétaire d'Eguya qui l'avaient prévenu malicieusement contre elle, et il ne fallut pas moins que toute l'autorité de la Reine mère pour le résoudre à la souffrir dans le palais ; elle lui en parla d'abord avec beaucoup de douceur ; mais dans la suite elle le prit sur un ton plus fort et plus haut, lui disant qu'il était temps qu'il connût que les gens par lui-même, sans vouloir

juger de leur mérite sur ce qu'on lui en dirait ; qu'il était bien fâcheux de dépendre toujours de ceux qui avaient son oreille. Lorsqu'il vit que la Reine mère lui parlait de cette manière, il ne s'y opposa plus ; et tout étant concilié, Don Pedro d'Aragon reçut ordre, le vingtième d'août, d'expliquer à la duchesse de Terranova les intentions de la Reine et les raisons qu'elle prétendait avoir de se plaindre d'elle ; que le meilleur parti qu'elle pouvait prendre était de faire paraître que c'était elle qui demandait à se retirer.

Ce coup ne la surprit pas, d'autant qu'elle s'y était préparée de longue main par les bruits sourds qui s'étaient répandus dans le palais ; elle répondit peu de choses à Don Pedro d'Aragon ; elle ne pouvait croire encore que le Roi eût donné les mains à son éloignement, elle voulut en être éclaircie par elle-même ; elle attendit à lui parler comme il était près de se mettre à table ; elle l'entretint tout bas pendant quelque temps ; ensuite, élevant sa voix, elle lui demanda permission de se retirer ; le Roi lui répondit tout haut : « J'y consens, Madame, vous pouvez vous retirer quand vous voudrez. » Ce peu de paroles pensa déconcerter toute la fermeté de la duchesse : elle changea plusieurs fois de couleur et fit quelques pas vers lui pour lui parler encore tout bas, mais il se retourna et demanda quelque chose au duc d'Uzeda. Elle sortit brusquement et se retira dans sa chambre pour se remettre un peu ; mais le désordre où elle était ne lui permit de paraître devant la Reine que le soir ; elle vint la servir à son souper et à son coucher avec un air aussi tranquille que s'il ne se fût rien passé : c'était prendre beau-

coup sur elle, car elle était au désespoir. La Reine sut par le Roi tout ce qu'elle lui avait dit, et elle eût l'honnêteté de ne lui en rien témoigner, quoiqu'elle n'eût pas lieu d'en être contente.

Le lendemain au matin, la duchesse, qui ne s'était point couchée et qui avait passé toute la nuit à se promener dans sa chambre avec les duchesses de Monteleon et d'Hijar, ses deux filles, n'attendit pas que la Reine fût levée pour aller prendre congé d'elle ; son visage était plus pâle qu'à l'ordinaire et ses yeux plus étincelants ; elle s'approcha de la Reine, lui dit, sans pleurer et sans témoigner le moindre chagrin, qu'elle était fâchée de ne l'avoir pas aussi bien servie qu'elle l'aurait souhaité. La Reine, dont la bonté était extrême, ne put s'empêcher de paraître touchée et de s'attendrir. Comme elle lui disait quelques paroles obligeantes pour la consoler, elle l'interrompit pour lui dire d'un air plein de fierté qu'une Reine d'Espagne ne devait pas pleurer pour si peu de chose ; que la camarera qui allait entrer à sa place s'acquitterait mieux de son devoir ; et, sans parler davantage, elle prit la main de la Reine qu'elle fit semblant de baiser, et se retira. Alors chacun sut dans le palais qu'elle allait en sortir ; toutes les dames se rendirent à son appartement, fondant en larmes par politique, par inclination ou par faiblesse. Elle ne leur parut point du tout affligée, et, jetant les yeux de tous côtés, elle dit : « Je rends grâces au ciel, voici un lieu où je n'entrerai de ma vie ; je vais goûter du repos et trouver de la tranquillité chez moi ; j'irai en Sicile, où je n'aurai jamais de si grands déplaisirs qu'à Madrid. » En disant ces mots, elle frappa deux fois

du poing sur une petite table qui était proche d'elle, et, prenant un fort bel éventail de la Chine, elle le rompit par la moitié, le jeta par terre et mit le pied dessus.

Ainsi elle fut renvoyée peu de temps après le Père confesseur, elle qui ne croyait jamais sortir du palais, tant par l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit du Roi que parce que c'était une chose sans exemple : car jusqu'alors on n'avait point vu ôter de camarera mayor d'auprès de la Reine, à moins que ce ne fût elle-même qui en priât. Il est aisé de s'imaginer le chagrin qu'elle en ressentit. Pour la consoler en quelque manière, on avait résolu de donner la vice-royauté de Galice au duc d'Hijar son gendre, et l'ordre de la Toison au prince de Monteleon, mari de sa petite-fille ; on voulait aussi lui conserver les honneurs et les appointements de sa charge ; mais lorsqu'elle sut les bonnes intentions de la cour, elle dit hautement qu'elle refuserait tout ce qu'on lui pourrait offrir, et que ce serait lui donner de l'encens et de l'encensoir par le nez.

Dès qu'elle fut sortie du palais, la duchesse d'Albuquerque y vint prendre possession de son appartement. Bien qu'elle passât pour avoir beaucoup de fierté et de hauteur, elle ne fit pas paraître qu'elle voulût prendre une conduite semblable à celle que la duchesse de Terranova avait tenue ; au contraire, elle faisait des honnêtetés et des caresses à tout le monde, et elle témoignait avoir pour la jeune Reine le dernier attachement. Cette dame était veuve du duc d'Albuquerque, chef de la maison de la Cueva : elle avait cinquante ans. Je lui ai toujours vu porter

un petit bandeau de taffetas noir qui lui descendait aussi bas que les sourcils, et qui lui serrait si fort le front qu'elle en avait les yeux enflés. Elle avait de l'esprit et beaucoup de lecture. Certains jours de la semaine, elle tenait chez elle des assemblées où tous les savants étaient bien reçus. Elle n'avait qu'une fille unique qu'elle avait mariée au cadet du feu duc d'Albuquerque, pour conserver le nom de la maison. Elle s'était attachée avec passion au parti de la Reine mère, et l'on ne doutait point qu'elle n'en usât très bien avec la jeune Reine. On se confirma dans cette opinion, sur ce que le Roi, peu de temps après qu'elle fut entrée au palais, dit à la Reine qu'il souhaitait qu'elle se divertît plus qu'elle n'avait fait, qu'il fallait qu'elle se promenât, qu'elle montât à cheval, et qu'il voulait bien qu'elle se couchât tard, pourvu qu'il pût, à son ordinaire, se coucher à huit heures ; il résolut même, quelques jours après, de ne se coucher qu'à dix. On conjectura, par cet agréable changement de conduite, que la duchesse d'Albuquerque avait engagé la Reine mère d'agir auprès du Roi, et que la sévérité que l'on avait eue jusqu'alors pour la Reine n'avait été inspirée au Roi que par la duchesse de Terranova.

Le marquis de Ceralvo, qui était du conseil d'État mourut dans ce temps-là. Il laissa de très grandes sommes en argent comptant, et la Couronne gagna par sa mort soixante-sept mille écus qu'elle lui donnait tous les ans. La femme de l'amirante de Castille mourut aussi, et comme il ne vivait que médiocrement bien avec elle, et que c'était l'homme du monde le plus galant pour toutes les femmes et le moins tendre pour la sienne, on ne la plaignit guère

d'être morte, on ne le plaignit guère d'être veuf.

On vint dire au palais que l'on avait trouvé un homme fouillant de grand matin dans la terre vis-à-vis le Collège impérial. Il voulait prendre de l'argent et des pierreries qu'un juif, qui avait été brûlé, et dont il était domestique, avait cachés en cet endroit. Le Roi se fit apporter ce qu'il y avait : tout était enfermé dans un petit coffre-fort rempli de pièces d'or de différentes espèces et de pierreries, entre autres deux portraits que j'ai vus, plus grands que la main, entourés de gros diamants d'un prix considérable, et il y avait écrit sur un petit rouleau de parchemin, sur l'un, la duchesse de Chevreuse, et sur l'autre, la duchesse de Montbazon. On jugea que les juifs, qui trafiquent et qui prêtent sur gages, avaient peut-être eu ces portraits de cette manière-là. Ils étaient parfaitement finis, et ces dames d'une beauté admirable. Le Roi dit qu'il fallait les envoyer à l'Escurial.

Je voyais très souvent la marquise de Liche, qui était une des plus belles et des plus agréables personnes de la cour ; son mari avait infiniment d'esprit. Il était malgré lui ambassadeur à Rome, et lorsqu'il y fallut aller il n'omit rien pour rompre son voyage; il resta très longtemps sur les côtes d'Espagne sans en vouloir partir, feignant d'être malade et priant qu'on en envoyât un autre en sa place, auquel il offrait de donner tout son équipage en pur présent ou à crédit, à son choix ; mais on appréhendait à la cour la vivacité de son génie, et l'on savait qu'il était homme d'entreprise : par cette raison on trouva à propos de l'éloigner, de sorte qu'on lui réitéra ses ordres pour partir, et il se rendit à Rome. Il y

parut avec une grande magnificence, et soutenait bien l'honneur de son ministre. Lorsque le duc de Medina-Celi fut premier ministre, il lui écrivit plusieurs lettres et fit agir toute sa famille auprès de lui pour obtenir son retour. On le lui refusa opiniâtrément, parce qu'on le craignait plus que jamais, et que s'il fût revenu on aurait appréhendé qu'il ne se fût uni avec son frère, le comte de Monterey. A ces raisons de politique, le duc de Medina-Celi en joignait de particulières et il était bien aise de profiter de l'absence du marquis de Liche pour faire juger quelque procès qu'ils avaient ensemble.

Le marquis, averti de tout ce qui se passait, et désespéré des obstacles que le duc faisait naître à ce qu'il souhaitait, jugea que l'expédient le plus sûr pour retourner en Espagne était de chagriner le Pape en toutes sortes d'occasions. Il y réussit admirablement bien, et faisait tout ce qui pouvait déplaire au Pape avec une application si désobligeante, qu'il écrivit au Roi que s'il ne rappelait le marquis de Liche, il n'y avait plus moyen de rester à Rome ; qu'il le priait de lui envoyer un autre ambassadeur, parce qu'il n'en avait jamais vu un si désagréable à ses yeux. Mais on lui répondit qu'une des raisons pour lesquelles on le laissait à Rome, c'est que Sa Sainteté avait déclaré qu'elle ne laisserait plus les droits de franchises et immunités du quartier qu'aux ambassadeurs qui étaient dans ce temps-là à Rome, et que ceux qu'on y enverrait à l'avenir n'en auraient plus.

Le Pape, voyant que c'était se tourmenter en vain, et que s'il avait des raisons pour demander la révocation du marquis de Liche, la cour d'Espagne

en avait aussi pour la lui refuser, ne songea plus à renouveler ses instances ; mais comme il voulait directement du mal à l'ambassadeur, qui l'avait chagriné exprès en tout ce qu'il avait pu, il trouva une occasion de lui rendre la pareille, dont il profita avec plaisir. Ce fut sur la dispense que le marquis de Liche lui demanda en faveur de Don Pedro d'Aragon, son oncle, pour épouser Doña Catalina de Cerda, fille du duc de Medina-Celi.

Cette jeune demoiselle était petite-nièce de Don Pedro d'Aragon, lequel était frère du duc de Cardone et du cardinal d'Aragon, et le duc de Cardone était père de la duchesse de Medina-Celi, de manière qu'il fallait de toute nécessité une dispense. Le marquis de Liche fut chargé de cette affaire par son oncle, qui lui écrivit qu'il mourrait content, s'il pouvait laisser un héritier de son nom et de ses biens ; et qu'il le priait de ne perdre pas un moment pour obtenir du Pape ce qu'il souhaitait. L'ambassadeur n'omit rien là-dessus : il se donna beaucoup de peines et de soins inutiles. Enfin, après l'avoir assez fait courir pour lasser toute sa patience, on lui dit sèchement que l'on ne pouvait pas accorder ce qu'il demandait, et que le Pape se faisait scrupule de donner une dispense à un homme de soixante-dix ans pour épouser sa nièce, qui n'en avait pas seize. L'ambassadeur ressentit vivement ce refus ; il en donna promptement avis à Don Pedro d'Aragon ; mais dans le même moment que Don Pedro lisait sa lettre à Madrid, le nonce lui apporta la dispense expédiée gratis, et lui dit qu'il l'aurait eue plus tôt, si le marquis de Liche ne s'en était point mêlé. Le mariage se conclut le 15 juillet, sans au-

cune cérémonie, chez le duc de Medina-Cela, où le cardinal Portocarrero les maria.

On avait ordonné à tous les officiers espagnols qui étaient à Naples de reprendre l'habit espagnol. On croyait que les Napolitains les imiteraient ; mais comme ils n'en firent rien, on publia à son de trompe une ordonnance, au commencement d'août, qui enjoignait aux officiers de justice de s'habiller à l'espagnole ; on n'en usa ainsi que pour leur marquer le mécontentement que l'on avait de les voir vêtus à la française. Les troupes continuaient de se plaindre, parce qu'elles n'avaient pas été payées depuis très longtemps. Elles en parlèrent plusieurs fois au Vice-Roi, qui les renvoya au secrétaire de guerre, et celui-ci au caissier, ou dépositaire des deniers affectés au payement des soldats, qui leur répondit que la caisse militaire était vide, et qu'il ne pouvait les satisfaire ; cela faisait assez voir que ce n'était pas seulement à Madrid que l'on se ressentait de la misère qui accablait la monarchie d'Espagne.

Le Roi ayant résolu de travailler au soulagement du peuple, et s'y croyant obligé par toutes les choses que le Père François de Relux lui avait dites dans le temps qu'il était encore son confesseur, communiqua au duc de Medina-Celi qu'il voulait établir un conseil particulier, où toutes les affaires se traiteraient, lequel serait composé du connétable de Castille, du marquis de los Balbasez, de l'Inquisiteur général, et de Don Melchior Navarra. Le premier ministre en devait être le chef, et le Roi se réservait les dernières résolutions, les grâces et les dispositions des charges. Le duc approuva tout ce que le Roi avait projeté ; cependant, après y avoir pensé

mûrement, il vint le trouver pour le détourner de cette résolution, dans la certitude que le conseil d'État en serait jaloux, et que, comme il était composé des personnes les plus considérables du royaume, cela causerait une désunion fâcheuse, qui empêcherait le succès et l'avancement des affaires, plutôt que de le procurer. Don Melchior Navarra, vice-chancelier d'Aragon, obtint les appointements dont les présidents de ces conseils avaient coutume de jouir.

On ne pouvait pas douter dans le monde que la charge où la duchesse d'Albuquerque venait d'être mise ne fût l'ouvrage de la Reine mère, et l'on était bien persuadé aussi que c'était elle qui avait fait envoyer le prince de Parme en Flandre, pour le récompenser du zèle qu'il avait toujours fait paraître à son service ; mais le conseil d'État commença à s'alarmer du pouvoir de cette princesse. Qu'est-ce que ceci ? se disaient-ils les uns aux autres ; allons-nous tomber dans une nouvelle régence ? le Roi veut-il se remettre en tutelle ? Voici ce qui leur donnait occasion de parler de cette manière : c'est que le conseil ayant, selon sa coutume, nommé trois sujets pour la vice-royauté du Pérou, dont le Roi en choisissait ordinairement un, sans s'arrêter à cet usage, il nomma Don Melchior Navarra, qui avait fait sa fortune par le moyen de la Reine mère, et qui lui était absolument dévoué. Il était Aragonais, d'une naissance obscure ; elle le fit vice-chancelier d'Aragon, qui est une charge des plus considérables. Elle l'éleva à cette dignité, afin d'avoir toujours une créature à elle dans cette Junte, et de pouvoir être informée à l'avenir de tout ce qui s'y passerait.

Chacun demeura surpris de voir un homme de si

basse naissance dans un rang si élevé ; mais quand on le connut mieux, on lui trouva un mérite effectif, du savoir et de la probité.

La Reine mère, voulant achever de le rendre heureux, obtint pour lui la vice-royauté du Pérou, qui est un emploi très beau et très utile, car on y peut amasser en moins de cinq ans jusqu'à trois millions, sans faire tort ni à sa conscience, ni à son prochain. Lorsqu'il partit, on le chargea d'ordres très rigoureux contre les gouverneurs de ce pays-là, qui avaient fait un mauvais usage de leur pouvoir. On a pris cette coutume depuis longtemps : les malheureux seulement servent d'exemple, et plusieurs se tirent d'affaire en donnant une partie de l'argent qu'ils ont dérobé. Mais comme il est difficile que la bonne fortune des uns ne soit pas un obstacle à celle des autres, le marquis de Santa-Cruz mourut de mélancolie, de voir que cet emploi lui était échappé. Il était général des galères d'Espagne, homme de naissance et de mérite, mais si pauvre qu'il n'envisageait point d'autre ressource pour se rétablir que la vice-royauté du Pérou.

Il ne doutait point que l'on ne fît attention sur les services de ses ancêtres ; que l'on ne se souvînt que le comte de Chinchon, son père, qui avait été conseiller d'État, avait toujours été fidèle au Roi, et que l'on n'examinât son mérite personnel. Il se flattait que toutes ces considérations lui feraient obtenir indubitablement la vice-royauté du Pérou. Il vint exprès à Madrid pour la solliciter, de manière que lorsqu'on lui préféra Don Melchior Navarra, il ne fut pas maître de sa douleur : il en mourut en peu de jours. Cette mort fut suivie de celle de la per-

sonne du monde qui lui était le plus chère : c'était Doña Antonia de la Cerda, fille du duc de Medina-Celi, et femme du fils du marquis de Villa-Manrique. Elle avait beaucoup d'agréments, avec une grande jeunesse.

L'ambassadeur des États des Provinces-Unies eut audience du Roi le 20 août : il lui demanda le payement de plusieurs millions qui étaient dus par la couronne d'Espagne à l'amirauté de Hollande depuis 1675. Le Roi se contenta de lui répondre : *Veremos ;* et, le soir, ayant fait appeler le duc de Medina-Celi : « Je n'ai jamais vu tant de dettes, et si peu d'argent pour les payer, lui dit-il, si cela dure, je ne veux plus donner audience à ceux à qui je dois. » Le duc lui dit qu'il espérait que dans peu les affaires prendraient une autre face, et que les Hollandais étaient assez riches pour attendre encore un peu.

On parla fort à Madrid de la révocation que le Roi fit du duc de Veraguas, Vice-Roi de Valence. Ce petit royaume est comme une annexe de celui d'Aragon ; c'est un des endroits du monde où l'on trouve davantage de voleurs, de meurtriers et d'assassins. L'influence maligne qui règne en ces lieux y fait naître les hommes si naturellement mauvais, que lorsque l'on a quelque méchante action à faire, on mande des *Bandoleros ;* ce sont des bandits divisés en plusieurs factions. Ils ont leurs chefs, qui sont des séditieux capables des plus grands crimes. Un moine qui avait apostasié prit parti parmi eux ; ils le trouvèrent si déterminé, qu'ils le choisirent pour leur capitaine ; mais, dans le moment où il venait de commettre un assassinat, on le prit les armes à la main. Il ne put nier son crime, et l'on conseilla au

Vice-Roi d'en faire une prompte justice. Il était persuadé qu'il en devait user ainsi ; tout ce qui lui faisait de la peine, c'est que, s'agissant d'un religieux, il lui semblait qu'il devait observer plus de formalités. Une autre raison l'arrêtait encore : c'étaient les lois du royaume de Valence, qui accordent quelques jours aux criminels après qu'ils ont été jugés, et avant leur exécution. Il fit assembler quatre religieux de différents ordres, et il les consulta sur ces deux choses. Il y en eut deux qui opinèrent qu'il pouvait connaître de cette affaire, avec le consentement de l'archevêque ; les deux autres soutinrent qu'encore que les lois du pays donnassent du temps au coupable, et que celui-ci fût un moine, relevant de la juridiction ecclésiastique, le service du Roi demandait un exemple prompt et sévère, et que les actions de cet homme étaient si odieuses, qu'il ne méritait aucun égard. Le duc de Veraguas fut de leur sentiment, et sur-le-champ il le fit pendre. Les ecclésiastiques le réclamèrent avant son exécution : l'archevêque les appuyait de son autorité, et lorsqu'il connut que c'était inutilement, son official publia un interdit. Aussitôt le peuple se souleva, le Vice-Roi fut obligé de se renfermer dans son palais ; mais, étant assiégé de toutes parts, et craignant quelque catastrophe de cette première furie, il sortit de la ville, bien accompagné. L'archevêque ne perdit pas de temps pour écrire en cour tout ce qui s'était passé ; le duc le fit aussi. Chacun faisait valoir ses raisons. Le Roi ordonna là-dessus une junte de son confesseur, d'un jésuite et d'un dominicain. Par bonheur pour l'archevêque, il était de l'ordre de ce dernier, et il avait été son général. Il n'en fallut pas

davantage pour lui donner gain de cause. La conduite du duc de Veraguas fut condamnée tout d'une voix ; on lui envoya une remise d'argent, avec ordre de venir à vingt lieues de Madrid attendre les ordres du Roi. On nomma, le 26 août, le comte d'Aguilar à sa place, et il partit vingt-quatre heures après pour aller la remplir.

Si cette affaire, dont le jugement parut trop rigoureux, fit du bruit, la tolérance que l'on eut pour le marquis de las Navas, Vice-Roi de Sicile, ne surprit pas moins. Celui-ci avait persécuté de gaieté de cœur l'archevêque de Palerme, jusqu'à lui faire quitter la ville. Le Roi, informé de son procédé, ne se contenta pas de blâmer le Vice-Roi ; il voulait que l'archevêque y trouvât quelque satisfaction particulière. Il lui écrivit une lettre très obligeante, par laquelle il lui témoignait qu'il était fâché de tous les déplaisirs qu'il avait reçus ; il envoya cette lettre au marquis de las Navas, avec ordre de la rendre lui-même à l'archevêque. Le Vice-Roi la reçut et la garda. On en fut informé à la cour, qui lui réitéra ses ordres ; il n'y obéit point. Son opiniâtreté lassa le conseil, sans lui attirer aucun mal, et on ne lui commanda plus de rendre les lettres à l'archevêque. Il est bien certain qu'un autre n'aurait pas été traité avec tant d'indulgence ; mais comme il devait marier son fils avec une des filles du duc de Medina-Celi, c'était une raison pour avoir bon quartier, tant qu'il serait en faveur ; néanmoins le marquis de Louvigné, que l'on fit gouverneur de Messine, n'y fut pas plutôt arrivé, qu'ayant visité les fortifications, il en parut fort mécontent et trouva la garnison trop faible ; il déclara au marquis de las Navas qu'il ne

pouvait se dispenser d'en donner avis à la cour. Il le fit, en effet, et le Vice-Roi en reçut des réprimandes.

On eut un autre chagrin à Madrid, en apprenant ce qui était arrivé à Naples le 7 septembre. Le Vice-Roi, passant par la rue de Tolède pour aller chez les religieuses espagnoles, fut arrêté par cent hommes de la cavalerie, tous armés et à cheval, qui lui demandèrent fièrement leur paye ou leur congé.

Une action si déterminée ne le surprit pas médiocrement. Il leur promit tout ce qu'ils voulurent, et retourna au palais fort vite. Quand il se crut en sûreté, il fit mettre dix soldats en prison pour faire travailler à leur procès, et réforma toute la cavalerie, avec les capitaines et les officiers, aussi bien que le lieutenant général. Cette cavalerie était de sept compagnies, que l'on entretenait depuis plus de cinquante ans. Il allégua qu'il avait reçu ordre de Madrid de faire cette réforme ; la vérité est qu'il n'était pas en état de payer les troupes. Le Roi d'Espagne, là-dessus, se fâchait beaucoup de voir la misère où tous ses royaumes étaient réduits.

Tant de mauvaises nouvelles furent balancées lorsqu'on sut que la peste était entièrement cessée en Andalousie, et que le magistrat de Cadix, ayant trouvé le port de Sainte-Marie exempt de ce mal, avait levé l'interdiction du commerce. On commença aussitôt à charger les galions. On fit, le 5 septembre, de grandes réjouissances au palais, parce que c'était le jour de la naissance du Roi Très-Chrétien : il y eut comédie, où se trouvèrent tous les ambassadeurs et des grands d'Espagne. La Reine y parut, si couverte de pierreries, que les diamants jetaient plus de

feu que les six gros flambeaux, semblables à des torches, que l'on avait allumés pour éclairer toute la salle. Quelques jours après, le Roi et les Reines tinrent chapelle, où l'anniversaire de Philippe IV fut célébré avec de grandes cérémonies. La jeune Reine, étant de retour au palais, trouva dans sa poche une lettre fermée, avec la suscription pareille à celle qu'elle avait déjà reçue. Lorsqu'elle vit ce dessus :

Pour la Reine seule,

elle ne voulut pas l'ouvrir, et elle commença de rêver encore qui avait pu trouver le moyen d'approcher assez près d'elle pour glisser cette lettre dans sa poche. Elle fut, sur le soir, avec le Roi chez la Reine mère, lui faire, comme c'était la coutume, les compliments de condoléances sur la mort du feu Roi, son mari. La duchesse de Medina-Celi dit au Roi qu'elle avait une lettre d'Ispahan, capitale de Perse, qui était fort curieuse ; le Roi dit qu'il voulait bien l'entendre.

Et comme tout le monde était déjà sorti, elle se mit auprès de lui à la lire. La Reine profita de ce moment : elle dit à la Reine mère qu'elle avait fort envie de voir le tableau qu'elle avait acheté du Titien. En disant ces mots, elle s'avança vers le grand cabinet de la Reine mère, où elle la suivit. Dès qu'elles y furent, la jeune Reine lui donna la lettre qu'elle avait trouvée dans sa poche, et la supplia de la garder ou de la brûler, comme elle le jugerait à propos. « Je ne sais, dit-elle, si c'est de la part de la duchesse de Terranova que l'on me fait cette pièce ; mais elle en sera bien la dupe. » La

Reine mère lui dit qu'il fallait ouvrir la lettre, et voir ce qu'elle contenait. « Ah ! Madame, répondit la Reine, je ne verrai jamais de telles lettres. » La Reine admira la conduite de cette jeune princesse, et lui dit de ne point s'inquiéter, qu'elle garderait la lettre fermée. A quelque temps de là, elle raconta cette aventure à la comtesse de Mortara, et lui montra la première lettre, traitant le tout d'une malice que l'on avait voulu faire à la Reine. C'est par cette dame que ma parente et moi sûmes tout ce que j'ai écrit sur cette affaire.

La Reine et la Reine mère ne restèrent pas longtemps ensemble ; elles vinrent retrouver le Roi, qui leur dit que la duchesse de Medina-Celi venait de lui lire une lettre où il y avait une aventure bien tragique et bien surprenante, et qu'elles ne seraient pas fâchées de l'entendre. La duchesse lut aussitôt la lettre ; elle était d'Ispahan, le 18 mars 1680. Elle marquait que, le 23 janvier de la même année, la ville de Masulipatan, où se faisait la plus grande partie du commerce du royaume de Golconde, avait été submergée par les eaux de la mer et par une pluie extraordinaire durant un furieux ouragan ; qu'il y avait eu plus de vingt-cinq mille personnes de noyées ; que la perte des marchandises montait à vingt millions ; qu'il était tombé une pluie de sang durant deux heures, dans le village de Sohon, près de Delhi, où le Mogol faisait sa résidence ; et qu'une partie de la ville de Songean, près de Dagra, avait été abîmée par un tremblement de terre ; que les Anglais avaient eu avis que le rajah Sevagi, après avoir pillé la ville de Danga, menaçait d'assiéger Bombay, qui est une place que les Portugais leur ont

cédée avec Tanger, à cause du mariage de l'Infante Catherine, reine d'Angleterre, et qu'ils avaient envoyé leurs vaisseaux à Bombay, pour la défendre ; mais qu'on doutait qu'elle pût tenir contre un prince qui continuait ses conquêtes avec une rapidité surprenante, et qui avait défait Cercan Loudy, prince dépendant du Roi de Visapour ; il s'était emparé, en moins de deux ans, de toutes ses terres, situées sur la côte de Coromandel. Le Roi de Visapour, tant touché du malheur de ce prince, qui était sur le point d'épouser la princesse Pamica, sœur de ce Roi, voulut le secourir, et il mit ses troupes sous la conduite de Pamica, qui était brave comme une amazone, belle et fière. Le prince Sevagy, sachant qu'elle marchait contre lui, s'avança avec son armée, et il la rencontra vers le royaume de Golconde. Elle lui envoya une zachaye avec un sabre, et lui écrivit que, s'il le voulait, ils décideraient la querelle par un combat singulier. Il accepta le défi, prit les armes qu'elle lui envoyait, et lui en envoya d'autres. Les deux armées étaient rangées en bataille, avec ordre de ne faire aucun mouvement pendant le combat. La princesse fut vaincue, et se rendit prisonnière ; le prince Cercan Loudy, qui était avec elle, étant au désespoir de voir emmener sa maîtresse, se jeta avec ses troupes sur celles de Sevagy, et, après un long combat, Cercan demeura prisonnier, et le prince resta maître du champ de bataille. Il fit ensuite amener Pamica devant lui : elle lui parut si belle, qu'il lui dit que si elle voulait l'épouser, il rendrait à Cercan Loudy les conquêtes qu'il avait faites sur lui. La princesse lui répliqua fièrement qu'elle ne voulait pas se sacrifier à un sujet du Roi

son frère. Sevagy, qui était fort amoureux, envoya un ambassadeur au Roi de Visapour, afin de lui demander Pamica. Il lui promettait que, s'il lui accordait cette princesse, il le servirait comme un esclave. Le Roi méprisa sa proposition, le traitant de sujet révolté, qu'il saurait bien châtier. Lorsqu'il vit qu'il n'avait rien à prétendre par les voies de la douceur, il se mit à ravager le pays de Visapour, depuis Surate jusqu'au delà de la Goa, à la réserve de six ou sept places sur la côte, de sorte que ses conquêtes s'étendaient jusqu'à Negapatan ; cela faisait près de deux cent cinquante lieues de longueur. Il menait toujours sa prisonnière avec lui, espérant de la gagner par son respect et par sa complaisance ; mais, ayant eu un jour une fort longue conversation avec elle, où elle lui déclara que tous les maux qu'il lui faisait, et à ceux de sa maison, ne servaient qu'à l'irriter, et qu'elle n'aimerait jamais que le prince Cercan Loudy, l'amour de Sevagy se tournant tout à coup en fureur, il eut la barbarie de faire élever un échafaud, où il trancha lui-même la tête à la jeune princesse Pamica, et celle de son amant.

Comme la Reine mère avait beaucoup d'amitié pour la marquise de Grana, elle reçut ses deux filles, qui étaient fort aimables et bien faites, au nombre de ses dames.

Peu après, le Roi, les deux Reines et toute la cour partirent pour Aranjuez ; mais la maison n'étant pas assez grande pour y loger la moitié des officiers et des dames, chacun revenait la nuit ou couchait proche de là ; le duc d'Uzeda, le comte d'Altamire et les deux fils du duc d'Albe se déguisèrent en muletiers, avec des bonnets à l'anglaise abattus sur leur

visage pour les cacher, et, vêtus de cette manière, ils allèrent toujours à pied à la portière du carrosse des filles de la Reine, pour faire la cour, comme c'est l'usage.

Bien que le Roi eût défendu à tout le monde en général, et aux gens mariés en particulier, ce que l'on appelle à Madrid *los galanteos de palacio*, il ne put venir à bout de les empêcher. C'est une chose établie de tout temps que, sans prétendre épouser une dame du palais, on fait des galanteries pour elle, et on lui rend des soins aussi assidus que si l'on était déjà fiancé ; mais ce qu'il y a de plus étrange et de moins pardonnable, c'est que l'on s'y ruine, et j'ai vu des gens mariés, et même des grands-pères, qui n'étaient occupés que d'une dame du palais. Les femmes dont les maris ont de telles fantaisies en sont au désespoir, et tout ce que ces cavaliers prétendent de leur passion, c'est que l'on souffre qu'ils viennent s'arrêter sous leurs fenêtres, cachés dans le fond de leurs carrosses, et là on les entretient avec les doigts et elles répondent de même, sans se parler qu'aux jours de cérémonies ; car en ce temps-là ils ont la liberté de les aborder devant tout le monde. Mais ce qui est fort surprenant, et qui n'avait pas encore été pratiqué, c'est que les filles d'honneur de la Reine recevaient des pierreries, des habits et des sommes considérables. Les ducs de Montalte et de Medina-Sidonia, n'ayant point de charge qui leur donnât lieu de suivre la cour à Aranjuez, envoyèrent des maîtres d'hôtel, des cuisiniers et d'autres officiers avec de la vaisselle d'or et d'argent, afin qu'on portât tous les jours des repas magnifiques à leurs dames pendant qu'elles étaient à Aranjuez.

On s'y divertit peu, à cause que le plus grand plaisir que l'on puisse y prendre consiste à se promener le long du Tage, qui coule au bord des plus belles allées de l'univers, et les pluies furent si grandes, que l'on ne pouvait sortir. Dès qu'il y avait un moment de beau temps, la Reine montait à cheval avec toutes ses dames ; il y en eut une qui, en courant, fut emportée par son cheval et se blessa si fort en tombant qu'elle ne vécut que très peu de jours. Cet accident dégoûta beaucoup le Roi de permettre à la Reine d'aller à cheval ; il disait à tout moment, dès qu'il ne la voyait pas : « Que l'on aille savoir ce que fait ma Reine ; que l'on aille savoir si elle n'est point tombée ! »

Le Roi apprit à Aranjuez que deux frégates de guerre portugaises retournant à Lisbonne avaient été rencontrées par un vaisseau français, que le chevalier de Lery commandait ; il leur demanda le salut, et sur le refus qu'elles en firent, il leur envoya une bordée, à laquelle elles répondirent de tous leurs canons ; mais après un assez long combat, il les obligea au salut. Le Roi d'Espagne dit là-dessus au duc de Medina-Celi qu'il ne fallait pas douter que, si ses galères n'étaient pas les plus fortes, on ne les traitât de même.

Le Roi aurait bien souhaité, quand il partit de Madrid, aller d'abord à l'Escurial ; mais il n'avait pu se résoudre d'y mener la Reine avant qu'elle eût séjourné à quelqu'une de ses autres maisons royales. Il avait entendu dire que c'était un mauvais augure de sortir la première fois pour aller dans un lieu où l'on a son tombeau. Comme la Reine n'avait encore été qu'au Buen-Retiro, à la casa del Campos, au

Prado et à la Zarzuela, qui sont si proches de Madrid qu'elle s'y reposait seulement quelques heures au retour de la chasse, il résolut, pour détourner les méchants présages, de commencer par Aranjuez. Ainsi il ordonna que tout fût prêt pour son voyage les premiers jours de septembre, qui est un des plus beaux mois de l'année en Espagne ; mais les ministres, ne trouvant pas dans l'épargne l'argent nécessaire pour les frais de cette partie de plaisir, l'éludèrent adroitement, quoiqu'il parût qu'ils la voulaient autant que le Roi et qu'ils fissent toujours marcher les mulets pour porter le bagage. Ils dirent que les chemins étaient épouvantables, et ensuite que les grandes pluies avaient corrompu l'air ; ils envoyèrent même des médecins affidés qui confirmèrent tout ce qu'ils avaient avancé. Malgré toutes ces raisons, le Roi persistait dans sa résolution d'aller à Aranjuez, et il ne sut que la veille du jour qu'il devait partir, qu'il ne partirait point. Il était le seul qui l'ignorât ; depuis douze jours les ministres s'en étaient expliqués à leurs amis, et toute la ville était informée que le Roi resterait à Madrid.

La Reine ne fut pas insensible à ce procédé ; elle en parla au Roi, et lui témoigna que les ministres pourraient bien se dispenser de les traiter comme des enfants ; que s'il y avait des raisons essentielles pour ne point aller à Aranjuez, ils devaient s'en expliquer de bonne heure, mais de les mener ainsi, et, à proprement parler, de se moquer d'eux, il ne fallait pas les y accoutumer. Le Roi se fâcha et dit à la Reine que ce serait la dernière fois qu'il le souffrirait de ceux qui ne devaient se conduire que par ses volontés. Leur conversation fut entendue par

quelques-uns des gentilshommes de la Chambre, qui en allèrent faire leur cour au duc de Medina-Celi. Il en eut une terrible inquiétude ; il craignait que la Reine, qui était aimable et spirituelle, ne vînt dans la suite à prendre sur l'esprit du Roi plus d'autorité qu'il ne voulait. Pour ne pas aigrir davantage le Roi, il travailla à trouver des fonds pour aller à Aranjuez et à l'Escurial. Jusque-là, il avait bien résolu de rompre ces deux voyages, mais le chagrin de la Reine lui fit peur, et, pour amasser l'argent nécessaire, il vendit deux charges de contador mayor 25.000 écus ; il en toucha 40 pour un gouvernement aux Indes, il prit 50.000 écus d'un fonds de 100.000, qui devait servir à payer l'équipage des galions. Il tira l'argent échu des douanes et des entrées dont on devait payer les droits des franchises des ambassadeurs, et les rentes de l'hôtel de ville ; en un mot, tout se trouva en état lorsque la cour revint d'Aranjuez pour aller à l'Escurial.

Le Roi ne put partir aussitôt qu'il l'aurait souhaité, parce que le mauvais temps augmentait ; depuis le commencement du mois de septembre, il ne s'était point passé de jour sans de grands orages, accompagnés de coups de tonnerre violents. La foudre frappa en divers endroits un grand nombre de personnes ; la grêle tomba même si grosse, et en telle quantité dans la forêt du Pardo (c'est une maison de plaisance du Roi), qu'elle rompit les branches des plus gros arbres ; elle tua tant d'oiseaux et de gibier que la campagne et la rivière de Mançanarez en étaient couvertes : c'était une chose surprenante à voir ; l'ancien pont d'Aranda de Buero fut emporté par les eaux de la rivière, et le Tage, qui se déborda

avec tant de violence, causa de grands dommages aux belles promenades d'Aranjuez. Tant d'accidents, dont on recevait tous les jours des nouvelles, chagrinaient fort la cour : car il n'y avait presque point d'endroit en Espagne exempt de ces continuelles tempêtes. Il en fit une si grande le 26 de septembre, que les jardins de la comtesse d'Ognate, qui sont les plus agréables de Madrid, furent inondés en un moment ; l'eau entra dans les appartements bas de sa maison, où elle avait amassé les plus beaux tableaux d'Italie et des meubles précieux : tout fut entièrement gâté. Ce torrent, pour se faire un passage, renversa les murailles du jardin et se jeta dans celui de Notre-Dame d'Antocha. La nuit suivante, nous croyions tous que Madrid allait s'abîmer, par les coups de tonnerre, les éclairs, le vent, la pluie et la grêle. Je ne pense pas que personne se coucha dans toute la ville ; les églises étaient pleines de monde qui se confessait pour l'heure de la mort ; les eaux du Mançanarez s'enflèrent extrêmement et se répandirent de tous côtés. Le Roi et la Reine, qui attendaient impatiemment le jour, allèrent en dévotion à Notre-Dame d'Atocha ; mais ils trouvèrent à leur retour le Prado inondé : et quoiqu'un carrosse y eût été renversé peu de temps auparavant par la rapidité du torrent, le Roi crut que le sien y pourrait passer, et il commanda que l'on avançât promptement vers le pont des Augustins déchaussés. A quelques pas de ce pont, les mules de devant, qui en Espagne sont fort éloignées de celles de derrière, furent renversées par l'impétuosité de l'eau ; le postillon qui les conduisait eut beaucoup de peine à se sauver ; les mules se relevèrent par deux fois, et

autant de fois elles furent renversées. Le Roi était seul dans son carrosse avec la Reine, s'inquiétant fort, et lui disant qu'il n'était en peine que pour l'amour d'elle. Cependant on se saisit des traits et l'on fit reculer le carrosse à force de bras : par ce moyen les mules sortirent de l'eau ; Leurs Majestés ne pouvant gagner le palais, et encore alarmées du grand danger dont elles venaient d'échapper, furent obligées d'aller au Buen-Retiro, où elles demeurèrent jusqu'à minuit pour attendre que les eaux fussent retirées.

Le marquis de los Velez, Vice-Roi de Naples, envoya un courrier en cour pour donner avis que le Pape avait demandé qu'on lui remît le marquis Serraz, Génois, qu'il avait excommunié pour une insulte qu'il fit le jeudi saint au courrier du nonce apostolique. Le bref portait que Sa Sainteté fondait sa prétention sur le droit de souveraineté du Saint-Siège sur le royaume de Naples. Les officiers des tribunaux s'assemblèrent là-dessus, et résolurent de ne point accorder au Pape ce qu'il demandait, à cause des conséquences ; mais le Roi et les ministres ne laissèrent pas de se trouver étonnés que Sa Sainteté parlât de renouveler ses prétentions, qui semblaient prescrites depuis longtemps.

Le fils unique du marquis de Castel Rodrigo mourut au commencement du mois d'octobre, comme aussi Don Ruy-Gomez de Silva, frère du duc d'Hijar. On peut dire que c'étaient les deux seigneurs de la Cour les mieux faits et de la plus grande espérance : ce dernier s'était attaché à Doña Isabelle de Mendoza, qui était fort jolie et qui n'avait pas encore dix-sept ans. Elle eut une si violente douleur de la

mort de son amant, que sans en parler à sa mère qui l'aimait avec passion, elle sortit de chez elle couverte d'une mante, et fut se jeter à *las Descalsas Reales* pour y prendre l'habit de religieuse.

Leurs Majestés partirent de Madrid le septième d'octobre pour aller à l'Escurial. Le Roi ne mena avec lui que le duc de Medina-Celi, le grand maître d'hôtel ordinaire, le grand veneur et le premier écuyer, qui étaient l'un et l'autre gentilshommes de la chambre, et deux autres seigneurs qui l'étaient aussi ; Don Geronimo d'Eguya, secrétaire d'État, et le marquis de Grana, ambassadeur de l'Empereur ; l'amirante de Castille, qui était grand écuyer, ne s'y rendit que quatorze jours après le Roi : il était naturellement si paresseux, quand il s'agissait de faire sa cour, qu'il ne lui fallait pas moins de temps pour se résoudre d'aller à l'Escurial.

Toutes les dames du palais et six femmes de chambre de la Reine allèrent avec elle ; le marquis de Villamayna, son premier écuyer, et le marquis d'Astorga, son grand maître d'hôtel, furent du voyage. Pour le duc d'Ossone, son grand écuyer, il demeura à Madrid à cause d'un nouveau chagrin qu'il avait reçu à la cour. Le Roi voulut bien que la Reine montât à cheval pour faire quelques tours dans les allées de la prairie, et pour venir au-devant de lui lorsqu'il arrivait de la chasse. Elle eut quatre accès de fièvre, dont les suites ne furent pas assez fâcheuses pour l'empêcher de se lever peu de jours après et de continuer à se divertir comme elle avait fait depuis son arrivée à l'Escurial.

Le Roi, tout occupé des plaisirs de la chasse, s'y donnait depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit. Il

en fit une comme on les fait en Allemagne : il y avait des toiles qui tenaient une grande enceinte du pays, et l'on y tua à coups de fusil plus de deux cents cerfs ou daims. La Reine avait souhaité d'abord de s'y trouver ; mais sachant la manière dont on devait attaquer ces pauvres animaux, elle comprit qu'ils lui donneraient plus de pitié que de plaisir. Le Roi ne menait ordinairement dans toutes ses chasses que le premier écuyer et le grand veneur. Il aimait à se trouver seul dans ces vastes solitudes, et quelquefois il se faisait chercher longtemps Lorsqu'il fit cette chasse à la mode d'Allemagne, il voulut être accompagné du duc de Medina-Celi et du marquis de Grana. Au retour, le premier ministre, ayant suivi le Roi dans l'appartement de la Reine, remarqua qu'elle ne jetait pas les yeux sur lui. Il pénétra bien vite ce qui causait ce changement dans les manières de la Reine ; car, en effet, elle était fâchée contre lui de ce qu'il avait détourné le Roi de lui faire expédier les provisions d'un gouvernement dans les Indes qu'il lui avait accordé ; mais lorsque le duc le sut, il dit au Roi que la Reine lui avait demandé cette grâce à la prière d'une de ses femmes de chambre françaises, à laquelle il en devait revenir un grand profit ; que cependant on en offrait douze mille pistoles. Le Roi trouva qu'il avait raison de prendre cette somme, et il ne voulut plus entendre parler de faire travailler à l'expédition qu'il avait promise.

Mais ce qui irrita beaucoup plus la Reine, ce fut la conduite que l'on tint dans son absence avec la connétable Colonne. La duchesse de Medina-Celi avait donné parole à la Reine, de la part de son mari,

que pendant son séjour à l'Escurial on ne ferait rien contre cette dame. Malgré ces assurances, sur lesquelles elle avait compté, elle fut enlevée de Madrid, et sur un ordre du Roi on la conduisit au château de Ségovie. Pour reprendre les choses dès leur source, je dois dire qu'elle était nièce du feu cardinal de Mazarin. Elle avait eu des biens très considérables en mariage, et peut-être que la maison des Colonne serait tombée sans ce secours. Après avoir passé les plus beaux et les plus heureux jours de la vie à Rome, où elle paraissait avec beaucoup d'éclat et de splendeur, ayant la liberté de vivre à la française et devant être, selon toutes les apparences, contente de sa fortune, sans qu'elle en sût bien la raison elle-même, elle s'en éloigna tout à coup par les mauvais conseils de quelques personnes qui ne hasardaient guère de choses à leur égard en lui faisant tout hasarder au sien ; de sorte qu'elle partit secrètement avec la duchesse de Mazarin sa sœur. Elles se déguisèrent si bien, qu'on ne les reconnut point lorsqu'elles s'embarquèrent, et elles vinrent ainsi en France. La connétable Colonne espérait d'y trouver un asile contre son mari, et de certaines idées flatteuses, qui n'étaient pas encore absolument éteintes dans son cœur, aidaient à lui persuader qu'elle serait agréablement reçue à la cour ; mais bien loin de lui donner lieu d'y paraître, on lui défendit de la part du Roi d'y venir. Je lui ai entendu dire qu'elle en ressentit une douleur si vive qu'elle en pensa mourir. Elle se rendit à Turin ; elle y séjourna peu ; son inquiétude la conduisit en Flandre : elle y trouva le marquis de Borgomayne, de la maison d'Este, auquel elle donna de bonne foi toute sa

confiance, sans se souvenir qu'il était plus des amis de son mari qu'il n'était des siens. Il la flatta dans tous ses projets pour l'amuser et gagner le temps d'avoir des nouvelles du connétable ; car il lui avait écrit par un courrier exprès que sa femme était à Bruxelles, et il reçut pour réponse une très instante prière de sa part de la faire arrêter. Il s'acquitta aussitôt de sa commission ; il la mena dans un couvent, d'où elle ne put sortir qu'en consentant au voyage d'Espagne que l'on voulait qu'elle fît. Lorsqu'elle fut à Madrid, elle différa sur divers prétextes de se mettre en religion ; elle aimait sa liberté et aurait bien voulu en jouir. Mais le connétable, ayant su son arrivée, envoya Don Fernand de Colonne, son frère, avec des lettres pour le Roi et pour les ministres, par lesquelles il suppliait que de gré ou de force on obligeât la connétable d'entrer dans un couvent. Cette nécessité lui sembla dure ; cependant elle la subit et se retira au monastère de *Santo-Domingo el real*, avec cette condition que s'il lui arrivait d'en sortir, elle consentait que le Roi la rendît à son mari. Elle y demeura longtemps, et quelquefois le soir elle s'échappait avec quelqu'une de ses femmes, et elle s'allait promener le plus souvent à pied, en mantille blanche, au Prado, où elle avait d'assez plaisantes aventures, parce que les femmes qui vont là sont pour la plupart des aventurières, et les dames les plus distinguées de la Cour se font un sensible plaisir quand elles peuvent y aller et qu'on ne les connaît pas.

Le connétable Colonne étant venu à Madrid pour passer en Aragon, dont il était Vice-Roi, allait tous les jours l'entretenir à son parloir, et je lui ai vu

faire des galanteries pour elle, telles qu'un amant aurait pu en faire pour sa maîtresse. Il partit en fort bonne intelligence avec elle ; mais lorsque la Reine fit son entrée, comme elle avait une extrême envie de la voir, elle ne pensa pas qu'on l'obligerait à tenir si exactement la parole qu'elle avait donnée au Roi ; que si elle sortait, il la mettrait entre les mains de son mari, et sans façon elle fut chez la marquise de los Balbasez, sa belle-sœur. Celle-ci la reçut très bien, et le marquis lui fit un accueil propre à tromper une personne de moins de bonne foi qu'elle. Sur ces belles apparences, elle ne se proposa point de retourner à San-Domingo, elle demeura avec la marquise de los Balbasez. Pendant ce temps-là il poursuivait secrètement un ordre du Roi, et aussitôt qu'il l'eut, il l'amena dans un couvent à quatre lieues de Madrid. Un procédé si sévère l'affligea, tant qu'elle était capable de s'affliger. Elle écrivit à la Reine pour lui demander sa protection, et ayant appris que le connétable revenait d'Aragon avec ses fils, elle obtint permission du Roi d'entrer dans un monastère de Madrid ; mais soit qu'elle n'y fût pas contente ou qu'elle eût d'autres vues, elle n'y sut demeurer, et à l'heure qu'on y pensait le moins, elle sortit encore et fut droit chez son mari. Elle occupait la moitié de sa maison ; elle faisait régulièrement sa cour à la Reine ; elle voyait beaucoup de femmes et elle se divertissait fort bien.

Le connétable la laissait dans une entière liberté, mais lorsqu'il voulut partir pour retourner à Rome, il parla d'y mener sa femme ; elle s'en alarma fort et déclara qu'elle n'y voulait point aller ; c'est qu'elle

avait fait tirer son horoscope, et qu'on lui avait dit que si elle avait encore un enfant elle mourrait. Cette prédiction lui était entrée si avant dans l'esprit qu'elle aima mieux retourner dans sa retraite ordinaire. Le Roi voulut qu'elle s'en expliquât ; elle lui écrivit qu'elle le suppliait, avec un profond respect, de lui accorder sa protection dans le dessein qu'elle avait de se mettre dans un couvent.

Le Roi trouva à propos que l'inquisiteur général Don Melchior Navarra et son confesseur s'assemblassent pour décider de toutes les choses qui regardaient les intérêts opposés du connétable et de sa femme. Le marquis de los Balbasez sollicita si puissamment, que la Junte conclut qu'on la mettrait prisonnière dans le château de Ségovie ; c'est ce qu'il désirait avec tant de passion que, dès l'année précédente, il n'avait rien négligé pour lui jouer ce mauvais tour ; mais le connétable de Castille et l'amirante s'y étaient fortement opposés, et il n'avait pu en obtenir l'ordre.

Il ne l'aurait pas encore eu sans que le duc de Medina-Celi était contraire à la connétable. Cette dame, avertie de ce qui se passait contre elle et de ce qu'elle avait lieu de craindre de la part de ses ennemis, se jeta aux pieds de la Reine et la conjura, les larmes aux yeux, de ne la point abandonner, et de tirer parole du premier ministre qu'on n'entreprendrait rien contre elle tant que la cour serait à l'Escurial. La Reine agit dans cette affaire comme je viens de le dire, et malgré cette précaution, huit jours après son départ un conseiller du conseil royal avec ses officiers, suivi du connétable Colonne et du marquis de los Balbasez, qui servaient de recors, tous armés

comme s'il eût été question d'arrêter un chef de parti plutôt qu'une femme malheureuse et sans défense, allèrent sur les onze heures du soir enfoncer les portes de son appartement, qui était toujours dans la maison de son mari. Elle était dans sa chambre ; aussitôt un alcade de Corte voulut lui lier les bras avec une corde. Se voyant traitée si indignement, elle prit un petit couteau qui était par hasard sur la table, et, en se défendant, elle lui en donna un coup dans la main. Sa résistance obligea tout le monde de se jeter sur elle avec acharnement, et cette pauvre dame fut traînée par les cheveux et demi nue, comme la dernière des misérables. On la conduisit de cette manière toute la nuit dans le château de Ségovie, sans avoir aucune considération, ni pour sa naissance ni pour sa réputation, bien qu'elle n'eût donné aucun sujet de la traiter ainsi : car enfin elle était actuellement dans la maison de son mari, et tout son crime était de ne vouloir pas retourner à Rome avec le connétable, s'offrant d'être mise en religion sans avoir la liberté d'en sortir. Il n'y avait guère de personnes qui ne prissent part à ses peines, qui ne murmurassent que l'on eût manqué de parole à la Reine, et que l'on osât employer le nom du Roi pour satisfaire à l'animosité du marquis de los Balbasez. On ne regardait que lui dans la conduite que l'on avait tenue avec le connétable, car son mari était un des plus honnêtes hommes du monde ; il l'aimait, il avait consenti qu'elle demeurât plusieurs années en religion, et sans doute il ne se serait point opposé à l'y laisser encore aux conditions qu'elle proposait, sans le marquis de los Balbasez.

C'était lui qui avait conduit toute cette affaire ; c'était lui qui avait sollicité le duc de Medina-Celi au nom du connétable, et le ministre, croyant par là les obliger l'un et l'autre, donna les mains à tout ce qu'on lui demandait.

Néanmoins il était surprenant qu'il tînt une conduite si rude avec la connétable ; il aurait été bien plus naturel et bien plus honnête de travailler à la réconciliation des esprits, que d'emprisonner une dame qui allait devenir la belle-mère de la fille du duc. Il devait considérer qu'un mari et une femme se raccommodent aisément, et que s'ils venaient à se remettre ensemble, la fille tomberait entre les mains de la connétable, qui serait en état de se venger sur elle des maux qu'il lui faisait. Il pouvait encore penser qu'elle était riche, qu'elle avait un grand nombre de parents très proches et très considérables, qui ne la verraient pas opprimer sans peine et sans s'y intéresser ; qu'ils agiraient utilement pour sa liberté, et qu'au fond il n'en aurait que du chagrin.

Cette affaire fit beaucoup de bruit dans le monde ; j'en sus très particulièrement le détail, parce que j'étais fort des amies de cette dame, qu'elle était bonne, point médisante, et ce que l'on disait était bien vrai, qu'elle n'avait jamais fait de mal qu'à elle-même : il aurait été à souhaiter qu'elle eût eu plus de prudence, et moins de facilité à croire des personnes qui la conseillaient bien mal. Elle était fort aimable, quoiqu'elle ne fût pas dans la première jeunesse ; ses yeux étaient vifs, spirituels et touchants ; ses dents admirables, ses cheveux plus noirs que du jais et en quantité ; sa taille belle et sa jambe parfaitement bien faite. La reine, ayant su son mal-

heur, en fut touchée, et elle demeura fort en colère contre le duc de Medina-Celi de lui avoir manqué de parole.

Les malheurs causés par la peste n'étaient pas les seuls dont le peuple d'Espagne avait souffert ; ceux de la pauvreté s'étendaient encore plus loin, car la cherté des vivres continuait sans que l'on songeât à y remédier ; rien n'était changé dans le gouvernement. Il semblait que le premier ministre dormait d'un sommeil léthargique ; chacun baissait la tête, et l'on était si affaibli, que l'on n'avait pas la force de lever les yeux et les mains vers le ciel pour implorer son secours. Les maux passés et les présents faisaient appréhender l'avenir ; chacun faisait de tristes réflexions qui menaient toujours plus loin qu'on ne voulait ; mais pour achever l'accablement général, après avoir eu pendant six semaines des débordements d'eaux terribles, et qui firent de grands désordres en plusieurs bonnes villes, cet accident fut suivi d'un tremblement de terre qui arriva deux jours après le départ du Roi pour l'Escurial. Nous le ressentîmes à Madrid le 9 octobre, entre six et sept heures du matin ; il était si violent qu'il ébranla tout, et les plus assurés avaient de la crainte ; cependant on en fut quitte pour la peur. Ce mouvement extraordinaire se fit sentir dans tout le royaume, même à Lisbonne et dans le reste du Portugal ; mais la ville de Malaga en ressentit les plus funestes effets.

Cette ville est située dans le royaume de Grenade, sur le bord de la mer Méditerranée, à vingt-cinq lieues du détroit, et au pied d'une montagne sur laquelle il y a un château qui commande la ville et le

fort. Elle est grande, peuplée et riche, à cause du commerce considérable qu'elle fait de vin d'Espagne, d'huile, de citrons, de fruits, et d'autres marchandises qui attirent dans son port un fort grand nombre de vaisseaux. Ses fortifications, quoique anciennes, sont assez bonnes ; elles sont embellies de plusieurs beaux bâtiments qui sont des restes de la magnificence des Maures, et son église cathédrale était autrefois leur principale mosquée.

On y sentit un grand tremblement de terre qui ne dura que quelques moments, mais avec des secousses si violentes qu'il jeta l'épouvante et la désolation dans toute la ville, par le désordre qu'il y causa. La porte de la mer et les murailles qui sont du même côté, avec leurs boulevards, leurs tours et leurs remparts, furent renversés ; la mer en fut si extraordinairement agitée, que les poissons sautaient de tous côtés hors de l'eau ; les vaisseaux qui étaient dans le port furent élevés de plus de vingt pieds, et toutes leurs parties craquaient comme dans une véritable tempête, de sorte que les matelots crurent qu'ils allaient périr. Quinze couvents d'hommes et de femmes furent ruinés, sans qu'il en restât une seule pierre debout, et dans celui de l'observance de Saint-François il y eut quatorze personnes de tuées.

Cette magnifique église, qui en l'année 1521 avait été augmentée et embellie, pencha plusieurs fois sur ses deux côtés, près de se renverser, sans être endommagée, ce que les habitants prirent pour un miracle. Il y eut treize cents maisons abattues et plus de douze cents ruinées ; il est aisé de juger du grand nombre de personnes qui furent tuées, blessées et ensevelies dans ce chaos. Aussitôt que ce tremblement eut cessé,

l'évêque, suivi du clergé et d'une grande foule de peuple, se rendit à l'église pour implorer la miséricorde de Dieu : c'est assurément dans ces sortes d'occasions que les personnes les moins dévotes prient de bon cœur. Les habitants effrayés se retirèrent à la campagne, craignant d'être accablés dans la ville par quelque nouvelle secousse. Mais aux environs de Malaga plusieurs maisons tombèrent ; il y eut une grande montagne renversée ; la terre s'ouvrit en beaucoup d'endroits et jeta de l'eau en si grande quantité qu'elle forma des torrents, et ces torrents firent enfler et déborder les rivières. On remarqua que la muraille de l'église d'Alhavrin s'ouvrit de la largeur de quatre pieds, et ensuite se rejoignit sans qu'il parût qu'elle se fût ouverte ; les colonnes de jaspe de la même église furent séparées de leurs piédestaux, et furent remises en leur première place : il n'y eut rien du tout de gâté. A la ville de Velez-Malaga, la terre s'ouvrit et engloutit la rivière qui passe auprès ; ensuite, se rejoignant avec un bruit affreux, elle rejeta les eaux avec tant de violence qu'elles s'élevèrent plus de dix piques au-dessus des maisons, qu'elles enfoncèrent presque toutes par leur chute.

Il y eut plusieurs villes entièrement renversées. Ce tremblement de terre fit de grands désordres à Séville, à Cordoue et à Jaën, où les palais, les églises et plusieurs maisons furent ruinés. Il ne peut guère arriver dans la nature d'accident plus effrayant : car on ne sait où se sauver, et il semble que la mort vous suit partout.

Quelques jours après le tremblement de terre, il s'éleva la nuit un vent impétueux qui renversa une

partie de la couverture de l'Escurial, brisa les vitres de cristal de l'appartement du Roi, et arracha quantité d'arbres dans les jardins. Le Roi, remarquant que la Reine était effrayée, eut la complaisance de se lever avec elle et de faire venir du monde dans sa chambre pour la rassurer un peu.

C'était une coutume établie depuis longtemps en Espagne, qu'aussitôt qu'il arrivait quelque chose dont on ne pouvait être promptement éclairci, les ministres soupçonnaient la France. Ils savaient que le comte d'Estrées était allé, avec plusieurs vaisseaux, faire un voyage aux Indes occidentales ; ils dirent aussitôt que c'était lui qui venait de brûler Porto-Bello ; mais ils furent informés du contraire par deux vaisseaux qui étaient arrivés de Honduras au port de Cadix, chargés de six mille caisses d'indigo et de deux cent mille piastres. Ils rapportèrent que quelques flibustiers, commandés par un Anglais, avaient abordé au port de Bastimentos, et qu'après cinq jours de marche dans les montagnes ils avaient attaqué Porto-Bello ; que la garnison espagnole avait jeté ses armes et s'était retirée sans combattre dans la citadelle ; qu'un seul nègre, âgé de soixante-dix ans, en sortit suivi de vingt-cinq soldats et fit une brave résistance ; mais il fut tué, ayant été abandonné par sa troupe. Les flibustiers enlevèrent trente-six mille écus et tout le butin qu'ils purent emporter. Ensuite, étant passés au golfe de Darien, et conduits par des Indiens ennemis des Espagnols, ils arrivèrent en neuf jours, par des chemins inconnus, vers la mer du Sud, à une lieue de Panama. Ils s'embarquèrent en cet endroit sur quelques canots et passèrent au port de Perico, où ils se rendirent maîtres de trois

vaisseaux et de plusieurs barques. Ils allèrent de là piller le faubourg de Panama, dont la garnison, sans faire aucune résistance, se retira dans un bastion avec le président et les auditeurs. Les flibustiers demeurèrent quelques jours maîtres de la mer ; mais enfin ils se retirèrent, sur l'avis qu'il venait de Carthagène un secours de quatre cents hommes, et que deux vaisseaux devaient partir de Lima pour s'opposer à leurs entreprises. Le conseil des Indes, irrité contre les soldats espagnols qui avaient témoigné si peu de courage dans cette occasion, s'assembla à Madrid et résolut d'y envoyer trois cents vieux soldats pour renforcer les garnisons. Il donna aussi plein pouvoir à Don Melchior de Navarra, nommé Vice-Roi du Pérou, de condamner sans appel tous les officiers et les soldats qui seraient convaincus de n'avoir pas fait leur devoir en cette occasion, et de les décimer s'ils se trouvaient tous coupables, comme on l'assurait.

Ce fut avec un chagrin extrême que l'on reçut les nouvelles de la prise d'un vaisseau du Roi d'Espagne, dont la charge valait près de quatre cent mille écus en marchandises : six vaisseaux de l'électeur de Brandebourg l'enlevèrent près d'Ostende. Ce prince était irrité de la manière dont on avait traité son envoyé, et les menaces que celui-ci avait faites en partant de Madrid ne demeurèrent pas sans effet ; mais on trouvait qu'il se rendait trop bonne justice ; d'ailleurs, ceux qui regardaient cette entreprise sans prévention convenaient qu'il était bien naturel à M. l'électeur de Brandebourg d'user de mainmise, après la conduite offensante que l'on avait tenue avec lui, et à laquelle il s'attendait d'autant moins

qu'il s'était tout dévoué à la maison d'Autriche pour lui aider à soutenir la dernière guerre : mais si ces raisons servaient à l'excuser, il y en avait d'autres qui le rendaient blâmable d'avoir usé d'un tel acte d'hostilité envers un Roi avec lequel il était en paix, et qui n'avait manqué à son égard qu'à cause qu'il n'était pas en état de le payer ; que le temps auquel l'envoyé de Brandebourg demandait de l'argent était le même où le Roi d'Espagne n'en avait pas pour fournir à la dépense de sa propre maison, et que s'il avait été dans d'autres circonstances il en aurait mieux agi. Le chagrin que l'on eut de cette infraction de paix fut suivi d'un autre qui ne toucha pas moins. On apprit que les Portugais prétendaient se maintenir dans l'île de San-Gabriel, et encore que Buenos-Ayres en fût très proche, ils étaient en état de s'y défendre ; le voisinage de la côte du Brésil les favorisant aussi bien que la rivière dont le lit était si étroit en ce lieu-là, qu'il était très aisé d'y commander et d'interrompre le commerce. Les Portugais étaient entrés dans la rivière de la Plata, et toutes ces circonstances se trouvaient d'autant plus fâcheuses que l'on savait avec certitude que l'escadre de Brandebourg allait aux Indes. On parlait beaucoup de cette affaire et l'on s'assemblait ; mais ceux qui connaissaient bien le génie de la nation assuraient que l'on ne s'alarmerait pas longtemps, parce qu'à la cour on regardait les maux éloignés comme des maux qui ne devaient point du tout arriver.

Le Roi et la Reine étant revenus de l'Escurial à Madrid, chacun s'empressa de faire sa cour. Le 4 novembre, jour de la fête de saint Charles, le Roi

tint chapelle au palais, où se trouvèrent les ambassadeurs des couronnes, qui le complimentèrent, et plusieurs grands d'Espagne, qui lui baisèrent la main, selon la coutume. Le Roi était paré d'un habit à fond noir et les fleurs d'or brodées de perles, avec un gros diamant dans le milieu de chaque fleur ; sa *venere*, où l'ordre de la Toison était attaché, brillait de plusieurs émeraudes longues comme la moitié du doigt. La Reine mère écrivit le matin à la Reine qu'elle la priait de s'habiller ce jour-là à la française. La Reine porta le billet au Roi, et, après le lui avoir lu, elle lui demanda s'il l'agréerait ; il lui dit qu'il la trouvait belle vêtue à l'espagnole, qu'il la priait de n'en point quitter l'habit un jour de réjouissance.

Le Roi ôta la recette et l'administration des revenus de Madrid aux corrégidors et aux régidors dont il avait reconnu les friponneries ; il les confia à un conseil composé de quatre personnes, et il les chargea de faire rendre compte aux régidors de leur administration. On les accusait d'avoir profité d'une somme de huit cent mille écus sur la dépense de l'entrée de la Reine et de la construction du pont neuf de Tolède, lequel avait été renversé par les eaux du Mançanarès. On leur ôta en même temps l'administration des impôts sur le vin, sur la viande et sur le charbon. Tous ces changements diminuèrent si fort leurs charges, que l'on avait peine à trouver des gens qui en voulussent payer six mille ducats, au lieu qu'avant cette réforme, on les achetait soixante mille, quoique les appointements ne fussent que de quatre cents ducats.

Un homme de la première qualité qui avait suivi

le Roi à l'Escurial en étant revenu plus tôt que lui, nous dit qu'il avait de fortes conjectures pour croire que le duc de Medina-Celi était brouillé avec la Reine mère. Cependant peu de personnes le soupçonnaient alors ; mais, depuis le retour de la cour à Madrid, ce fut une chose visible : il y en avait qui prétendaient qu'il était fatigué du grand nombre de créatures que la Reine mère lui recommandait, et auxquelles il fallait distribuer une partie des grâces ; qu'il ne se la croyait pas nécessaire pour soutenir sa fortune, qu'ainsi il ne voulait plus lui accorder les fréquentes demandes qu'elle lui faisait ; que, pour s'en tirer tout d'un coup, il avait trouvé à propos de n'aller plus chez elle, et lui témoigner une grande froideur. Il y avait d'autres personnes qui disaient, au contraire, que c'était la Reine mère elle-même qui n'avait pu se contraindre davantage à souffrir chez elle un homme qui ne travaillait qu'à l'avancement de sa famille ou de ses amis, et qui n'avait aucune complaisance pour elle. Il y en avait d'autres encore qui voulaient que ce ne fût point l'esprit du duc de Medina-Celi qui agît dans le procédé qu'il tenait avec la Reine mère ; ils y remarquaient seulement celui de Don Geronimo d'Eguya. Malgré cette froideur qui était entre eux, le Roi, étant encore à l'Escurial, dit un jour avec chagrin à d'Eguya que, s'il n'était plus ponctuel à venir travailler aux dépêches avec lui, il dépêcherait avec Vibanco ; c'était le secrétaire de la Chambre, pour qui le Roi témoignait assez d'inclination.

Le duc, aussitôt, soit par générosité ou par politique, excusa si bien d'Eguya, qu'il le remit dans les bonnes grâces du Roi, et cette obligation, dont

d'Eguya lui fut redevable, les remit dans une étroite intelligence ensemble.

Il lui représenta que ces deux princesses ne pouvaient rien pour lui ; que le Roi lui saurait gré de ne témoigner d'attachement que pour sa personne, et qu'il se répondrait bien mieux de son affection quand il ne la croirait point partagée ; mais il ne lui parlait ainsi qu'afin de la garder pour lui-même, et que le ministre lui donnât entièrement sa confiance.

En effet, ils concertèrent ensemble que pour rendre le duc maître absolu, il fallait qu'il se mît sur le pied de refuser aux Reines les emplois et les bienfaits qu'elles désiraient pour leurs créatures. Le duc s'imagina que ce conseil partait d'un fonds de zèle dont il ne pouvait tenir assez de compte à d'Eguya. Il prit en lui une confiance si entière, qu'il n'agissait que par ses avis, et l'on plaignait le duc de se laisser conduire comme un enfant, par l'homme de toute l'Espagne le plus fin et le moins sincère.

Pour suivre le projet qu'il s'était fait de chagriner la Reine mère, le premier ministre fit donner des pensions aux personnes qui lui étaient directement opposées. Le duc de Villahermosa, qui avait assez gagné en Flandre, et le duc d'Albe furent de ce nombre. Le premier ministre assigna ensuite des pensions aux femmes de la duchesse de Medina-Celi sur le *bolsillo*, qui est un fonds réservé pour la maison du Roi et d'autres dépenses particulières. Il gratifia de même plusieurs de ses domestiques, pendant que ceux du Roi étaient dans une si grande misère qu'ils se trouvèrent obligés de quitter son service, manquant de tout sans exception.

Le duc de Medina-Celi fit une épreuve de son

pouvoir, qui lui réussit beaucoup mieux qu'il n'aurait pu le croire. Le 13 de novembre, il fit épouser à un de ses parents, nommé Don Augustin Henriquez de Guzman, cadet de la maison Guzman, très pauvre et d'un petit mérite, Doña Laura, fille unique du duc de Montalte, qui n'avait que quinze ans, qui était fort belle et si riche, qu'on la regardait comme le meilleur parti de toute l'Espagne, tant par les grands biens de son père que par ceux du marquis de los Velez et du comte d'Oropeza, dont elle devait hériter en cas qu'ils n'eussent point d'enfants. Cette affaire était l'ouvrage de la duchesse de Medina-Celi ; Don Augustin de Guzman s'était attaché à elle avec tant d'assiduité, que pour l'en récompenser elle lui procura ce mariage ; tout le monde en eut le dernier étonnement. On ne pouvait comprendre par quelle vue le duc de Montalte avait pu consentir de sacrifier sa fille à la politique ; le marquis de los Velez, le comte d'Oropeza et tous ceux de leur famille en furent outrés contre le duc de Medina-Celi ; ils se détachèrent de ses intérêts, qu'ils avaient toujours embrassés avec chaleur, et se déclarèrent ouvertement sur le ressentiment qu'ils conserveraient toute leur vie pour une alliance si désagréable. La marquise de los Velez, grand'mère de cette jeune dame, n'en fut pas informée ; on la maria secrètement, sans aucune cérémonie, de crainte que quelqu'un ne vînt troubler la fête.

Le Roi et la Reine, cherchant à se divertir, allèrent au Pardo pour y chasser jusqu'à la fête de Saint-André ; ils en revinrent à cause que la Reine mère eut une légère indisposition, et qu'ils voulaient la voir tous les jours.

Dans ce temps-là, Don Philippe Vinzani, habile chimiste, lequel était venu de Naples à Madrid avec Don Pedro d'Aragon, reçut ordre du premier ministre d'examiner la monnaie, qui était décriée depuis quelques mois, afin de séparer le bon argent d'avec le cuivre. On prétendait que le Roi en tirerait six millions de pièces de huit, et qu'il les emploierait à mettre une armée en mer, le Pape voulant que l'argent qui se tirait de la bulle de la croisade s'employât à l'entretien d'une flotte pour faire la guerre aux corsaires de Barbarie. On appréhendait d'ailleurs que les vaisseaux partis pour les Indes n'eussent fait naufrage, parce qu'on avait su qu'un de ceux-là était arrivé tout brisé aux Barbares, et que l'on n'avait rien appris des autres.

Bien que ce soit la coutume en Espagne que le Roi dîne avec les chevaliers de la Toison d'or le jour de Saint-André, il s'en dispensa pour prendre le divertissement de la chasse. Comme il revenait sur le soir du Pardo, les deux Reines allèrent au-devant de lui, et le ramenèrent chez l'amirante de Castille, où elles avaient déjà passé l'après-midi. Ce seigneur, toujours galant et magnifique, étant averti qu'il devait recevoir cet honneur, fit entourer plusieurs bassins de fontaines de grandes corbeilles d'argent remplies de toutes les viandes, fleurs et fruits que la saison pouvait fournir, et la diversité, jointe à l'ordre, faisait un effet très agréable. Il y avait, dans tous les cabinets qui terminaient les allées, de petites tables garnies de cristal de roche, d'agate, de cornaline, de lapis, d'or et de vermeil, chargées de même de toutes sortes de choses dans des bassins de pareille matière que les tables. Il avait fait faire des

fruits, particulièrement des raisins, qui pendaient avec leurs pampres et leurs feuilles dans les grottes. Ils étaient pour la plupart de petits grenats, de topazes et d'améthystes : rien n'était plus brillant et plus beau. Les deux Reines eurent beaucoup de satisfaction à cette promenade. Lorsque le Roi fut arrivé, on entra dans la maison, où il parut aussitôt quinze dames et quinze cavaliers, parés à la mode du pays ; les dames vinrent d'abord avec leurs mantes *tapadas*, c'est-à-dire le visage tout couvert, à la réserve d'un œil ; les cavaliers, de leur côté, avaient leurs manteaux jusque sur le nez, et leurs chapeaux fort enfoncés ; cela fit une espèce de mascarade, et, pour divertir Leurs Majestés, ils se parlèrent des doigts et par signes pendant quelque temps, avec tous les tours et les gestes qui s'observent dans ces sortes de conversations ; ensuite, les dames ayant quitté leurs mantes, et les seigneurs leurs manteaux, ils commencèrent à danser le *sarao*, à la mode des Maures. Se tenant avec des écharpes de taffetas de différentes couleurs, et les laissant quelquefois pour prendre des flambeaux, les femmes avaient sur leur tête de petits chapeaux couverts de plumes, qui s'élevaient sur le côté comme des aigrettes. Le *sarao* fini, les dames baisèrent la main aux Reines, et les cavaliers au Roi ; Leurs Majestés témoignèrent qu'elles avaient eu beaucoup de satisfaction à cette petite fête.

Le duc de Medina-Celi et le connétable de Castille, sachant l'honneur que le Roi avait fait à l'amirante, le prièrent de vouloir bien aussi venir se divertir chez eux, et il y fut avec les Reines. Il y eut comédies, feux d'artifice et collations superbes ;

en un mot, ils n'oublièrent rien de tout ce qui pouvait témoigner leur joie et leur reconnaissance.

Le Roi demanda, le 2 décembre, un secours d'argent à tous les conseils, et cent mille pièces de huit au conseil d'Italie. Il proposa de vendre quelques offices pour trouver cette somme, parce qu'il lui aurait été impossible de la fournir par d'autres moyens.

Le Roi ayant appris qu'il était mort au port de Sainte-Marie quantité de personnes, de diverses maladies que la disette de vivres leur causait, dit au duc de Medina-Celi qu'il fallait remédier à cette misère, et qu'il ne pouvait plus en entendre parler ; qu'elle durait depuis si longtemps, qu'il semblait que cela ne pouvait être sans négligence. Le duc lui répliqua qu'il n'y perdait pas un moment, et que Dieu lui était témoin que, s'il n'avait fallu que de son sang pour soulager le peuple, il ne l'aurait pas épargné. Il retourna chez lui fort chagrin, et, s'étant retiré dans son cabinet avec sa femme : « J'ai bien envie, lui dit-il, de tout abandonner ; je me tue après des affaires dont je n'aurai que des reproches.

Quand vous les aurez mises en bon état, lui dit-elle, vous pourrez les quitter ; mais si vous les laissez à présent, tout le monde croira que c'est par faiblesse. » Elle ajouta tant de raisons à celle-ci, qu'elle lui fit reprendre courage, quoiqu'il eût l'air fort abattu. Le marquis del Priego, son gendre, étant venu à Madrid pour le voir, se donna en entrant dans sa chambre un petit coup contre la corne d'un cabinet à la tempe ; il fut pris aussitôt d'un saignement de nez, et réduit en peu de temps à l'extrémité.

Notre ambassadeur obtint l'agrément du Roi pour

l'établissement d'un juge conservateur, qui connaîtrait seul des affaires de la nation française.

On décida à Madrid, en faveur du connétable Colonne, sur le différend qu'il avait avec les chevaliers romains vassaux du roi d'Espagne, pour le pas qu'ils prétendaient devant lui, dans la cavalcade que l'on fait tous les ans, pour présenter au Pape la haquenée blanche et la cédule ordinaire pour le royaume de Naples, que le roi d'Espagne tient en fief du Saint-Siège. Le conseil de Sa Majesté Catholique avait différé, depuis 1668, à régler cette affaire. Lorsque les barons romains virent qu'elle ne l'était pas à leur avantage, ils cherchèrent de nouveaux moyens pour faire révoquer cette décision ; et, pour y réussir, ils s'unirent aux chefs des maisons papales, afin d'écrire tous ensemble à Madrid. On le dit au Roi ; il répondit seulement : « Ce qui est jugé est jugé. » Le marquis de Liche, ambassadeur d'Espagne à Rome, tomba malade ; il envoya aussitôt quérir le médecin du Pape. Ses amis lui demandèrent pourquoi il envoyait quérir celui-là préférablement au sien : « Je suis si las de vivre, dit-il, que j'envoie chercher celui qui doit être le plus prompt à me tuer, quand ce ne serait que pour plaire à son maître. » Le Pape, ayant su cette réponse, l'envoya visiter par un de ses camériers, et il lui manda qu'il souhaitait autant le retour de sa santé que son absence, et qu'il jugeât par là s'il avait envie de sa guérison.

Il y eut, dans le commencement du mois de décembre, un assez grand tremblement de terre dans la province de Salerne, et même à Naples et aux environs ; cependant il n'y causa aucun dommage.

On disait à Madrid que la Reine mère avait engagé le Roi de nommer le cardinal Nitard Vice-Roi de Naples, et qu'elle espérait revoir bientôt ses deux favoris auprès d'elle. Le cardinal était le premier, et le marquis de Valenzuela le second. Le marquis de los Velez, qui n'avait pas envie de quitter si tôt la vice-royauté, envoya au Roi, pour ménager ses bonnes grâces, un carrosse magnifique d'une sculpture admirable, et brodé partout très délicatement ; mais quelques beaux carrosses qu'ait le Roi, il ne va jamais dedans ; il jette les yeux dessus, et puis on les enferme sous une remise où la poussière et le temps les gâtent absolument. Le Roi aime mieux ses grands carrosses de toile cirée verte, qui sont faits comme nos coches, et où un simple bourgeois de Paris ne voudrait pas aller. Le marquis de los Velez lui envoya aussi des chevaux de Naples, d'une si grande beauté qu'il n'y en avait point qui en approchassent.

Il se passait peu de jours que le Roi et la Reine n'allassent à la chasse ou à la comédie ; ils furent au Buen-Retiro voir les courses que les Flamands faisaient sur la glace, à la manière de leur pays. Il y eut des dames qui firent dire à la Reine que, si on leur permettait de paraître masquées, parce qu'elles ne voulaient pas être connues, elles glisseraient mieux que pas un de ceux qui étaient là. On leur dit qu'elles pouvaient venir, et aussitôt elles se rendirent sur la glace avec des jupes courtes, fort bien chaussées, et des patins à la flamande. Elles dansèrent très légèrement la sarabande, avec des castagnettes, allant aussi vite que l'on peut aller de cette manière ; mais la glace n'étant pas également prise

partout, il y en eut une sous qui elle cassa ; elle tomba dans l'eau et aurait été indubitablement noyée si on ne l'avait promptement secourue. Comme elle avait perdu son masque, on vit que c'était une très laide et très vieille femme qui avait près de soixante ans. Lorsqu'on le dit à la Reine, elle répondit en riant qu'à cet âge-là il était toujours permis de se masquer.

Les deux Reines firent, le jour de Saint-Nicolas, un présent de pierreries à la duchesse d'Albuquerque, parce que c'était sa fête. Elle leur offrit à son tour des bijoux de prix, et particulièrement des Heures, qu'elle donna à la jeune Reine, qui étaient admirablement bien peintes, avec des fermoirs d'or garnis de diamants. Comme c'était vers la fin de l'année, j'allai, selon la coutume, en souhaiter à la Reine une nouvelle remplie de bonheur et de prospérité. Elle était tout habillée d'une petite étoffe blanche, avec une quantité prodigieuse de grosses perles. Elle s'était assise proche d'un grand bassin plein de noyaux d'olives, et elle feuilletait les Heures que la duchesse d'Albuquerque lui avait données ; elle me fit l'honneur de me les montrer : « Voyez, me dit-elle, au commencement, Henri IV et Marie de Médicis sont à genoux avec leurs armes à leur prie-Dieu : il faut que ces Heures-là aient été faites pour l'un d'eux ; je voudrais bien savoir par quel hasard elles sont venues en Espagne. » Je lui dis que c'était peut-être la Reine Élisabeth qui les avait apportées. Elle appela là-dessus la duchesse d'Albuquerque et elle le lui demanda. La duchesse lui dit qu'elle n'en savait rien, et qu'elle les avait eues de sa mère. La Reine me dit ensuite : « N'êtes-vous pas étonnée de

me voir vêtue de laine blanche ? c'est une petite dévotion que nous faisons, le Roi et moi, et dont personne ne saura le sujet. — Ah ! Madame, lui dit la duchesse de Pastrana, nous prenons toutes la liberté de le deviner. — Quoi ! sans vous tromper ? dit la Reine. — Je ne le crois pas, répondit la duchesse. — Et vous, me dit-elle, êtes-vous aussi au fait ? — J'y suis sans peine, Madame, répliquai-je, et toute l'Espagne joint ses vœux aux vôtres. — Savez-vous bien, lui dit la Reine en riant, qu'il ne fait pas bon d'être sorcière ici, et qu'il y a une inquisition redoutable ? Le Roi entra dans ce moment, et la Reine, s'étant levée, lui dit d'un air enjoué qu'elle avait deux sorcières à lui dénoncer ; que la duchesse de Pastrana et moi avions deviné le mystère de son habit blanc. Le Roi, qui n'était pas apparemment de belle humeur, nous regarda d'un air si refrogné, et particulièrement moi, qu'il connaissait pour être Française, que je fis une profonde révérence, et je sortis au plus vite de l'appartement de la Reine.

On publia une ordonnance pour le rehaussement des monnaies, qui avaient été réduites à la quatrième partie de leur valeur.

Bien que le duc de Medina-Celi fût incommodé, il ne laissait pas de s'informer soigneusement de ce qui se passait, et il apprit avec beaucoup de chagrin que la peste recommençait au port de Sainte-Marie. La disette était si extrême, que plusieurs personnes en mouraient tous les jours ; et le duc de Medina-Sidonia fut obligé d'y faire apporter des grains de l'Andalousie. On ne souffrait guère moins à Naples ; le nonce du Pape y fit appeler, par l'ordre de Sa Sainteté, les supérieurs de toutes les maisons reli-

gieuses, pour les obliger de donner à cette ville un secours de grains.

Ils accordèrent deux pour cent de leur revenu. Pour augmenter le désordre, qui était déjà assez grand, le prix des monnaies d'or diminuait tous les jours dans le duché de Bari, ce qui empêchait totalement le commerce dans la plus grande partie du royaume. Le 16 décembre, on fit à Naples la procession qui se fait tous les ans, pour remercier Dieu d'avoir garanti la ville, en 1635, du feu du mont Vésuve. On porta en cette procession le corps et le sang de saint Janvier, un des protecteurs de Naples.

Le Roi eut la fièvre quelques jours au commencement du mois de janvier 1681. Il serait malaisé d'avoir eu auprès de lui plus d'assiduité que la jeune Reine en fit paraître dans le peu de temps que son incommodité dura. On joua au palais deux comédies, pour se réjouir de sa convalescence. Un de ces jours-là, le Roi ayant défendu que personne, sans exception, ne se mît sur le théâtre, le duc d'Ossone s'y plaça sur une pile de carreaux sans en vouloir partir. Le Roi n'en dit rien pendant le divertissement ; mais aussitôt qu'il fut fini, il lui envoya ordre de n'entrer plus ni dans le conseil, ni dans le palais. On ne le plaignit point, parce qu'il s'était attiré ce chagrin de gaieté de cœur, et qu'il avait quelquefois besoin qu'on le mortifiât un peu. Mais ce qui avait donné lieu à la sévérité du Roi, c'est qu'il avait remarqué, dans son voyage à l'Escurial, que le duc, qui était grand écuyer de la Reine, n'avait pas suivi. Peu après son retour, il lui fit dire de se rendre plus exact au service : il ne profita

point de cet avis ; et comme il était un des hommes du monde le plus fier, il affecta dans l'exercice de sa charge une certaine négligence, qui obligea le Roi de lui faire déclarer, par un billet du secrétaire d'État, que s'il ne s'en acquittait mieux à l'avenir, on en disposerait en faveur d'un autre. Il devait juger par là que le Roi avait les yeux ouverts sur sa conduite, et tout au moins il aurait dû s'observer pendant quelque temps ; mais sa hauteur naturelle ne se serait pas accommodée de cette contrainte.

Tous les moments du duc de Medina-Celi n'étaient pas toujours également bons ; on enviait son élévation et l'on haïssait mortellement d'Eguya. Ils avaient l'un et l'autre des ennemis puissants ; on comptait parmi eux le duc de Veragua, le duc de Pastrana et ses deux frères, l'amirante de Castille, le prince de Stillano, le comte de Monterey, le comte d'Oropeza et le marquis de Mansera. Ils s'assemblèrent plusieurs fois ; ils se représentaient les uns aux autres la conduite inégale du duc de Medina-Celi ; qu'il était faible quand il fallait de la fermeté, paresseux lorsqu'il s'agissait de travailler, et opiniâtre quand il trouvait une résistance juste et raisonnable. Ils examinaient l'état présent du royaume, la misère du peuple, et le peu d'espérance qu'il y avait de le soulager. Ils proposèrent des expédients pour remédier à tant de maux et pour prévenir ceux qui pourraient arriver ; mais comme ce n'était pas seulement le bien public qui les faisait agir, et que leur propre intérêt les animait, ils tâchaient de parvenir par divers chemins au but particulier qu'ils s'étaient proposé. Ils voulaient tous également la perte du premier ministre ; mais le ministre perdu, chacun en voulait

profiter, et cet esprit qui régnait dans leur cabale empêchait qu'ils ne s'unissent avec la bonne foi qui fait réussir les grandes affaires.

L'amirante de Castille, encore qu'il fût grand seigneur, faisait des dépenses si extraordinaires, que quand il aurait été beaucoup plus riche, il se serait toujours trouvé incommodé : il souhaitait donc de contribuer à l'élévation d'un autre ministre, afin d'y trouver son compte ; non pas pour thésauriser, mais pour jeter l'argent par la fenêtre, s'il en avait assez pour cela. Il s'appliqua soigneusement à chercher un sujet capable de remplir les idées qu'il s'était faites. Le comte d'Oropeza lui sembla plus propre que personne pour faire réussir ses soins, et il ne doutait pas que les bontés et les distinctions que le Roi lui avait témoignées ne pussent avoir leur effet, étant appuyé par une forte brigue.

D'ailleurs le comte de Monterey, qui avait encore de la jeunesse, beaucoup d'esprit et d'ambition, dont toutes les manières étaient agréables et polies, qui avait eu la conduite de plusieurs affaires importantes, qui était laborieux et vigilant, ne cherchait, pour faire son parti, que des personnes fermes et secrètes ; il avait des sujets de mécontentement très essentiels contre le duc de Medina-Celi, et Don Geronimo d'Eguya, son ennemi capital, lui avait fait beaucoup de tort dans l'esprit du Roi. Il lui avait dépeint le caractère et les actions de ce comte avec des couleurs si noires, que la jeune Reine voulant lui rendre de bons offices, et parlant de lui avantageusement au Roi, il lui répliqua que Monterey était bien heureux d'avoir encore sa tête sur ses épaules. Le comte voyait avec un sensible chagrin

que le duc de Villahermosa, qui n'avait été gouverneur de Flandre qu'après lui, et qui avait même servi sous ses ordres, avait été fait conseiller d'État en arrivant à Madrid, et qu'on lui avait donné là-dessus une exclusion très désobligeante ; il voyait encore que son frère, le marquis de Liche, était retenu à Rome malgré lui et malgré les instances qu'il renouvelait tous les jours pour être rappelé ; c'était encore là un grand sujet de déplaisir pour le comte, et qui lui faisait assez connaître les méchantes dispositions que l'on avait à la cour pour son frère et pour lui. La marquise de Liche, qui était belle et jeune, s'était jetée plusieurs fois aux pieds du Roi pour lui demander le retour de son mari, qui était continuellement malade à Rome, soit que l'air ne lui en valût rien, ou que le déplaisir d'y être retenu par force contribuât à lui ôter la santé. Elle ne demandait pas même qu'il revînt à Madrid, mais qu'on lui permît seulement d'aller vivre dans quelques-unes de ses terres. La plupart des conseillers d'État concluaient en faveur de la marquise, et ses prières auraient eu leur effet, sans que les ennemis du marquis de Liche n'omirent rien pour confirmer le Roi dans l'opinion qu'il avait déjà, que c'était le plus pernicieux esprit qui fût au monde, et qu'il n'était pas possible de le laisser venir sans hasarder le repos de toute la cour.

Il est donc aisé de voir que le comte de Monterey était bien informé des mauvais offices qu'on lui rendait auprès du Roi, et s'en prenait avec raison au duc de Medina-Celi et à d'Eguya ; son ressentiment et son ambition lui faisaient désirer avec passion de voir un autre ministre en place, afin d'être

vengé du duc qu'il haïssait, et d'avoir assez d'accès auprès du nouveau favori pour pouvoir, par son moyen, entrer dans le Conseil d'État et pousser sa fortune. Il se sentait capable de le faire par son esprit et par son mérite ; mais encore qu'il pût avec justice aspirer aux postes les plus élevés et les plus difficiles, il était obligé de cacher ses désirs et ses démarches, parce qu'il savait qu'on le suivait partout, et que ceux qui faisaient profession d'être de ses meilleurs amis lui servaient d'espions. Cette connaissance le força de se contraindre jusqu'à vivre dans une espèce de retraite, et avec tant de circonspection qu'il ne s'ouvrit presque à personne de ses desseins ; il affectait même de voir souvent le duc de Medina-Celi, et l'ayant trouvé un soir d'un accès plus facile qu'à l'ordinaire, il lui témoigna, avec beaucoup de franchise, qu'il ne souffrait qu'impatiemment la préférence que le duc de Villahermosa avait eue d'entrer dans le conseil à son exclusion. Le duc lui repartit qu'il aurait son tour, et lui fit là-dessus des honnêtetés qui persuadèrent au comte qu'il avait peut-être pris des dispositions plus favorables pour lui. Cette raison l'engagea de lui faire sa cour régulièrement et de s'attacher à lui, au moins en apparence.

Pour le duc de Pastrana, il n'était point maltraité de la cour ; mais c'était être maltraité à ses yeux que d'être encore sans emploi. Sa femme, qui était sœur du marquis de Liche et du comte de Monterey, irritée de ce que ceux de sa maison souffraient, lui persuada de travailler de toutes ses forces à l'établissement d'un autre ministre. Le duc de Pastrana prit volontiers ce parti, et ses deux frères, auxquels

il en parla, ne voulurent point séparer leurs intérêts des siens ; l'un se nommait Don Gaspar, et l'autre Don Joseph de Silva ; ce dernier était fort bien dans l'esprit du Roi, et la charge de premier écuyer lui procurait beaucoup d'agrément. Il avait épousé la fille du marquis de Mansera ; mais ces trois seigneurs commirent une grande imprudence dans leur entreprise, car ils la communiquèrent à Don Sébastien Vibanco, secrétaire de la chambre, qu'ils regardaient comme un homme absolument à eux : ils se trompaient, en ce qu'il était beaucoup plus dévoué au premier ministre, et qu'il n'apprenait rien de conséquence sans l'en avertir sur-le-champ.

Le marquis de Mansera, grand maître d'hôtel de la Reine mère, et sa créature, souhaitait que le gouvernement prît une autre forme ; c'était un homme âgé, dont le mérite et l'expérience lui promettaient avec justice de pouvoir remplir dignement la place qu'on lui donnerait dans le ministère. Il désirait que l'on fît une Junte afin d'y entrer ; mais comme il savait que son zèle pour la Reine mère le rendait fort suspect, et qu'il risquait beaucoup en agissant par lui-même, il trouva à propos d'employer le marquis de Grana, qui était son beau-frère et son ami ; il l'entretint là-dessus et lui inspira l'envie de faire toutes les démarches nécessaires. Celui-ci n'ayant rien à craindre, à cause de sa qualité d'ambassadeur, travaillait utilement, pendant que le marquis de Mansera témoignait peu d'application pour toutes les choses qui se passaient à la cour. Sans compter que le marquis de Grana souhaitant de contribuer à l'avancement de son beau-frère, il lui paraissait à lui-même que pour les intérêts de l'Empereur, son

maître, il était obligé de procurer le bien de l'Espagne, dont la misère était un mal qui s'étendait plus loin que le royaume ; qu'il était impossible que le Roi secondât l'Empereur dans aucun de ses desseins, tant que les membres de ce grand corps seraient exténués, et dans une langueur qui lui ôtait la force d'agir.

Il pensa que, pour conduire heureusement ce qu'il minutait, la meilleure finesse c'était de n'en point avoir ; de manière qu'il s'adressa directement au duc de Medina-Celi.

Le premier ministre goûta les raisons du marquis de Grana ; il lui promit d'y penser mûrement.

Cependant, les seigneurs, qui s'étaient associés pour faire une ligue contre le duc, continuaient de s'assembler secrètement, et de songer aux expédients qu'il fallait prendre pour convaincre le Roi de la nécessité de choisir un autre ministre, ou tout au moins de composer une Junte ; mais pour la plupart du temps tout aboutissait à faire de longs discours politiques, et cette même politique empêchait que pas un d'eux ne s'offrît pour se mettre à la tête du parti. Quand il était question de choisir un chef, chacun regardait son voisin : ils manquaient d'amitié et de confiance les uns pour les autres ; celui qui méritait le plus d'estime s'attirait le moins d'amitié ; l'envie régnait parmi eux ; la fidélité n'y était point gardée, et lorsqu'on examinait leur société, on n'y trouvait que de la vanité et de la faiblesse.

Entre ceux qui reconnurent le plus tôt que ces deux défauts régnaient dans la cabale, l'amirante de Castille fut un des premiers. Il vit sans peine toutes les défectuosités du parti ; il trouva qu'il s'y était

engagé mal à propos, et que l'arc n'était pas assez bien bandé pour tirer droit au but ; que le dessein serait découvert, qu'il se perdrait à bon marché ; que présupposé qu'il réussît, et que l'on fît une Junte, le marquis de Liche, son gendre, y pourrait entrer ; qu'il aimerait mieux y voir entrer tout l'enfer, parce qu'il le haïssait d'une haine implacable ; et la seule idée de contribuer à lui procurer un avantage le détourna absolument de la société dans laquelle il était entré. Enfin, après de grandes réflexions, il l'abandonna, et bien des gens demeurèrent persuadés qu'il ne se contenta pas de l'abandonner, et que ce fut lui qui alla trouver le Roi, qui lui déclara jusqu'aux moindres particularités de ce qui se passait, et qu'il donna les mêmes avis au duc de Medina-Celi.

La première victime que le duc sacrifia à son ressentiment, ce fut le comte de Monterey, soit que sa colère fût plus vive contre lui, à cause des liaisons qu'ils semblaient avoir pris ensemble, ou qu'il l'appréhendât plus que les autres : de sorte que, malgré l'assurance où il croyait être par une conduite fort circonspecte, le président de Castille lui fit savoir qu'il avait quelque chose à lui dire, et qu'il se trouvât sur le soir au palais (car il faut remarquer que les présidents de Castille ne vont jamais rendre de visites). Le comte fut bien aise d'avoir cette occasion de l'entretenir, ayant aussi à lui parler sur quelques affaires qui le regardaient. Mais sa joie ne dura guère. Quand le président lui donna un ordre contenu dans un billet de la part du Roi, et signé de Don Geronimo d'Eguya, pour qu'il se retirât incessamment dans une de ses terres, il demeura sur-

pris, et il dit au président qu'il était prêt à obéir, mais qu'étant grand d'Espagne, il demandait un ordre signé de la main du Roi, puisque c'était l'usage ; qu'en attendant, il allait mettre ordre à ses affaires. En effet, il se retira chez lui fort chagrin ; il fit tenir son équipage tout prêt, et il ne douta pas que l'ordre ne vînt promptement. Il le reçût le lendemain 15 janvier, accompagné d'une permission de rester encore trois jours à Madrid. Il les y passa avec quelques-uns de ses amis ; il partit ensuite pour Salamanque. Peu de gens le plaignirent, parce qu'il avait beaucoup d'envieux, et que, lorsque la fortune est contraire, on ne trouve guère d'amis qui aient assez de générosité pour se déclarer hautement.

L'exil du comte de Monterey effraya si fort le duc de Pastrana, son beau-frère, qu'il ne songea plus qu'à se retirer d'intrigue. Il marcha sur les pas de l'amirante, c'est-à-dire qu'il déclara promptement tout ce qu'il savait de cette affaire, afin de mieux persuader de sa bonne foi et de son repentir. Le secrétaire Vibanco, auquel il s'en était ouvert, l'avait déjà décelé, mais enfin il revint encore assez vite pour être écouté favorablement. Ses deux frères, qui avaient pris parti dans la cabale, l'imitèrent lorsqu'il s'attacha au duc de Medina-Celi, et il parut qu'ils embrassaient ses intérêts avec plus de zèle que ses meilleurs et ses plus anciens amis. Cependant, le duc de Pastrana et ses frères ne laissaient pas d'avoir quelque sorte de peine qu'on les regardât dans le monde comme des personnes timides, qui n'avaient parlé que par faiblesse et par légèreté. Cette raison les engagea de chercher toutes sortes

de moyens pour faire croire qu'ils n'avaient rien dit au Roi, mais qu'ayant par malheur communiqué leurs desseins à Vibanco, celui-ci s'était prévalu de cette confidence pour en faire sa cour ; que le Roi, l'ayant pour témoin contre eux, les avait menacés, et n'avait attaché leur pardon qu'à leur sincérité ; qu'ils n'en avaient pu manquer dans une occasion où ils se perdaient sans sauver personne, et que, sans ces fâcheuses circonstances, ils n'auraient jamais été capables de manquer à leurs amis. On les écouta sans ajouter aucune foi à leurs paroles, et plusieurs de leurs amis leur reprochèrent fort franchement d'avoir eu si peu de courage et de fermeté.

Peut-être que le duc de Veragua aurait été traité comme le prince de Stillano, et que la perte de sa vice-royauté lui aurait tenu lieu de la punition qu'il avait méritée en se tenant dans un parti contraire au premier ministre ; mais comme il ne souffrait qu'impatiemment sa révocation et qu'il continuait à demander justice, qu'il remplissait ses requêtes des plaintes, et qu'il en faisait hautement contre le duc de Medina-Celi ; que, d'ailleurs, il suppliait le Roi de lui donner des juges devant lesquels il pût justifier de sa conduite à l'égard de la condamnation du moine relaps et bandit, on le renvoya enfin au conseil d'Aragon : il y demanda son rétablissement comme une chose incontestable, et il poursuivait son affaire avec la dernière chaleur, lorsqu'il reçut un ordre, le 3 de février, de se retirer dans ses terres en Andalousie. Il demanda la liberté d'aller dans un autre lieu, parce que la peste était violemment dans cette province ; on la lui refusa, et il eut seulement huit jours pour partir. On peut dire que

ce ne fut que la mauvaise fortune du duc de Veragua qui lui procura tous les chagrins qu'il reçut à l'égard de sa vice-royauté, car il est constant que si l'on s'était fait une loi de traiter ainsi tous ceux qui manquaient, il y aurait eu bien des gens punis, auxquels on ne songeait que pour les gratifier ; mais l'esprit du Roi était si prévenu contre lui, qu'un soir que la jeune Reine lui demanda s'il était vrai que le duc de Varagua fût exilé, il répondit que oui, et que l'on traiterait de même tous ceux qui parleraient mal à propos. Il n'en fallut pas davantage pour faire connaître à la Reine les dispositions du Roi ; et comme elle était fort prudente, elle changea aussitôt de discours.

On s'apercevait bien à la cour que le duc de Medina-Celi et Don Geronimo d'Eguya étaient opposés en toutes choses à la Reine mère, mais on n'en savait pas positivement le sujet. Un jour que la marquise de Mortara vint nous voir, nous lui en parlâmes, et comme elle en était pleinement informée, et qu'elle se défiait moins de nous que des Espagnols, parce que nous n'avions point intérêt à prendre dans cette affaire, elle nous apprit que, quelque temps avant le voyage du Roi à l'Escurial, d'Eguya étant venu de sa part trouver la Reine mère pour lui montrer une lettre que le marquis de Liche, ambassadeur à Rome, avait écrite au Roi, lorsqu'il fut entré dans le cabinet de la Reine, il chercha inutilement dans son porte-lettres : celle-là n'y était point. Il se souvint qu'il l'avait enfermée dans son écritoire ; comme il y avait d'autres papiers qu'il ne voulait pas que l'on vît, il n'y voulut envoyer qu'un petit page à lui, qui ne savait pas encore lire ; le

petit page prit la première lettre qu'il trouva, et l'enveloppa dans une feuille de papier blanc, ainsi qu'il le voyait faire tous les jours à son maître, quand il portait les expéditions au Roi.

Don Geronimo d'Eguya était resté auprès de la Reine mère, et lorsqu'il eut la lettre, sans l'ôter du papier, il la lui présenta. La nuit s'approchait, et la Reine s'avança dans l'embrasure d'une fenêtre, pour la lire plus commodément. Elle fut bien étonnée de reconnaître, non pas le caractère du marquis de Liche, mais celui de Doña Lucinda Bucados (dont la maison est de Barcelone), une de ses filles d'honneur, qui était très jolie et dont d'Eguya était fort amoureux. Elle lui écrivait avec beaucoup de liberté, et elle lui marquait qu'il ne fallait pas appréhender la Reine, sa maîtresse. Elle lui en disait des raisons hardies et très offensantes pour la Reine. Après avoir lu toute la lettre, elle eut la force de cacher sa colère ; et, mettant la lettre dans sa poche, elle se contenta de dire à d'Eguya qu'il fallait qu'elle entretînt le Roi sur ce que l'ambassadeur lui écrivait. Dès qu'il fut retiré, elle fit venir Doña Lucinda, et, après lui avoir reproché son ingratitude et son impudence, dont elle la convainquit par sa propre lettre, elle la fit enfermer secrètement dans une petite chambre bien grillée, dont elle avait la clef. La jeune Lucinda couchait en ce lieu sur une grosse natte ; elle n'avait que du pain et de l'eau, et la Reine mère lui faisait souvent donner la discipline. On disait à tous ceux qui s'informaient de ses nouvelles qu'elle avait la petite vérole, que la Reine l'avait fait sortir de chez elle, et qu'elle était fort malade.

Don Geronimo d'Eguya le crut, et pensa se désespérer pendant deux jours ; mais, ayant ouvert son écritoire pour y prendre quelque chose, il fut bien surpris d'y voir la lettre du marquis de Liche, qu'il croyait avoir laissée entre les mains de la Reine. Il chercha aussitôt celle de Doña Lucinda, et, ne la trouvant point, il ne douta plus de son malheur. Il courut sur-le-champ chez la Reine mère ; il se jeta à ses pieds, il la conjura de pardonner à Lucinda, de considérer sa jeunesse, sa naissance, et la très humble et très instante prière qu'il faisait pour elle ; mais il trouva la Reine inflexible. Voyant enfin qu'il ne la pouvait toucher, il lui dit qu'il savait un moyen de se venger. Elle lui demanda ce que c'était ; il dit qu'il empêcherait Valenzuela de revenir, et qu'elle ne le verrait jamais. La Reine, fort en colère, lui répliqua qu'elle voyait sa mauvaise volonté, sans en craindre les effets ; qu'il y avait longtemps qu'elle avait perdu Valenzuela, que c'était à la vérité un de ses meilleurs serviteurs, mais qu'elle était accoutumée à son absence. A quoi elle ajouta ces paroles, en le regardant fixement : « Je vous conseille, en effet, de l'empêcher de revenir ; car s'il savait qu'un homme comme vous eût osé me déplaire, il le mangerait comme un lion mange une chèvre. »

D'Eguya, outré de douleur, saisit la première occasion favorable, et parla au Roi contre Valenzuela. Il lui représenta que c'était un homme hardi et intrigant ; que si la Reine l'avait auprès d'elle, ils feraient des brigues ensemble, dans lesquelles ils feraient entrer tous les mécontents et les esprits remuants ; que par ce moyen on troublerait le repos dont il jouissait ; que la Reine mère regrettait tou-

jours le temps et l'autorité de la régence ; qu'il était dangereux de souffrir dans ses bonnes grâces des gens qui eussent été ses créatures de longue main. En un mot, il tourna si bien l'esprit du Roi, qu'il lui dit d'expédier un ordre tel qu'il le jugerait à propos, pour empêcher le retour de l'infortuné Valenzuela. D'Eguya n'y perdit pas un moment ; l'ordre portait que si on le trouvait sur mer revenant en Espagne, on le fît débarquer du vaisseau où il serait, et rembarquer dans celui qui portait l'ordre, pour être mené à Carthagène, dans les Indes occidentales. La Reine mère, de son côté, fit partir secrètement Doña Lucinda, avec ordre de l'embarquer à la Corogna et de la mener en Flandre, où elle avait mandé au prince Alexandre de Parme de la faire enfermer dans un couvent ; mais Don Geronimo d'Eguya, ayant trouvé les moyens d'être informé de tout ce qui se passait, envoya à la Corogna un ordre du premier ministre, pour ramener Doña Lucinda à Madrid, chez une de ses parentes qui voulait bien s'en charger.

Le duc de Medina-Celi avait embrassé chaudement les intérêts de d'Eguya dans cette occasion. L'affaire se passa à la cour sans bruit et sans éclat. La Reine mère n'en parla point, à cause que s'il avait fallu montrer la lettre de Lucinda, elle était trop hardie et trop contraire au respect qu'elle lui devait ; d'ailleurs d'Eguya n'en dit rien parce que, étant secrétaire d'État, la gravité espagnole s'opposait à ce qu'il laissât éclater ses faiblesses.

D'Eguya, étant cause de la mésintelligence qui était entre la Reine mère et le duc de Medina-Celi, ne songeait qu'à l'augmenter. Ce qu'il lui rapportait

aigrissait encore l'esprit du premier ministre, et cela faisait qu'il ne la ménageait plus. Il considérait qu'il possédait les bonnes grâces du Roi, et que le Père confesseur de d'Eguya, qui avait lieu de l'entrtenir plus souvent que lui, le confirmait dans les dispositions favorables où il était pour le duc. Le triumvirat commença en même temps à jeter des semences de désunion entre le Roi et la Reine mère. Medina-Celi, d'Eguya et le confesseur, ayant le champ libre, lui donnaient toutes les impressions qu'ils voulaient contre la Reine mère. Le bon naturel du Roi et l'amitié qu'il avait pour la Reine, sa mère, l'empêchaient d'entrer absolument dans les pernicieux conseils qu'on lui donnait. Cependant, il ne s'en éloignait pas assez pour garantir son esprit de certaines impressions qui le rendaient soupçonneux, et par conséquent froid et réservé à l'égard de la Reine, sa mère. Elle s'en aperçut sans peine, et était bien informée de tout ce qui se passait ; mais, soit qu'elle jugeât qu'il n'était pas encore temps de travailler à détruire ses ennemis, ou qu'elle eût d'autres raisons pour ne le pas entreprendre, elle ne s'en donna aucun mouvement, et peu après elle ne sortit plus de chez elle que pour aller rendre des visites de bienséance au Roi et à la Reine.

Le premier ministre, le Père confesseur et d'Eguya s'applaudirent fort d'avoir éloigné la Reine mère des affaires ; mais, craignant que la jeune Reine ne lui devînt utile dans cette conjoncture, ils trouvèrent à propos de lui rendre la Reine, sa belle-mère, suspecte. Ils prirent pour cela un chemin assez détourné, mais qui n'en allait pas moins au but, c'est-à-dire qu'ils commencèrent à aigrir l'esprit du

Roi sur la conduite de la Reine, dans laquelle on lui faisait remarquer beaucoup de petites choses, qu'on lui interprétait avec d'autant plus de malignité, qu'agissant sans mystère, comme toutes les personnes qui ont le cœur droit, elle ne gênait pas son naturel.

Quelquefois le Roi lui en témoignait du chagrin, ce qui l'affligeait beaucoup ; mais, pendant qu'elle cherchait à découvrir ceux qui lui rendaient de mauvais offices, les confidents du duc lui faisaient entendre que tout cela venait de la Reine mère, qui, la voyant sans enfant, tâchait de rendre le Roi indifférent pour elle, afin de parvenir à ce qu'elle avait tant désiré, qui était de voir l'archiduchesse Reine d'Espagne. La jeune Reine trouvait des apparences de vérité à tout ce qu'on lui disait, et elle en tombait dans un abattement digne de pitié. Une autre peine se joignait à celle-ci et contribuait à l'augmenter : c'était le peu de crédit qu'elle avait pour faire réussir tout ce qu'elle entreprenait.

Car, encore que le premier ministre lui eût promis d'être toujours attaché à elle, et qu'elle eût accepté la duchesse d'Albuquerque, il ne paraissait pas qu'il en eût de la reconnaissance, et il ne la ménageait en aucune rencontre. Elle demandait inutilement des grâces au Roi, et le Roi y consentait aussi inutilement ; à peine en parlait-il au duc, que le duc le détournait de faire ce que la Reine souhaitait, de manière qu'il suffisait qu'elle voulût quelque chose pour être assurée de perdre le fruit de ses prières. La Reine, qui avait beaucoup d'esprit et de pénétration, et qui connaissait très bien les obstacles que le premier ministre apportait à son contentement,

ne pouvait s'empêcher d'en parler au Roi d'une manière forte et pressante, qui lui marquait peu de faiblesse pour le premier ministre, et elle y ajoutait quelquefois le détail du désordre qui se trouvait dans les affaires, par la négligence du duc. Le Roi rendait compte à d'Eguya de tout ce que lui disait la Reine ; d'Eguya en faisait sa cour auprès du duc, et cela faisait encore naître de nouveaux sujets de plainte, de part et d'autre. La jeune Reine, par cette voie, achevait de perdre le peu d'accès qu'elle avait auprès du premier ministre, et ne savait quelquefois quelles mesures elle devait prendre pour affermir son autorité.

La Reine cherchant ce qui pouvait éloigner le duc de Medina-Celi de lui rendre la déférence qu'il lui devait par tant de raisons, et le duc étant averti que le ressentiment de la Reine augmentait de jour en jour contre lui, il se servit du confesseur du marquis d'Astorga, pour faire dire à celui de la Reine qu'elle jugeait mal de ses intentions ; qu'il lui était fâcheux et bien désagréable de voir qu'elle témoignait des bontés particulières aux personnes qui lui étaient directement opposées, entre lesquelles il comptait la marquise de Liche, la comtesse de Monterey, la princesse de Stillano, la duchesse d'Ossone, la marquise de los Velez, la duchesse de l'Infantado, et quelques autres ; que si elle voulait éloigner ces dames, ou tout au moins n'avoir pas pour elles des distinctions si évidentes, il en aurait une véritable reconnaissance, et qu'il n'omettrait rien pour en donner des preuves à Sa Majesté. Il ajouta que, sans regarder même en cela ses intérêts particuliers, il était obligé de la faire avertir, comme son serviteur,

que ce n'était pas l'usage en Espagne que les dames eussent tant d'accès dans l'appartement de la Reine ; que d'ordinaire elles n'y étaient introduites que par la camarera mayor. La Reine écouta les conseils qu'on lui donnait de la part du premier ministre sans les vouloir suivre, parce qu'elle pénétra qu'il voulait l'assujettir entièrement à la duchesse d'Albuquerque, comme elle l'avait été à la duchesse de Terranova.

Elle savait que, dans les différends qu'il avait eus avec la Reine mère, la camarera mayor s'était déclarée pour lui, qu'elle prenait ses intérêts avec plus de chaleur que les siens propres, et qu'elle avait oublié tout ce que la Reine mère avait fait pour la placer au palais. La jeune Reine n'avait pas envie de se remettre dans l'esclavage dont elle s'était tirée avec tant de peine ; ainsi elle se contenta d'examiner les motifs qui faisaient jouer tant de ressorts, sans en vouloir être la victime.

Le duc avait un si pressant désir de posséder seul l'esprit de son maître, qu'il n'épargnait en aucune manière les personnes qui pouvaient lui être agréables. Il ne rendait pas seulement de mauvais offices aux gens de la maison du Roi ; il répandait sa bile sur tous ceux qui pouvaient entretenir quelque intelligence entre la Reine et la Reine mère. Il se persuada que l'ambassadeur de France et sa femme y contribuaient de tout leur pouvoir. Il les prit l'un et l'autre en aversion, et en parlait toujours au Roi d'une manière fort désobligeante ; il leur supposait même des démarches qu'ils n'avaient jamais faites. Le Roi s'en chagrina à tel point, qu'il ne put s'empêcher de dire un jour à la Reine, en parlant du

marquis de Villars, qu'il révoltait toute sa cour, et qu'il choisirait plutôt d'avoir une guerre ouverte avec la France qu'un ambassadeur comme lui dans Madrid ; il ajouta de certains termes d'aversion pour l'ambassadrice, qui témoignaient assez les sentiments qu'il avait pour elle, quoique l'on puisse dire que ni elle ni son mari ne les méritaient en rien.

Pendant que la cour de Madrid était agitée de toutes les intrigues dont je viens de parler, le peuple continuait de crier et de se plaindre de ses souffrances, parce que l'on n'y remédiait point. Il y avait déjà un an que le duc de Medina-Celi était premier ministre, et que l'on avait espéré qu'il prendrait des soins utiles pour une chose aussi pressante que l'était le soulagement du peuple ; mais il l'avait tellement oublié que tout en allait encore plus mal, parce qu'il n'est guère de maux qui n'empirent lorsqu'on les néglige. Le rabais de la monnaie de cuivre avait causé un grand désordre ; on aurait pu le faire utilement, mais on s'y prit d'une manière qui devint très nuisible, car les espèces d'or et d'argent étant aussi réduites à la moitié de leur juste valeur, les étrangers s'en prévalurent si à propos, qu'ils en firent sortir du royaume pour des sommes immenses. D'ailleurs, les laines de Ségovie, dont on fait un très bon commerce et qui rapportent beaucoup, augmentèrent de prix à proportion du rabais de la monnaie ; on n'en voulut plus acheter, à moins que l'on n'en diminuât la valeur ; et les choses étant en cet état, le décri de la monnaie vint, qui acheva de tout ruiner. Il y en avait pour seize millions d'écus. Le Roi ne les retira point. Ce fut un argent absolument hors du commerce, et il serait difficile

d'exprimer le tort que les banquiers, les marchands, les fermiers du Roi et presque tous les particuliers souffrirent par ce décri. Les étrangers furent les seuls qui profitèrent du malheur général de l'Espagne. Ils achetèrent pour très peu de cette monnaie de cuivre mêlée d'un alliage d'argent assez fort, et l'envoyèrent à Gênes, en Portugal et ailleurs. On savait le préjudice que le royaume en recevait. On s'assembla plusieurs fois, afin de trouver des expédients pour le faire cesser ; il y eut même quelques gens d'affaires qui offrirent de traiter de tout, et de séparer l'argent du cuivre, mais ce projet n'eut pas lieu, parce qu'on avait déjà fait sortir du royaume une grande quantité de monnaie, et que la séparation de l'alliage était fort difficile.

Toutes ces pertes-là furent cause que bien des personnes d'une naissance distinguée se trouvèrent dans la nécessité de vendre leur vaisselle et leurs pierreries. Il est vrai qu'il y avait tant de l'une et des autres à Madrid, que l'on ne pouvait en manquer de longtemps. Ce qui faisait souffrir davantage divers particuliers, c'est que les rentes de l'Hôtel de ville, qui de huit avaient été réduites à cinq pour cent, ne se payaient plus du tout, à cause que les corrégidors et les régidors, qui en administraient les deniers, étaient de si grands voleurs, qu'encore que la ville fût affligée de droits, de taxes et d'entrées onéreux, avant que ces gens-là eussent pillé autant qu'ils le voulaient, et qu'ils en eussent mis quelque petite chose dans les coffres du Roi, il ne restait plus rien de tant d'impôts.

La Reine mère, qui sortait peu, et qui menait une vie assez mélancolique chez elle, donna à dîner à la

jeune Reine un jour que le Roi était à la chasse. Elles s'enfermèrent dans le grand cabinet de la Reine mère, et elle conta à la marquise de Mortara, qui nous le dit ensuite, qu'aussitôt que la Reine et elle se trouvèrent en liberté, elles se prirent à pleurer et s'embrassèrent fort tendrement. La Reine mère se plaignit que la Reine, sa belle-fille, lui eût ôté les bonnes grâces du Roi, qu'il était dans un éloignement pour elle aussi grand que si Don Juan l'avait encore gouverné ; qu'elle n'ignorait pas que le duc de Medina-Celi, d'Eguya et le confesseur ne lui rendissent tous les mauvais offices qu'ils pouvaient ; que si elle n'avait eu qu'eux à combattre, elle aurait entrepris de les détruire ; qu'elle en serait peut-être venue à bout ; mais que lorsqu'elle avait vu la Reine à la tête du parti, elle n'avait pas eu le courage de se défendre, et qu'encore qu'elle sût de bonne part qu'elle avait promis de lui faire toute la peine qu'elle pourrait, elle voulait bien lui en parler, plutôt pour se soulager elle-même que dans l'espérance de changer ses dispositions. « Hélas ! Madame, hélas ! s'écria la jeune Reine tout en larmes, pourquoi ajoutez-vous des soupçons si outrageants au mal que vous m'avez fait ? N'êtes-vous point contente d'avoir empoisonné ma conduite auprès du Roi, et de m'avoir attiré mille chagrins sensibles de sa part, sans m'insulter de la vôtre, et m'accuser de la chose du monde dont je suis la moins capable ? » A ces paroles, la Reine mère lui tendit les bras, et elles furent un assez grand espace de temps sans pouvoir rien dire, tant elles avaient le cœur serré ; mais enfin, lorsqu'elles purent parler avec plus de sang-froid, et qu'elles vinrent à exami-

ner ce qu'on leur avait dit de part et d'autre, elles connurent bien qu'on ne cherchait qu'à les désunir pour fortifier le parti qui leur était également contraire ; elles se rendirent compte de toutes les mesures que l'on avait prises, de tous les faux rapports qu'on leur avait faits, des personnes qui s'en étaient mêlées, de celles qui devaient à l'avenir leur être suspectes, elles résolurent de ne rien négliger pour détruire la cabale contraire. Elles demeurèrent ensemble jusqu'à la nuit, et le lendemain, 5 février, le connétable de Castille donna au Roi et aux Reines une magnifique collation, accompagnée de musique.

Le nain du Roi, qui est la plus jolie créature du monde et que le connétable avait ramené de son gouvernement de Flandre, où il avait succédé à Don Juan, dansa une *passa cailla* avec une petite fille que la Reine avait prise, qui sortait de l'esclavage. Ils étaient vêtus l'un et l'autre à l'indienne, tout chargés de plumes d'oiseau de différentes couleurs. Ils tenaient des petits tambours dont ils jouaient fort bien. Cette fête fut suivie d'une autre chez Don Pedro d'Aragon, où la Reine dansa devant le Roi : ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé, bien qu'elle s'en acquittât avec une grâce merveilleuse. Elle avait appris exprès les canaris et la sarabande, de sorte que le Roi fut charmé de la voir si savante dans les danses espagnoles, et lui dit plusieurs fois, en lui prenant les bras avec ses deux mains : « *Mi Reina, mi Reina, eres las mas perfecta de todo el orbe* » ; qui veut dire : « Ma Reine, ma Reine, vous êtes la plus parfaite personne du monde. » La Reine mère lui envoya le soir une montre toute garnie de diamants, avec une chaîne d'or admirablement bien travaillée ;

elle lui écrivit qu'elle souhaitait que cette montre ne lui marquât jamais que des heures heureuses et agréables. La Reine lui fit réponse qu'elles seraient toujours telles, si elle continuait de l'aimer. Elle pria ensuite le Roi de lui dire quelque chose de tendre, pour le mander à la Reine mère dans son billet. Le Roi lui dit d'abord : « *No tengo nada que decir* » ; la Reine lui répondit : « Quoi, Sire, vous n'avez rien à dire à la Reine votre mère ? Je vous supplie de me charger d'un compliment qui lui fera plaisir. » Le Roi rêva assez longtemps à ce qu'il manderait, puis il dit : « *Ponga os, mi Reina, que yo tengo buena salud ;* » c'est-à-dire : Mettez, ma Reine, que je me porte bien.

Le Roi envoya ordre au prince Alexandre de Parme, gouverneur des Pays-Bas, de faire une grande réforme des officiers de guerre et de justice. Il donna dans le même temps au grand prieur de Castille la vice-royauté de Navarre. Le neveu du cardinal Portocarrero, nommé le comte de Palma, eut le gouvernement de Malaga et de la côte de Grenade, et le duc d'Hijar, gendre de la duchesse de Terranova, obtint la vice-royauté d'Aragon. Cette duchesse n'avait point paru à la cour depuis qu'elle en était sortie avec tant de chagrin ; mais son gendre ayant reçu cette nouvelle grâce, elle se résolut enfin de venir voir la Reine le 10 février ; elle lui en avait déjà fait demander la permission, et la Reine répondit qu'elle la recevrait fort bien. La duchesse, étant entrée dans la chambre de la Reine, parut d'abord un peu embarrassée ; elle s'excusa de n'être point venue au palais sur une longue suite d'incommodités, et elle ajouta : J'avoue à Votre Majesté

que je ne croyais pas pouvoir vivre, après le malheur d'être séparée d'elle. La Reine lui dit qu'elle s'était informée de l'état de sa santé ; qu'il ne fallait point parler de ce qui l'avait chagrinée ; et, en effet, elle passa à un autre discours. La duchesse de Terranova regardait de temps en temps la duchesse d'Albuquerque, comme si elle eût voulu la dévorer, et la duchesse d'Albuquerque, qui n'avait les yeux ni guère plus beaux ni guère plus doux qu'elle, la regardait aussi de travers, et elles se disaient de moment en moment quelques paroles un peu aigres.

Un des estafiers de l'ambassadeur de Venise ayant fait quelque insolence, la justice le fit arrêter ; mais ce ministre prétendant que c'était contre le privilège des ambassadeurs, il s'en plaignit au duc de Medina-Celi, et il n'en reçut pas une réponse favorable. Le chagrin qu'il en eut l'obligea d'aller trouver les autres ambassadeurs, qui demeurèrent d'accord de représenter au duc de Medina-Celi les conséquences d'une telle action par un mémoire conçu en termes très forts, qu'ils lui envoyèrent tous en même temps. Le premier ministre le porta au conseil d'État, qui, après avoir mûrement délibéré sur l'affaire, fut d'avis que l'on mît promptement l'estafier en liberté. Les ambassadeurs avaient résolu, en cas qu'on leur refusât cette satisfaction, de faire forcer la prison pour l'en tirer.

Le connétable Colonne revint dans le mois de février à Madrid. L'affaire la plus importante qui l'y ramenait était l'envie de régler quelque chose avec sa femme, et de chercher les moyens de vivre l'un et l'autre en repos : le mariage de son fils avec la

fille du duc de Medina-Celi l'occupait aussi beaucoup. La Reine était touchée des malheurs de la connétable ; elle n'apprenait qu'avec peine les mauvais traitements qu'une personne de sa qualité recevait dans sa prison ; elle se trouvait même dans une particulière obligation de la protéger, à cause de la parole que le duc avait donnée à la Reine, et la confiance que la connétable y avait prise. Toutes ces raisons l'engagèrent de charger son confesseur d'agir fortement auprès du connétable pour négocier quelque accommodement, soit qu'il la menât en Italie ou qu'elle demeurât en religion à Madrid, comme elle y avait déjà été. Mais l'esprit du connétable et celui de sa femme étaient étrangement aigris ; elle ressentait jusqu'au vif l'indigne traitement qu'elle avait reçu, et les sujets du chagrin qu'ils avaient l'un contre l'autre les empêchaient de consentir à ce qui aurait pu leur faire plaisir. Enfin, le connétable, pressé de la part de la Reine et conseillé par la marquise de los Balbasez, proposa que sa femme se fît religieuse et qu'il se ferait chevalier de Malte. Cela parut d'abord fort extraordinaire à tout le monde, et plus extraordinaire à la connétable qu'à personne : car assurément elle n'en avait aucune envie ; son esprit ne s'accommodait pas tout à fait des trois vœux, d'une austère clôture et d'une règle sévère. Cependant le connétable s'y opiniâtra d'une telle manière, que tous les amis de la connétable virent bien qu'il n'y avait aucun moyen de tirer cette pauvre dame du château de Ségovie qu'en l'obligeant de donner les mains à ce qu'il voulait. Ainsi elle y consentit, et on la ramena à Madrid le quinzième de février 1681, où elle entra d'abord

aux religieuses de la Conception de l'ordre de San Jeronimo. Elle était si humble de son malheur, qu'elle s'estimait la personne du monde la plus infortunée ; qu'elle allait faire une démarche qui pouvait lui coûter tout le repos de sa vie ; qu'elle en envisageait les suites avec terreur ; mais que cependant elle y était résolue, puisqu'elle en avait donné sa parole. En effet, elle descendit dans le chœur, où tout était préparé pour la cérémonie, et elle prit l'habit de novice avec un dessein formé de mourir plutôt que de faire jamais profession ; elle portait même des jupes de brocart or et argent sous sa robe de laine, et aussitôt qu'elle n'était plus devant les religieuses, elle jetait son voile et se coiffait à l'espagnole avec des rubans de toutes couleurs. Il arrivait qulquefois que l'on sonnait une observance à laquelle il falait qu'elle allât : la maîtresse des novices venait l'avertir ; elle reprenait son froc et son voile par-dessus ses rubans et ses cheveux épars ; cela faisait un effet assez plaisant, et l'on n'aurait pu s'empêcher d'en rire si d'ailleurs elle ne s'était pas attiré la compassion de toutes les personnes qui la connaissaient ; car, enfin, elle était dans une véritable nécessité, manquant d'argent, fort mal nourrie et encore plus mal logée. Un jour, étant à la suite de la Reine, j'entrai dans ce couvent-là, et la connétable me mena dans sa chambre : j'y pensai geler de froid ; elle était aussi exhaussée qu'un jeu de paume, et, à proprement parler, ce n'était qu'un grand grenier. Le connétable fit venir une dispense de Rome pour avancer le temps de la profession ; de son côté, comme je l'ai déjà dit, il devait s'engager par des vœux dans l'ordre de Malte ;

mais il apprenait tous les jours que sa femme était dans le dernier éloignement d'être religieuse ; enfin, il en perdit toute espérance ; le marquis de los Balbasez, aussi bien que la marquise, en était dans une affliction dont on se moquait dans le monde. Le connétable acheva le mariage de son fils aîné avec la fille du duc de Medina-Celi, et il partit trois jours après pour retourner à Rome ; il emmena sa belle-fille et ses deux fils ; pour la connétable, elle demeura dans le couvent, où elle traîna assez longtemps son habit de religieuse, et ensuite elle le quitta.

Le Roi et la Reine allèrent aux jésuites, à une comédie où un jeune écolier, qui faisait le personnage d'une furie, étant venu sur le théâtre avec un flambeau allumé, aperçut son régent dans un coin, qui servait de souffleur ; apparemment qu'il n'était pas content de lui, car il courut lui brûler la barbe et les cheveux, et il le poursuivait comme une vraie furie. Il jouait si bien son personnage, que le Roi y prit beaucoup plaisir, et il dit qu'il faudrait recommencer cette scène, qui était une des plus jolies. L'écolier le voulait bien ; mais le régent, ni pas un autre du collège, ne voulurent s'y mettre. Le carnaval approchait ; il y eut comédie au palais les trois derniers jours, et le 19 février, jour des cendres, le Roi tint chapelle et fit dire aux ambassadeurs qu'il continuait d'en tenir chaque semaine, outre celle des fêtes.

Il vint aussi à la cour un député du commerce de Séville auquel je parlai. Il me dit que cette grande et superbe ville était réduite dans un état qui surprenait tout le monde ; qu'il ne lui restait pas le quart de ses habitants ; que les impôts augmentaient

tous les jours, et que cette ville, qui était il y a cinquante ans une des plus riches de l'univers, se trouvait pour lors presque sans ressources, quoique les galions y arrivent et qu'il s'y fasse un commerce plus considérable qu'en aucun lieu de l'Espagne. On pouvait par là tirer de justes conséquences de l'état des autres villes de ce royaume, puisqu'il est vrai que celle-là était ruinée. Cette raison m'obligea de demander à un homme fort bien instruit de l'état des revenus du Roi d'Espagne à quoi ils pouvaient aller ; il me dit qu'ils montaient, en comptant l'argent que l'on apporte des Indes, à trente millions huit cent mille ducats, qui valent, monnaie de France, un peu plus de soixante et quinze millions de livres ; mais il faut remarquer que le Roi ne touche pas même le tiers de cette somme, le surplus étant engagé ou pillé. Sur ce tiers, il faut fournir aux dépenses du palais, aux pensions que le Roi donne et au payement de ses armées. Il faut encore envoyer de temps en temps de grosses sommes à Milan, à Naples, à Messine, en Catalogne et en Flandre : car les Vice-Rois et les gouverneurs prennent un grand soin que le Roi ne retire rien de ces royaumes et de ces provinces-là ; ils en prennent tout le profit pour eux ; c'est ce qui fait que l'on manque bien souvent d'argent pour les choses les plus nécessaires dans la maison du Roi : mais je ne laisse pas d'être persuadée qu'il est plus riche que l'on ne me l'a dit, car il n'y aurait pas d'apparence qu'il eût pu donner, comme il faisait, des pensions si considérables en tant de rations à un si grand nombre de personnes. Il est vrai que ces libéralités l'incommodaient à tel point, qu'au com-

mencement de 1681 toute la livrée de son écurie ayant attendu ses gages et leurs rations journalières plus de deux ans, elle quitta en un même jour les couleurs du Roi et se mit à chercher condition : si bien que les chevaux restèrent sans être pansés et sans qu'on leur donnât à manger. Cela parut d'autant moins extraordinaire, que la table des gentilshommes de la Chambre manqua absolument, quoique ce soit la seule que le Roi entretienne. Les femmes qui servaient la Reine n'étaient pas mieux, et l'on ne pouvait fournir au palais l'argent nécessaire aux moindres dépenses. Cette extrémité dura peu, et les choses se rétablirent à l'ordinaire : mais ce que je trouvais de fort louable, c'est que les gens de guerre, malgré cette misère, demeuraient dans le service, et qu'il y avait bien des officiers et des régiments entiers qui depuis trois ans n'avaient pas reçu la montre de deux mois. Cela ne laissait pas d'être cause que plusieurs places étaient dégarnies d'hommes, et en très mauvais état, particulièrement du côté de l'Estramadure, où l'on devait faire plus d'attention, à cause que les Portugais y conservent de très bons postes.

Nous vîmes même à Madrid les gouverneurs de Saint-Sébastien, de Bilbao et de Fontarabie, qui vinrent représenter au conseil de guerre que leurs soldats mouraient de faim ; que les plus jeunes avaient déserté ; qu'il ne restait plus dans les garnisons que les vieillards et les invalides ; que bientôt il n'y aurait plus ni des uns ni des autres, à moins qu'on ne leur donnât un prompt secours. On le leur promit ; ils s'en retournèrent, et on les oublia avec un très grand nombre d'autres.

Ce qui est surprenant, et que l'on ne croira pas aisément, c'est que dans cette Espagne si abîmée, du moins en apparence, la seule flotte des Indes de l'année 1680 avait rapporté trente millions d'or : mais de ces sommes excessives, qui viennent tous les ans, il faut ôter près de deux tiers que les étrangers retirent pour les marchandises qu'ils ont fournies ; et l'on trouve encore moyen de frauder le Roi du cinquième denier que l'on est obligé de lui donner de tout l'argent qui vient des Indes. Il y a aussi une chose qui contribue fort à laisser les Espagnols sans argent, c'est un nombre prodigieux de Français et de Flamands qui les viennent servir, soit qu'ils travaillent à la culture des terres ou aux bâtiments, ou aux choses les plus serviles, que les Don Diegues et les Don Rodrigues tiennent si fort au-dessous d'eux, soit par vanité ou par paresse, qu'ils aimeraient mieux mourir de faim que de se résoudre à le faire. Les étrangers ne sont pas si délicats ; ils viennent, et lorsqu'ils ont amassé quelque argent ils se retirent en leur pays, pendant qu'il en revient d'autres à leur place qui s'emploient aux mêmes choses. On en compte jusqu'à quatre-vingt mille qui entrent et qui sortent du royaume de cette manière ; et il n'y en a point qui n'emporte chaque année sept ou huit pistoles, et quelquefois plus. Il est aisé de voir que cela monte à une somme prodigieuse.

Le peuple continuait de se plaindre et de crier.

On fit, le 23 de février, un acte particulier d'inquisition dans l'église des Dominicains, où il y eut vingt personnes condamnées comme coupables de superstition, de sorcellerie et de judaïsme. Le duc

de Villahermosa, qui revenait de Flandre, arriva en ce temps-là à Madrid, et le duc d'Hijar en partit pour aller à Saragosse prendre possession de la vice-royauté d'Aragon. Deux jours après, qui était le 26 de février, le marquis de Mondejar fut fait grand d'Espagne.

Le duc d'Ossone, qui commençait à se lasser de ne point faire l'exercice de sa charge, pria quelques-uns de ses amis de s'entremettre auprès du Roi pour qu'il revînt à la cour ; le Roi y consentit, pourvu qu'à l'avenir il fît mieux son devoir. On défendit au comte de Pobar et au comte de Montiel d'entrer dans le palais ; l'un et l'autre étaient amoureux de Doña Francisca d'Alcaniças, fille d'honneur de la Reine et nièce du connétable de Castille. Le comte de Pobar était sous la fenêtre de sa chambre, qui l'entretenait avec les doigts, comme c'est l'usage en Espagne ; il lui faisait une histoire fort désavantageuse du comte de Montiel, qui était caché dans un coin d'où il voyait et comprenait tout, de sorte que, venant au comte de Pobar tout furieux et la main à la garde de son épée, il lui dit qu'il était un traître, et qu'il pouvait remercier Dieu d'être dans le palais. Le comte de Pobar repartit froidement qu'il allait en sortir, dès qu'il aurait dit à Doña Francisca deux ou trois choses qui lui restaient à lui dire, et dont il pouvait être témoin, parce qu'elles le regardaient. Le comte de Montiel, outré de colère, fut sur le point de tirer l'épée contre son rival. Le duc d'Useda, frère de Doña Francisca, étant passé avec le comte d'Altamire, elle leur fit signe de s'approcher ; elle leur apprit aussi par les doigts ce qui se passait. Ces deux seigneurs travaillèrent à faire l'ac-

commodement entre les rivaux, et ils réussirent, mais ce qui était arrivé ne put demeurer si secret que le Roi, en ayant eu connaissance, ne leur défendît le palais.

Le duc de Bejar partit pour aller servir en Flandre en qualité de volontaire. C'était un homme de grande connaissance, fort jeune et fort riche. Il ne prit ce parti qu'à cause de quelque jalousie qu'il eut contre sa femme. Le comte de Talara fut pourvu de la charge d'alcade des forêts, vacante par la mort du marquis de la Garde, et Don Francisco de Monserrato obtint le titre de marquis de Tamarit. Le Roi ordonna aussi que l'on casserait les receveurs des impositions qui se font sur les provinces. Ces officiers étaient plus de mille, et leur suppression devait être d'une grande utilité pour Sa Majesté Catholique et pour ses sujets.

Un vaisseau qui venait de las Honduras à Cadix rapporta que la flotte était arrivée heureusement le 15 du mois de septembre, et que les marchands de Lima offraient trois cent mille écus au Roi, à condition que d'un an et demi l'on n'y enverrait de galions. Cependant le temps empêcha la flotte, qui était partie de Cadix, de doubler le cap de Saint-Vincent. On ne ressentit pas seulement sur mer les mauvais effets de ces tempêtes ; il y en avait eu de si grandes dans tous les endroits de la Castille, que plusieurs maisons furent abattues ; et les pluies firent tellement enfler les rivières que les chemins en étaient inondés, et que les eaux emportèrent presque tous les ponts.

L'argent continuait d'être bien rare à Madrid, et il est certain que pour fournir au Roi cent cinquante

mille écus pour aller à Aranjuez, on eut la dernière peine à les trouver. L'étiquette du palais, dont j'ai déjà parlé, marque qu'il faut dépenser cette somme à ce petit voyage, et l'on est si exact à la suivre que l'on ne voulait pas employer cent pistoles de moins. Mais après que l'argent fut dans les coffres du Roi, il se trouva que l'on devait envoyer des troupes du côté du Portugal, à cause de l'affaire des îles de Saint-Gabriel. Le duc de Medina-Celi en parla au Roi, et il lui proposa que dans cette occasion on prît de l'argent où l'on pourrait ; mais il lui répondit promptement : « Faites ce que vous voudrez, pourvu que l'on ne touche pas à ce qui est destiné pour Aranjuez. » Il n'avait pu y aller pendant l'automne, parce que l'argent nécessaire ne s'était pas trouvé prêt pour ce voyage ; il le fit dans le commencement du mois d'avril 1681, étant bien aise de ne se point éloigner des coutumes établies par l'étiquette du palais. Philippe II l'avait soigneusement observée ; et depuis lui les Rois d'Espagne la regardaient comme une loi. Tout y est marqué : les processions, les chasses, les jours de chapelle, les changements d'appartements, les habits, les promenades, les voyages, les présents que les Rois font ; en un mot, on y trouve depuis l'essentiel jusqu'aux moindres bagatelles. Le Roi demeura cinq semaines à Aranjuez ; cette maison royale n'est qu'à sept lieues de Madrid. Il ne va dans toute l'année que là, et à l'Escurial au mois d'octobre : ce sont ses deux grands voyages.

J'y fus avec ma parente prendre congé de la Reine et recevoir ses ordres. Elle eut la bonté de me promettre sa protection pour une jeune demoiselle que je laissais en Espagne et qui m'était fort chère : elle

me dit qu'elle la prendrait au nombre de ses menines, et que je pouvais m'assurer qu'elle portait sa recommandation avec elle, puisqu'elle était Française. Elle m'honora de son portrait en émail, entouré de diamants ; j'en ai regretté la perte sensiblement. Ce n'est pas ici le lieu de dire comment ce malheur m'arriva ; peut-être que j'écrirai encore des Mémoires d'une autre cour où j'ai demeuré, et qui ne sont pas moins particuliers que ceux-ci : c'est là que j'aurai lieu de parler du portrait de cette aimable Reine.

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 1926.

This book is DUE on the last date stamped below

NON-RENEWABLE

MAR 26 1996

DUE 2 WKS FROM DATE RECEIVED

REC'D LD-URL

DEC 1 1938

OCT 31 1958

MAY 09 199

DATE SENT

REC'D LD-URL

APR 17 1984

NON-RENEWABLE

JUL 15 1998

DUE 3 MONTHS FROM DATE RECEIVED

UCLA URL/ILL

ILL-MBG

APR 19 1994

REC'D LD-URL

NOV 03 1998

REC'D LD-URL

DUE 2 WKS FROM DATE RECEIVED

MAY 25 19--

Form L-9–35*m*-8,'28

DP48
A9A1 Aulnoy.
Mémoires de
la comtesse
d'Aulnoy.

JAN 5

DP48
A9A1

UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LOS ANGELES
LIBRARY